


2119

488

LES

PÉCHES MIGNONS.

Imprimerie de la société Typographique Belge.
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

LES

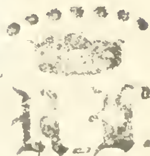
PÉCHÉS MIGNONS

PAR

A. de Gondrecourt.

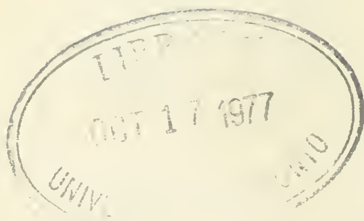
TOME TROISIÈME.





BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIVOURNE. | LEIPZIG.
MÊME MAISON. | J. P. MELINE.

1847


OCT 17 1977
UNIV

I

Deux jours après l'entrée en Espagne de Perez et du vicomte, la lourde diligence de Bordeaux entrait dans Bayonne au son discordant de la trompette.

Deux femmes et un vieillard descendirent de l'intérieur : les femmes avaient un petit air pincé et impertinent, l'homme était accoutré de la façon la plus ridicule, et les oisifs et les passants firent cercle autour des voyageurs.

— Il nous faudrait aller dans un hôtel où je ne sois pas connu, dit Cantelou à Thérèse pendant qu'on déchargeait la voiture.

— Il n'y a que les princes qui voyagent incognito, mon cher, répondit Finance à voix basse, et vous ne voyagez pas en prince, vous... Pouah! quelle trotte vous m'avez fait faire là!... je suis moulue.

— Je vous ai montré ce que la France a de plus beau, mon ange, et vous êtes bien difficile.

— Vous m'avez fait voyager comme un paquet, et ce n'est pas votre faute si nous n'avons pas été étouffées dans cette cage, Victoire et moi. C'est bon pour une fois; mais si vous me reprenez à vivre de poussière pendant six jours vous serez fin.

Thérèse tira Finance par la robe pour la faire taire; mais la courtisane était furieuse, et ses sarcasmes tombaient comme grêle.

— Vous voulez un hôtel où vous ne soyez pas connu, dit-elle; allons donc au meilleur, je réponds qu'on ne vous y a jamais vu... Quel est le meilleur hôtel de cette ville?

— En face, madame, répondit un commissionnaire, hôtel Saint-Étienne; faut-il porter les effets?

— Oui, oui, dépêchez... Allons, Thérèse, sauvons-nous.

— Elle a raison, pensa Cantelou, Perez ne viendra pas me chercher là, assurément.

Après avoir veillé avec une désolante inquié-

tude à l'enlèvement des bagages, après avoir discuté pendant un quart d'heure le prix de ses places, quoiqu'il fût tarifé, après avoir chicané un misérable pourboire aux facteurs de la messagerie, l'insigne avare rejoignit ses compagnes, qui étaient installées dans une magnifique chambre à deux lits. Thérèse avait vertement grondé son amie de ce qu'elle avait malmené l'usurier ; elle lui avait fait entendre qu'il ne fallait pas payer un moment d'impatience, après tant de fatigues, par des millions, et la colère de la courtisane était tombée devant sa convoitise et sa rapacité.

— J'ai été un peu vive, dit-elle à Cantelou en le baisant au front ; dame ! c'est que, voyez-vous, la poussière m'énerve, m'agace... Je serais cependant fâchée de vous avoir fait de la peine... sans rancune, hein ?

— Comment donc, répondit le vieillard, je ne vous trouve jamais plus charmante que quand vous montez sur vos grands chevaux, cela vous donne un bel air de princesse, et j'ai toujours eu un faible pour les femmes aristocrates.

— Je vous croyais républicain, dit Thérèse en souriant.

— Aussi n'ai-je aucun faible pour les grands seigneurs... mais leurs femmes ! ma chère demoiselle Victoire, leurs femmes !...

— Vous êtes un muscadin, interrompit Finance, nous savons cela... Ah çà! n'avez-vous pas faim? Il me semble que nous avons vécu de bouillon et de café au lait depuis Bordeaux.

— Oui-da! j'ai faim, s'écria l'avare, et je veux vous régaler d'un souper de régence.

— Saurez-vous commander le service? dit Finance avec une espèce de frayeur.

— Je craindrais de faire des folies, car la joie que j'éprouve de me trouver ici me va du crâne à la plante des pieds. Finance, faites comme pour vous, n'épargnez rien, comme si nous étions rue de Lille.

Pendant que Finance donnait ses ordres dans une pièce voisine, Cantelou disait à Thérèse :

— Nous avons presque la main dans le nid, ma chère demoiselle; la bande complète de Miguelgorry est installée depuis cinq ou six jours, et votre Fontac est à son poste. Vous sentez-vous toujours en veine de vengeance?

— J'ai ai l'eau à la bouche.

— Hum! cette eau-là est un peu rouge, ma bonne demoiselle... mais vous me direz que la couleur n'y fait rien.

— Absolument rien, répondit Thérèse en lançant un regard farouche au vieillard.

— Nous allons donc dîner, nous reposer, et partir de grand matin pour ma bicoque; là, nous

mettrons ordre à nos affaires... En attendant, je vais faire un tour sur le port. A bientôt.

Une heure après leur arrivée à l'hôtel, les trois voyageurs se mirent à table. Finance avait royalement fait main basse sur ce que M. de Nonanville appelait ses épargnes, et à l'hôtel Saint-Étienne on a gardé bon souvenir de ce souper monstre où trois convives mangèrent comme six, laissant des débris pour douze.

Dès le point du jour, Cantelou qui, par un caprice inexplicable, mais commun à tous les avares, se consolait difficilement de sa grosse dépense, sortit de la mansarde où il avait passé la nuit, et se rendit chez un carrossier; là il choisit un vieux berlingot à six places, attelé de deux haridelles, y enfourna tout son bagage, et courut réveiller ses compagnes de voyage.

Thérèse était sur pied, mais Finance se fit longtemps attendre, et ce ne fut pas sans peine qu'elle parvint à prendre place, les yeux demi-fermés, à côté de son amie.

La voiture sortit par la porte d'Espagne et s'en alla pacifiquement et majestueusement par la route de Cambo. M. de Nonanville se tenait enfoncé dans son coin et ne bougeait pas. Thérèse roulait silencieusement dans sa tête mille projets lugubres. Finance dormait à faire envie.

Le gros carrosse passa devant le parc de Mi-

guelgorry, et Cantelou montra le château à Thérèse par un geste. Thérèse jeta un regard de dédain à cette délicieuse habitation, et dit :

— Connaissez-vous bien ce château? Savez-vous quels sont ses côtés faibles, c'est-à-dire ceux qu'on peut facilement escalader ? L'avez-vous visité depuis peu ?

— Je suis venu ici il y a cinq ans. Je connais les caveaux, les passages souterrains, les portes secrètes, les allées perdues, tout enfin, comme si j'avais bâti ce manoir... Mais n'avancez pas tant la tête, songez qu'une imprudence peut nous perdre ; si l'un de mes contrebandiers me savait dans le pays, il nous faudrait plier bagage et renoncer à notre entreprise. Brionne est là... Dieu me pardonne, je crois déjà poser la main sur lui... Ah ! cette main, quoique débile et tremblante, sera terrible dans son étreinte... terrible !... oui, terrible !

La voiture tourna à droite et arriva, après nombre de cahots, à une métairie située en plein champ.

— Nous y voilà ! dit l'usurier... Levons le pied, Finance... Que diable ! mon bijou, vous dormez comme un loir.

Les voyageurs descendirent, et furent salués par un gros homme qui parut fort étonné de leur visite.

— Jean, lui dit le père Fumeron, vous allez me faire vider cette voiture, vous garderez jusqu'à ce soir les bagages qu'elle contient, et vous les enverrez, à la nuit tombante, à l'entrée du *Pas de Roland*, où je les ferai prendre.

— Oui, monsieur. Est-ce que monsieur va à la Tour?

— J'y vais passer la belle saison ; mais, comme je ne veux recevoir aucune visite, vous aurez soin de n'annoncer ma venue à personne dans le pays.

— N'ayez pas peur, monsieur, vous savez que je suis Jean-Bouche-Close.

— Oui, vous m'avez toujours bien servi, aussi j'allongerai votre bail, si vous me contentez dans cette circonstance.

La voiture étant à vide, Cantelou paya, donna l'étrenne au cocher, ce qui pouvait passer, chez lui, pour une distraction, et le congédia. Puis il pria Thérèse et Finance de suivre un sentier qui leur faisait face, et il marcha derrière elles à petits pas, causant avec le métayer, qui bientôt rentra chez lui en grommelant qu'il aimerait mieux voir le diable que M. de Nonanville, son patron.

Après avoir marché pendant une heure environ, les voyageurs arrivèrent à l'entrée du Pas de Roland, tranchée colossale par où s'écoulent

en bouillonnant les eaux vertes de la Nive, passage étroit, taillé dans des rochers imposants, que suivit le neveu de Charlemagne, dit la légende, pour aller combattre et mourir à Roncevaux.

Le Pas de Roland, dont les touristes parlent peu, est, sans contredit, l'une des merveilles pittoresques des Pyrénées. Les sites de Baréges, de Cauterets, de Luchon, unissant l'horrible au gracieux, la neige à la verdure, le lac à la cascade, n'offrent rien de plus saisissant, de plus grandiose, de plus fini, de plus charmant que cette gorge coupée à pic dans des blocs de marbre et de granit, où se tord et mugit une rivière déchirée, à chacun de ses bonds, par des rochers gigantesques. Cette rivière n'a pas moins de 16 à 17 mètres de profondeur, dans toute la longueur de la gorge, qui est de deux kilomètres. On ne peut circuler que sur la rive gauche, et le Pas est découpé, par gradins, sur le flanc de la montagne rocheuse et rougeâtre, qui s'élève et s'incline sur le torrent à une hauteur prodigieuse.

Lorsque Cantelou se trouva au débouché du Pas, il prit à droite, et, gravissant la montagne par un sentier en zigzag, il arriva sur un plateau où le vent déferlait avec fureur.

— Me voilà campé, dit le vieillard, qui avait

déployé une énergie extraordinaire pendant son ascension.

— Où diable nous conduisez-vous? s'écria Finance, je commence à avoir peur par ici, moi.

— Je vous conduis dans mon château, ma chère.

— Ah çà! vous nous prenez pour des corbeaux ou pour des chouettes, mon cher ami?

— Je vous prends pour des aigles, ma mignonne; voyez-vous cette vieille tour?

— Oui, une belle masure; après?

— C'est la Tour du Preux... un vieux débris de la féodalité, que j'ai fait la sottise d'acheter; ça sent le Charlemagne, mais ça rapporte peu.

— Et c'est là que nous logerons?

— Oh! n'ayez pas peur; à côté de la tour, il y a un bon logis, une métairie de trois paires, comme on dit.

— C'est une belle position pour un télégraphe, parole d'honneur! Enfin, nous arrivons, ce n'est pas malheureux.

Thérèse ne disait rien, elle regardait courir les nuages, et tendait son front aux larges gouttes de pluie que le vent chassait en mugissant.

Des aboiements furieux signalèrent bientôt les arrivants, puis une voix forte, et pour le moins aussi hargneuse que celle des chiens, cria par une lucarne :

— Qui va là?

— Strasbourg! répondit Cantelou.

Un homme, qui ne s'était pas encore montré, descendit un escalier à pas pesants, joignit les voyageurs, les salua comme un rustre, et marcha devant eux sans dire un mot.

Cet homme était découpé en Hercule; ses larges épaules étaient couvertes d'un épais caban de marin; il portait une casquette de loutre, un pantalon de velours flottant, dans lequel ses jambes énormes avaient un jeu facile, et il battait les broussailles avec un lourd bâton à gros nœuds, qu'il maniait comme une badine.

En passant près de la Tour du Preux dont les ruines frissonnaient sous les attaques du vent, Finance ne put se défendre d'une frayeur nerveuse, et elle dit tout bas à son amie :

— N'entrons-nous pas dans un tombeau?

Thérèse montra Cantelou du doigt, et répondit avec un effrayant sourire :

— Oui... voilà le mort!

Cantelou, Thérèse et Finance étaient passés, conduits par le rustre venu à leur rencontre, sous un arceau démantelé qui couronnait autrefois un étroit pont-levis. On voyait encore sous les parois noircies et déchiquetées de cet arceau des gaînes de mâchecoulis et des anneaux de bascules. Le fossé qui entourait les murailles du château fort

était alors à peu près comblé et avait été transformé, par le métayer de M. de Nonanville, en jardin potager. Toutefois, à la place du pont-levis on avait étalé quelques planches qui étaient prudemment enlevées pendant la nuit, pour se garder des maraudeurs dont la frontière était peuplée à cette époque.

Après avoir tourné à droite et fait une centaine de pas, le métayer (l'hercule à barbe rousse) donna un violent coup de bâton dans la porte basse d'une maison assez bien bâtie, la poussa et y entra sans trop s'inquiéter de ceux qui le suivaient.

— Il paraît que ce monsieur vit plus avec les chouettes qu'avec les dames, dit Finance à Cantelou.

— Il est Allemand, paysan et montagnard, ma chère amie, trois raisons pour n'être pas galant... Entrons, le froid me gagne.

Finance fit la grimace en se voyant dans une grande salle mal carrelée, et devant une énorme cheminée sans feu ; elle regarda Thérèse d'un air piteux ; mais Thérèse était froide et silencieuse comme un marbre ; un nuage épais s'était posé sur son front et répandait ses ombres sur tout son visage.

— Hé ! hé ! mon brave Zibold, dit Cantelou au métayer, je vois que nous sommes bien gardés, voilà deux chiens de belle taille.

— Oui, répondit sèchement le montagnard en jetant un regard caressant à deux dogues de taille colossale qui dormaient un œil ouvert, dans un coin de la salle.

— Mon garçon, fais-nous un peu de feu, ce vent d'ouest m'a transi.

Zibold passa dans une pièce voisine et en rapporta deux racines énormes qu'il posa légèrement dans le foyer; puis, jetant par-dessus un fagot d'épines, il y mit le feu. La flamme s'élança en petillant, et répandit de rouges lueurs sur ces quatre visages offrant, chacun, un type différent et presque hideux. Le vieillard et les deux femmes approchèrent leurs chaises de la cheminée; le métayer alla s'asseoir, morne et silencieux, près de la porte.

— Et de quoi vivrons-nous ici? demanda Finance qui, en toute circonstance, n'oubliait jamais l'heure des repas.

— Ces dames te demandent, Zibold, ce que tu pourras leur donner pour souper?

— Du pain, répondit le rustre du même ton gracieux.

— Voilà pour le premier service, dit Finance; passons au second.

— Et après? demanda M. de Nonanville.

Le métayer leva des yeux stupides sur l'avare. Il ne lui avait jamais vu manger que du pain et

des pommes depuis qu'il était à son service... Après un court silence il répéta :

— Du pain.

— A la bonne heure, s'écria Finance ; voilà qui est nourrissant et sain... Il paraît qu'on ne sort d'ici que pour aller en paradis... Mon cher, la pénitence est un peu sévère.

— Prends ton fusil, Zibold, et tue-nous quelques pigeons, dit Cantelou ; ces dames n'aiment pas le pain sec.

Zibold sortit suivi de ses deux chiens. Deux coups de feu ébranlèrent les vitres de la salle, et le métayer rentra avec quatre pigeons qu'il jeta, sans dire un mot, aux pieds de Thérèse.

— Maintenant que nous voilà réchauffés, qui veut prendre un peu l'air? demanda Cantelou.

Et il lança un coup d'œil à Thérèse.

— Ah bien oui ! s'écria Finance, qu'on m'y prenne à mettre le nez dehors ; je veux souper et me coucher, voilà.

— Alors, ma chère, mets-nous ces oiseaux à la crapaudine ; nous allons faire un tour, mademoiselle Victoire et moi.

— Me voilà cuisinière à présent? Vous perdez la tête, je crois.

— Allons, ma belle, à la guerre comme à la guerre ; nous aurons demain un cordon bleu ; en

attendant, il faut choisir entre faire diète ou cuisiner. Chacun de nous s'y mettra, et Zibold nous donnera un coup de main.

— Ah! si je ne vous aimais pas! répondit Finance en minaudant, pour obéir au signe que lui avait fait Thérèse.

— Amour pour amour, mon cher ange, répondit M. de Nonanville. Zibold, donne-moi la clef de la tour, je veux faire admirer le point de vue à mademoiselle Victoire.

Le métayer fouilla dans un paquet de vieilles ferrailles, en retira une petite clef de cadenas qu'il remit à son maître.

Cantelou et Thérèse sortirent de la salle et se dirigèrent vers la Tour du Preux.

A vingt pas de l'arête d'un rocher gigantesque incliné sur les eaux bouillonnantes de la Nive, s'élevait cette ruine colossale qui devait commander, lorsqu'elle avait ses trois étages, toute l'étendue du Pas de Roland. Ses nombreux et lourds débris étaient semés, au loin, dans des broussailles épineuses; ses trois plates-formes s'étaient défoncées, et il ne restait plus de ce monceau de maçonnerie qu'un pan de mur circulaire, éventré, lézardé, penché, et tenant sur sa base comme par enchantement. Ouverte du côté du précipice, la tour recevait les attaques du vent, et, chaque jour, les rafales furieuses

emportaient, en sifflant, quelques pierres et le ciment de sa masse imposante.

Après avoir enjambé les ronces qui obstruaient l'entrée de la ruine, Cantelou dit à Thérèse :

— Je vous mène par un vilain chemin, n'est-ce pas, mademoiselle Victoire?

— Tout m'est bon, répondit Thérèse à demi-voix, pourvu que j'arrive où je veux aller.

— Vous êtes une femme énergique, et je plains ceux à qui vous en voulez... Hé! hé! s'écria-t-il en regardant fuir à tire-d'aile l'un de ces oiseaux à plume fauve et regard effarouché qui perchent dans les masures, que vous semble de ce petit présage?

— Que nous ne dérangeons pas pour rien l'hôte sinistre de cette gracieuse habitation.

— Vous êtes, vrai Dieu! bonne magicienne, ma chère amie.

Disant cela, Cantelou introduisit la clef que lui avait donnée Zibold dans la serrure d'un cadenas pendu à la muraille, et il poussa une petite porte, haute d'environ un mètre, qui était masquée par des feuilles de lierre et de la mousse. Cette porte s'ouvrait sur un escalier étroit, pratiqué dans l'épaisseur du mur et qui grimpait jusqu'au premier étage de la tour.

— Où nous conduit cette échelle? demanda Thérèse.

— Pas bien loin, répondit l'avare qui, se baissant, fouilla et déchaussa le sol avec ses ongles.

Bientôt ses doigts rencontrèrent un large anneau de fer et s'en saisirent.

— Aidez-moi, ma bonne demoiselle, ceci pèse plus sur mes vieux bras qu'un péché sur ma conscience.

Thérèse se suspendit à l'anneau ; et, faisant un même effort, les quatre mains descellèrent une large dalle. Sous cette dalle, l'escalier qui montait au faîte de la tour se prolongeait à une grande profondeur.

— Calons bien cette pierre, dit Cantelou, car si elle retombait sur nous, nous ne ferions pas grand mal au souper que nous prépare ma chère Finance... Attendez que je fasse un peu de lumière, le passage n'est pas des plus aisés, et puis nous pourrions rencontrer quelque couleuvre là-dessous... Voilà ; c'est fait... Ce que c'est que d'être un homme à précautions ! Voulez-vous que je vous montre le chemin ?

— Volontiers.

— Allons... je vous recommande de ne pas avoir peur.

L'avare s'était muni d'une de ces petites boîtes qui portent une corde de cire roulée sur elle-même, et servent à la fois de briquet et de bougeoir ; il avait allumé la bougie et descendait à

petits pas les degrés de l'escalier. A mesure qu'il approchait du sol, la lueur molle et blafarde de sa bougie venait frapper des objets lugubres qu'elle enveloppait dans son disque tremblant. Des chaînes rouillées longeaient les murs humides et tapissés d'une couche brillante de nitre ; des filets de stalactites s'enchevêtraient les uns dans les autres, suspendus au plafond comme des toiles d'araignée. Une ombre gigantesque, horrible, dansait de la voûte au sol, au tremblement de la lumière que portait Cantelou. Cette ombre, qui surgit tout à coup des ténèbres, comme une apparition infernale, était celle d'un squelette crucifié sur un gibet, au fond d'une salle où Thérèse et son guide posèrent enfin les pieds.

Une odeur fétide s'exhalait de ce caveau, de forme circulaire, imprégné d'eau. Thérèse, malgré la perversité de son âme et la sourde fureur qui l'exaltait, fut effrayée à l'aspect de cet odieux tombeau. Le squelette qui lui faisait face semblait lui sourire comme un démon, et ses membres roidis par la torture semblaient lui faire signe d'approcher. Elle tressaillit, frissonna, ses dents claquèrent...

— Avez-vous froid? dit l'usurier en souriant de l'affreux sourire du squelette.

— Non... je regarde.

— Ma chère, je voudrais pouvoir vous faire

les honneurs de ce salon et vous expliquer tous les sujets qui fixent ici votre curiosité; mais je suis un ignorant qui ne sais pas deux mots d'histoire, et tout ceci n'est que de l'histoire *ancienne.*

Cantelou appuya sur ce dernier mot avec une méchanceté noire... Il était hideux ! Tout ce que la laideur morale a de plus abject et de plus bas se dessinait sur sa face dégradée.

— Là, continua-t-il, vous voyez des carcans, des chaînes à torticolis comme on les appelle en Espagne, là une cruche en fer qui serait payée au poids de l'or par un savant, et figurerait honorablement dans un musée. On y mettait deux pintes d'eau claire, on y joignait une miche de pain bis, et le pauvre diable qui était ainsi rationné mangeait et buvait à sa faim, à sa soif, jusqu'à la dernière croûte et à la dernière goutte; après quoi il rongeait son carcan, puis ses poings, puis s'en allait en haut ou en bas, selon qu'il était du paradis ou de l'enfer. Ce beau squelette appartient, dit une vieille chronique, que je ne vous donne pas pour parole d'Évangile, à un jeune seigneur calviniste, qui avait eu l'adresse de se faire aimer de la châtelaine de ce castel. Le châtelain le fit crucifier, et lui donna pour compagne de prison sa vertueuse épouse. Ces gaillards-là avaient des mœurs bien barbares, ou

du moins bien originales, avouez-le, ma chère amie.

— Et des vengeances bien ingénieuses, répondit Thérèse avec aplomb.

— L'histoire est pleine d'enseignements, a-t-on dit, reprit le vieillard en baissant la voix presque malgré lui ; elle a été écrite pour que la postérité en profitât.

— Et nous ne sommes ni sourds ni aveugles... n'est-il pas vrai?

— Franchement, murmura Cantelou en ricanant, je ne le crois pas. Ainsi vous êtes d'avis que cette oubliette...

— A été faite exprès pour nous, interrompit Thérèse vivement.

— Doucement, ma chère, comme vous y allez!... Vous voulez dire pour nos amis?

— Je ne le dis pas, je le pense.

— Il est de fait que mon gourmand chanoine ne sera pas trop à plaindre avec ce carcan pour cravate, cette cruche pour sa soif et une grosse miche de pain bis pour sa faim?

— Il en pourra vivre huit jours.

— Oh! oh! le cher Claudius a un bel appétit, si j'ai bonne mémoire. Ah çà, et le beau Fontac, où le mettrons-nous? Bah! voilà bien assez longtemps que ce squelette baye aux corneilles sur son gibet, nous pourrions lui donner un rem-

plaçant. Que vous semble, ma chère demoiselle?

— Peuh! nous verrons.

Une pensée rapide comme l'éclair traversa les esprits de Thérèse. Elle était dans la force de l'âge, agile et nerveuse; elle pouvait d'un revers de main abattre à ses pieds ce misérable vieillard vacillant sur ses jambes, remonter l'escalier et refermer le soupirail.

Les millions de l'avare tintèrent aux oreilles de la courtisane; elle fit un pas sur Cantelou, les poings fermés.

II

— Qu'avez-vous donc, ma belle amie? demanda le vieillard en reculant devant le geste de Thérèse.

— Je regardais ce poteau ; il est singulier.

— Oui, c'est un bijou mignon, approchez-vous... Ce petit instrument de torture n'est vraiment pas mal imaginé. Regardez les pointes de clous dont ce bois est semé ; on attachait le patient par le cou à cette chaîne flottante, et par les reins avec une autre chaîne qui a disparu. Le patient était obligé de se tenir droit sur son séant, car lorsqu'il se penchait en arrière, les clous caressaient son échine, et lorsqu'il se penchait en avant, les chaînes, également garnies

de pointes acérées, pénétraient dans ses chairs. Ah! les anciens maîtres de la Tour du Preux étaient d'habiles gens et savaient traiter leurs ennemis!

— Allons-nous-en, dit Thérèse en frissonnant malgré elle, allons-nous-en, nous n'avons plus rien à voir.

— Ainsi votre choix est fait?

— Il est fait.

— La croix, le poteau ou la cruche... à quoi vous arrêtez-vous?

— La première idée est toujours la meilleure; tenons-nous-y.

— C'est mon avis. Va donc pour l'eau fraîche... Ah çà! où est notre escalier? Attendez que je passe devant... Bien, marchez sur mes talons... nous y voilà.

Thérèse avait abandonné son projet d'en finir avec l'avare, presque aussitôt après l'avoir conçu. Ce projet servait bien ses intérêts cupides en enrichissant Finance; mais elle retardait une sombre et basse vengeance qu'elle méditait avec rage. D'ailleurs, elle n'était pas assurée de la discrétion du métayer; elle ne savait pas si la promesse d'une forte récompense pourrait faire de ce rustre un muet complice, et, tout bien calculé, elle avait remis l'exécution du crime à une occasion plus favorable.

— Somme toute, comment trouvez-vous ma cachette? demanda Cantelou en soufflant sa bougie et replaçant la dalle sur la première marche de l'escalier souterrain.

— Fort coquette, assurément... Mais, dites-moi, est-elle bien sourde?

— On tirerait le canon là-dessous, qu'un lièvre rongeant les herbes dans ces ruines n'en dresserait pas les oreilles.

— Bien! pardon si je vous questionne, nous ne devons pas agir à la légère...

— Faites, ma chère demoiselle, prudence est mère de sûreté, et pour une petite satisfaction que nous allons nous donner, il ne serait pas sage de nous exposer à comparaître devant messieurs du jury, qui n'y vont pas de main morte, les gaillards!

— Et ces oubliettes, sont-elles connues dans le pays?

— Nenni, ma poulette, elles ne sont connues que de moi, et c'est pardieu bien assez pour ce que nous en voulons faire.

— Votre métayer cependant...?

— Zibold... oui, Zibold... mais ce n'est pas un homme, Zibold.

— Comment! ce n'est pas un homme... qu'est-ce donc?

— C'est le diable fait ours. En deux mots,

voici son histoire. Le grand-père de Zibold a appartenu à mon père, son père m'a appartenu, et lui m'appartient. Le grand-père était charretier et conduisait des fourgons que mon père louait par entreprise aux armées de la république. Il fut condamné à mort par un conseil de guerre, pour avoir assassiné je ne sais qui pour je ne sais quoi; l'estimable auteur de mes jours le fit évader, et il mourut de sa belle mort, laissant un fils qui m'a servi avec beaucoup de zèle, en qualité d'embaucheur, dans mon petit commerce de chair humaine. Ce brave garçon se prit un jour de querelle avec un bourgeois, et le tua d'un coup de couteau; on le conduisit aux assises et il fut jugé digne de parader sur l'échafaud. Je le tirai de ce mauvais pas en corrompant le geôlier et les sentinelles de sa prison, et il alla mourir en Angleterre d'une façon fort édifiante. Antoine Zibold, dernier du nom, était alors caporal dans l'armée saxonne; il eut hâte de passer à mon service, allongea un coup de baïonnette à l'un de ses chefs dont il avait à se plaindre, et tenta de se réfugier en France. Arrêté et condamné à la potence, il fut pendu, mais j'avais graissé la patte du bourreau, qui le dépendit à temps et me l'envoya le cou un peu endommagé... Vous remarquerez que le cher homme a la tête mal assise sur les épaules. Zibold est donc vivant

et mort tout à la fois. Son acte de décès est déposé en bonne forme à Strasbourg, sa ville natale, et je l'ai relégué sur cette montagne où il me rend de grands services. Il me sert de sentinelle avancée contre mes propres contrebandiers qui travaillent en Espagne, dans le vallon d'Urdach ; il les guette, les espionne et me rend un compte fidèle de tout ce qui se passe par là... Dame ! je me fais vieux et j'ai besoin de fidèles serviteurs. Mais revenons au fait... Ce digne métayer n'est l'ami de personne, dans le pays, il n'est connu de personne, il ne voit personne ; il paye exactement ses impôts, cultive quelques mauvais champs pour la frime, comme on dit, veille la nuit, dort un peu le jour, et m'est dévoué corps et âme. Chose étrange ! ce cœur qui ne reculerait devant aucun crime, cette nature brutale, ce diable incarné, cet ours enfin, a pour moi une tendresse, une vénération vraiment mystérieuses. Celui qui ferait tomber un cheveu de ma perruque serait frappé par lui comme un chien, et payerait de la vie son outrage, si puissant, si caché qu'il pût être. Ce protecteur que le ciel dans sa bonté a donné à ma faiblesse, à ma vieillesse, me vaut mieux qu'une garde d'honneur, et je suis plus en sûreté dans ces ruines qu'un roi dans son palais ; voilà ce qu'est Zibold. Ajoutez à ce portrait qu'il a la force d'un taureau navarrais,

le courage d'un lion, la langue d'un muet, et vous comprendrez pourquoi je lui ai laissé la clef de nos oubliettes.

Thérèse avait écouté cette histoire avec avidité, elle n'avait perdu ni un mot du vieillard, ni l'un des jeux de sa physionomie mobile et sournoise; un froid de glace courait dans ses veines, et son cœur battait avec violence.

« J'ai été bien inspirée, pensa-t-elle, en n'écrasant pas cette vipère; elle est maintenant plus digne de moi. »

— Et depuis quand cet excellent serviteur est-il à vos ordres dans ce pays? demanda-t-elle.

— Depuis que Perez y fait la contrebande pour mon compte, depuis cinq ans environ. Vous ne connaissez pas Perez?

— N'est-ce pas le nouveau compagnon de Fontac?

— Précisément; encore un homme diabolique que je serre de près, sans cela...

— Ainsi nous pouvons compter, au besoin, sur l'assistance de Zibold?

— Comme sur celle de Satan; oui, ma chère demoiselle, il se fera plaisir et devoir de vous être utile ou agréable.

— Cela suffit, rentrons, la nuit nous gagne; quand Finance dormira, je viendrai vous trouver dans la salle basse, et nous arrêterons notre plan,

afin que demain, si notre affaire n'est pas terminée, nous ayons au moins fait un grand pas.

— Parlez-moi des femmes, dit Cantelou, l'air radieux, il n'y a qu'elles pour mener bon train toute besogne ; je ne suis qu'une poule mouillée près de vous, ma douce colombe.

L'avare et Thérèse regagnèrent silencieusement la maison, et trouvèrent Finance aux prises avec une carcasse de pigeon qu'elle mordait à belles dents ; les deux dogues étaient couchés à ses pieds, guettant les bribes de son régal. Zibold, assis dans un coin, semblait dormir.

— Nous te demandons pardon de t'avoir fait attendre, dit Cantelou avec un gros rire.

— Comment as-tu trouvé le site, ma chère Victoire ? demanda Finance.

— Magnifique, et tu as beaucoup perdu en ne nous accompagnant pas.

— Je n'use pas tous les plaisirs à la fois ; demain, je ferai mon tour d'horizon... Mon cher Cantelou, l'eau est détestable dans votre château, et je gage qu'elle supporte le vin à merveille.

— Allons, allons, pas de rancune, demain nous ferons bombance, demain et les jours suivants.

Les trois convives mangèrent de bon appétit, et, après s'être bien chauffée, Finance demanda son lit.

Cantelou prit une chandelle, et conduisit les deux femmes au premier étage; puis, ouvrant une porte, il dit à Finance :

— Vous serez là comme une princesse que vous devriez être; mademoiselle Victoire couchera dans la chambre à côté, et moi au fond du corridor.

Et l'avare revint s'asseoir près du feu, au rez-de-chaussée, et dit au métayer qui n'avait pas bougé de place :

— Mon garçon, tu vas descendre au pied de la côte, tu y trouveras Jean qui te remettra des paquets pour moi; tu les porteras ici, et tu diras à Jean de m'envoyer demain, de bonne heure, sa femme pour faire mon ménage et ma cuisine.

Le métayer sortit aussitôt, armé de son bâton et suivi de l'un de ses chiens; l'autre dogue, sur un signe de son maître, s'était couché près de Cantelou.

Demeuré seul, l'usurier tira un portefeuille de sa poche, écrivit quelques notes, puis compta et recompta des billets de banque, des lettres de change, des traites et un paquet de différentes valeurs qui garnissaient le ventre rebondi de son gros carnet.

Thérèse, qui était restée dans la chambre de son amie, s'approcha d'elle et lui dit :

— Tu as été cuisinière, il est juste que je

sois femme de chambre ; je vais te déshabiller.

— Ma foi ! ma belle, sans refus... Que penses-tu de ce bouge ?

— Que nous en sortirons bientôt.

— Par quelle porte ?

— Par la bonne.

— Dieu t'entende ! Mais quand?

— Avant huit jours.

— Huit siècles !... Tu as donc fait ton plan ?

— Oui.

— Demain tu me conteras ça... Ouf! je tombe de sommeil, je dors debout... Ah ! ah ! bon Dieu! quel lit! comme il est dur !... deux matelas et une paillasse, ma chère, voilà tout, pas une plume, pas une barbe de plume... Ah ! Cantelou ! Cantelou ! balbutia la courtisane en fermant les yeux, tu me revaudras ça...

Thérèse resta penchée au chevet de Finance jusqu'à ce qu'elle la vît plongée dans un profond sommeil ; alors elle la couvrit de son fauve regard et murmura ces mots avec un faible soupir :

— Des millions à toi ! à toi, pauvre femme, qui ne sais faire que des grimaces !... Non, non, à moi la part du lion, puisque c'est moi qui rugis et qui déchire... Tu m'as mise sur la voie du sang... c'est bon !

Et, refermant la porte avec précaution, elle

alla s'asseoir à côté de Cantelou, qui, cachant vivement son portefeuille, lui dit :

— Déjà ?

— Elle dort... Où est Zibold?

— Au bas de la côte; il a été chercher nos bagages, et ne sera ici que dans une demi-heure.

— C'est plus qu'il ne nous en faut pour causer et dresser nos batteries.

— Nous allons donc tirer à boulets rouges?

— Non... à mitraille.

— Peste! la mitraille tue bien du monde, mon enfant.

— Raison de plus... comptons nos ennemis.

— Oui, comptons-les, ça fait toujours plaisir. D'abord maître Claudius Brionne, puis Fontac... puis, ma foi, je crois que c'est tout.

— Et la femme de Fontac, pour qui la prenez-vous?

— Laquelle? Je lui en connais deux, et il en a peut-être eu quatre... Le mariage a été son péché mignon à ce sacripant.

— Je veux parler de la dernière, mademoiselle de Verneuil.

— Ah! ah! est-ce que vous croyez qu'il y a place pour elle dans notre cave?

— Je pense que ces amis intimes s'ennuieraient trop si nous les séparions, et par charité...

— Soyons donc charitables, ma mignonne, j'ai l'âme aussi tendre que la vôtre : mais le difficile est de coffrer ces trois braves gens.

— Combien y a-t-il d'ici au château de Miguelgorry ?

— Une heure, pas davantage.

— Bon. Alors, écoutez : demain je m'habille en revendeuse à la toilette, je mets dans une boîte les bijoux et les dentelles de Finance, je vais au château et j'amène l'abbé et la Fontac.

— Vous êtes une vraie bénédiction, ma chère demoiselle : comment ferez-vous ce beau coup ?

— Je m'en charge... Zibold se tiendra au bas de la côte, prêt à m'obéir.

— Il y sera.

— Et vous, vous nous attendrez dans cette salle, là, à la place où vous êtes.

— Et Claudius sera ici demain? s'écria Cantelou dont les yeux brillèrent d'une joie féroce.

— A moins que je n'aie la main bien malheureuse. Dans tous les cas, ce qui sera différé ne sera pas perdu, et je me fais fort de vous l'amener de bonne volonté, un jour ou l'autre, avant la huitaine.

— Que Dieu vous bénisse, ma chère dame... Je me fais fort, moi, de vous assurer une belle et bonne rente jusqu'à la fin de vos jours, à dater de l'heure où Claudius Brionne, l'assassin

de mon père, mettra les pieds dans ce domaine, dont il ne sortira pas vivant, je le jure.

— Je ne demande aucun salaire.

— Vous n'êtes donc pas faite de chair et d'os, mon enfant?

— Ce n'est pas de l'argent qu'il me faut.

— Je vous comprends... il vous faut le beau Fontac. Pardienne! j'ai un compte à régler avec ce muguet, et je vous servirai de mon mieux; à mon tour, je vous promets qu'il viendra ici et que je vous le livrerai pieds et poings liés.

— Son heure sonnera... n'ayez pas peur...

Le dogue qui dormait au coin du feu coucha ses oreilles, gronda sourdement, remua la queue et se rendormit.

— C'est Zibold qui revient, dit Cantelou.

Le métayer entra, portant sur ses larges épaules un énorme ballot composé de tout le bagage des voyageurs. Il déposa son fardeau au milieu de la salle, secoua ses gros bras, et s'assit sans parler.

— Finance nous gênera un peu, dit Cantelou à voix basse.

— Vous trouverez un prétexte pour l'éloigner; elle n'a pas grand génie et croira tout ce que nous voudrons lui conter.

— Je me repose entièrement sur vous.

— Bonsoir, je vais essayer de reprendre des forces.

— Peste! Hercule n'était qu'un marmouset près de vous, ma chère amie... Je vous baise les mains.

Lorsque les pas de Thérèse ne résonnèrent plus dans l'escalier, Cantelou fit signe à Zibold d'approcher. Le paysan se posa devant la cheminée comme une statue.

— Tu m'es toujours dévoué? dit le marchand d'hommes.

— Toujours.

— Tu te souviens de la prison de Dresde.

— Toujours.

— Tu frapperais sans pitié, sans remords, pour me servir, qui que ce soit?

— Toujours.

— Vieux ou jeune, femme ou homme, prêtre ou soldat?

Le rustre haussa les épaules pour dire que tout lui était indifférent.

— C'est bien, ajouta Cantelou, va dormir et tiens-toi prêt.

Zibold prit une chandelle, et alla se coucher dans son galetas; l'usurier monta dans sa chambre.

Une nuit lugubre, troublée par les cris du hibou et quelques coups de tonnerre, enveloppa de ses ténèbres épaisses le domaine de la Tour du Preux et ses habitants maudits.

Entre deux et trois heures de l'après-midi, le

lendemain, Finance, qui avait reçu les instructions de son amie, partit pour aller visiter le Pas de Roland, sous la conduite de la femme de Jean, installée au domaine en qualité de cuisinière. Un moment avant, Thérèse, vêtue de vieilles nippes, restes flétris de son opulence, et tenant sous son bras un coffret de palissandre contenant les dentelles et les bijoux de Finance, prenait le chemin du château de Miguelgorry. Ce coffret portait le chiffre R. F. surmonté d'une couronne de vicomte, et provenait d'une vente de meubles que M. de Fontac avait faite autrefois à Cantelou.

— Tu vois cette femme? avait dit l'usurier à Zibold en lui montrant Thérèse.

— Oui.

— Eh bien! tu vas aller l'attendre au bas de la côte; lorsqu'elle reviendra, accompagnée ou non, tu obéiras à tout ce qu'elle te commandera.

Le métayer descendit dans la plaine, et se coucha en travers du sentier, comme l'ours en chasse et affamé se couche sur la neige, guettant sa proie.

III

Nous avons laissé Perez et Fontac dans le vallon d'Urdach, se dirigeant vers une jolie maison bourgeoise, avec cour, jardin et les communs, qui entourent habituellement les fermes, c'est-à-dire hangars, étables, écuries, magasins et logis de valets.

— Voilà une charmante habitation ! dit le vicomte; il est dommage qu'elle soit complétement dépourvue d'ombrage.

En effet, on ne voyait pas un arbre dans tout le vallon, et le jardin était un potager orné de fleurs et planté de quelques arbrisseaux à fruits.

— Pensez-vous que nous ayons du temps à perdre ici, comme Tityre? répondit Perez. Vous saurez bientôt que les arbres cachent la vue et que les contrebandiers ont besoin de voir de tous côtés, comme les vedettes d'une grand'-garde.

— Ah çà! sans plaisanterie, mon cher ami, vous êtes donc contrebandier réellement?

— Vous m'étonnez.

Le pâtre qui avait répondu au cri de Perez s'approcha respectueusement et baisa la main de son chef; au même instant, dix hommes sortirent de la maison et vinrent à la rencontre des arrivants. Ces hommes, vêtus à la française et avec élégance, avaient tous fort bonne façon, et semblaient être en visite chez un de leurs amis. Ils entourèrent le Basque et le vicomte, embrassèrent l'un avec effusion, et saluèrent l'autre avec courtoisie.

— Bonjour, Hégoburu; bonjour, Bidéganberri; adieu donc, Gorria; comment vas-tu, Harguindéguy? s'écria Perez, tout en distribuant des poignées de main à tort et à travers.

— Très-bien, débrinn-bichaïa! très-bien! Et toi?

— Comme un César; j'avais hâte de vous revoir... Mes amis, je vous présente un nouveau compagnon, M. le vicomte Alfred de Fontac

la Paluze, digne en tout de vous être associé.

Les chapeaux s'abattirent encore, et le vicomte rendit à chacun sa politesse.

On s'achemina vers la maison. Le pâtre qui avait signalé l'approche de Perez retourna à son poste et siffla un gros chien qui gardait quelques bestiaux dispersés dans la prairie.

La cour dans laquelle entrèrent les contrebandiers était garnie de meules de paille, d'instruments aratoires, et semblait appartenir à quelque gros fermier. En mettant les pieds sur un élegant perron qui conduisait au rez-de-chaussée, le vicomte se sentit pris par un pan de sa redingote, et, se retournant, il vit Antoine, son ancien valet de chambre, fièrement habillé d'une éclatante livrée de velours amarante, galonné d'argent sur toutes les coutures et à mine gaillarde, plus intelligente que jamais. Laissant passer devant ses nouveaux camarades, M. de Fontac dit à Antoine :

— Comme vous voilà enrubané, mon cher Frontin ! Au service de quel nabab êtes-vous?

— Au vôtre, mon cher maître.

— Au mien ! et depuis quand?

— Depuis que vous êtes entré dans cette cour... Ah ! M. le vicomte, je vous ai bien regretté, croyez-le, et c'est avec grand plaisir que j'endosse votre livrée ; mais je puis vous assurer

que je servais un bien noble et généreux seigneur : en Espagne, on appelle ainsi les gentilshommes.

— De qui parlez-vous ?

— Du seigneur Perez Aamendabura, le meilleur et le plus beau des hommes, sans vous compter, M. le vicomte.

« Tout ceci n'est qu'un conte de fées, pensa Fontac ; mais j'en aurai, pardieu ! le dernier mot. »

— Puisque vous êtes à mon service, Antoine, dès que je serai retiré dans ma chambre, si toutefois j'ai une chambre ici...

— M. le vicomte a un appartement complet, dit le valet.

— Eh bien ! attendez-moi dans cet appartement, j'aurai à vous entretenir sérieusement.

— Cela suffit, M. le vicomte ; mais voilà qu'on sonne le dîner, et je dois vous servir à table.

— Conduisez-moi donc, dit Fontac avec le plus grand étonnement.

Entrant dans une salle décorée avec simplicité, mais avec goût, le vicomte y trouva Perez entouré de ses compagnons. On n'attendait plus que lui pour faire honneur à un dîner succulent, et il s'assit à table, lui douzième, ayant un jeune homme de fort bonne mine à sa gauche, Perez

à sa droite, et Antoine, la serviette sous le bras, derrière sa chaise.

— Ne faites pas de cérémonie, mon cher vicomte, dit Perez, nous sommes tous ici chez nous, et nous avons chacun nos gens.

En effet, une demi-douzaine de laquais en livrée servaient les convives, pendant qu'un maître d'hôtel découpait les grosses pièces, et que deux échansons faisaient circuler des vins exquis : vins d'Espagne, vin de Madère, bourgogne, bordeaux, champagne ; c'était à ne pas savoir choisir.

Au dessert, les fruits étrangers, les sucreries étalèrent sur des plats d'argent et dans de riches corbeilles leurs reflets bariolés et leur brillant cristal. Après le dessert, on servit le chocolat, et la conversation, qui avait été joyeuse, légère et mondaine jusqu'alors, prit un caractère plus sérieux.

— Tout ce que vous voyez vous intrigue beaucoup, avait glissé Perez au vicomte en se mettant à table; ne paraissez pas trop surpris, mangez et buvez l'âme en paix; nous causerons cette nuit et je vous donnerai le mot de l'énigme.

Au dessert, donc, on parla gravement, mais sans gêne, comme sans réserve, des affaires de la bande.

— Qu'avez-vous fait en mon absence? de-

manda Aamendabura, et qu'avons-nous en magasin ?

— Tout marche à souhait, répondit le voisin de gauche de M. de Fontac ; nous avons vendu aux généraux christinos soixante-deux chevaux, vingt-cinq mulets et mille kilogrammes de salpêtre. Le tout a été payé en magnifiques doublons, et nous avons encore gagné un pour cent sur le change.

— Où en êtes-vous avec les carlistes?

— De ce côté, cela ne va pas si bien, dit l'un des convives ; cependant, nous leur avons fait passer soixante hommes de la légion étrangère avec armes et bagages, dix chevaux et deux mille cartouches; nous nous sommes pris au collet avec eux, et nous les avons frottés de belle façon.

— Ah! ah! et comment cela?

— Il y a, parmi ces braves gens, un certain Pablo que don Carlos a fait comte d'Espinal ; ce Pablo est Allemand, à ce que disent les uns, Français, à ce que disent les autres; pour nous et les christinos, c'est un diable incarné : il est brave comme son épée, fin comme toi, Perez, et infatigable comme nous tous. Ce gaillard-là était sous-lieutenant de tirailleurs il y a deux ans, puis il a commandé une bande de guérillas, et il est maintenant colonel d'état-major, aide

de camp de Villareal. Chacun de ses grades a été acheté par d'éminents services et au prix du sang. Or nous ne savons pas comment il a eu vent de notre dernière expédition chez les christinos; mais nous savons fort bien que nous l'avons rencontré du côté de Soubiry, la cinquième nuit après ton départ, et qu'il s'est jeté sur nous avec deux compagnies de francs tireurs. La mêlée a été chaude : nous avons perdu cinq hommes et en avons tué douze.

— Et votre détachement a-t-il passé ? demanda Perez, dont le visage s'était animé à ce récit.

— Sans doute, on ne fait pas rebrousser chemin à des lurons de notre espèce.

— Mais quels sont donc les camarades que vous avez perdus? Je vous retrouve tous ici, moins Perestia.

— Perestia est allé à Itzazou pour diriger trois ballots de cartouches que nous attendons cette nuit à la frontière ; les cinq hommes qu'on nous a tués étaient de braves paysans que nous conduisions à l'armée de la reine.

— Êtes-vous sûrs qu'ils ne sont pas tombés vivants aux mains des carlistes ?

— Le terrain nous est resté ; ils étaient morts et bien morts.

— Et nul de vous n'a été blessé ?

— J'ai eu l'épaule traversée d'une balle, dit négligemment le voisin de gauche du vicomte, je n'y pense plus.

— Ainsi, nous comptons un ennemi brave et vigilant chez nos meilleurs amis, dit Perez avec réflexion.

— Dont il faut nous garder comme de la peste.

— Et les magasins sont-ils vides?

— Non pas. Ici, nous avons deux jeunes Français à qui nous avons fait passer la frontière, et dont nous ferons cadeau, cette nuit même, au camp carliste.

— D'où viennent-ils?

— C'est Iriarte qui nous les a adressés; ils viennent du Roussillon. Il paraît que les douaniers de la ligne catalane sont moins traitables que ceux de la Navarre, car ils n'ont pu franchir les Pyrénées de ce côté et se sont rabattus sur nous. Iriarte a fait leur rencontre à Bayonne, et nous les a envoyés au Pas de Roland. Nous n'avons personne pour les christinos.

La conversation se prolongea ainsi jusqu'à la nuit noire. Perez se leva et dit :

— Maintenant, mes amis, à nos postes. Je me charge des deux jeunes carlistes. Allez chacun à vos affaires. Mon cher vicomte, si vous n'avez pas trop sommeil, venez faire vos premières armes ; je serai votre parrain.

— Vous ne pouviez me rien proposer de plus agréable, mon ami.

— Antoine, éclairez-nous, dit le Basque.

Antoine prit un flambeau.

— Où allons-nous, Excellence? demanda-t-il à Perez.

— Aux magasins.

Antoine se mit en marche; et, arrivé au pied de l'escalier en bois qui conduisait d'un vestibule au premier étage de la maison, il poussa un ressort caché sous l'un des gradins; aussitôt les quatre premières marches tournèrent d'elles-mêmes sur leur rampe qui était à charnière, et le contrebandier, montrant au vicomte un caveau dans lequel on descendait par un talus en terre assez rapide, lui dit :

— Souvenez-vous, surtout, qu'ici je m'appelle Perez.

— Oui, répondit machinalement M. de Fontac, de plus en plus troublé par tout ce qu'il voyait, par tout ce qu'il entendait.

Antoine pressa un nouveau ressort, et les quatre marches, repoussées comme par enchantement, revinrent à leur première place.

— Quel est ce bruit? demanda le vicomte pendant qu'Antoine ouvrait une petite porte située au bas de la rampe.

— Ce sont mes lions qui vont à la chasse,

répondit Perez ; ils passent sur nos têtes avec leurs souliers ferrés.

— Quels sont ces lions ?

— Les joyeux, les aimables compagnons qui ont fêté aujourd'hui notre bienvenue, et que vous ne reconnaîtriez pas sous leurs bérets, leurs espingoles, leurs vestes rondes, leurs...

— Où sommes-nous ? s'écria Fontac ébloui par une vive clarté.

— Chut !... vous allez le savoir.

La nouvelle porte qui venait de s'ouvrir devant Perez, le vicomte et Antoine, était lourde, massive et sourde ; la rampe se continuait derrière elle et aboutissait à une salle voûtée en forme de casemate. Cette salle était éclairée par une lampe à trois branches qui répandait une vive lumière. Deux hommes, jeunes tous deux, étaient couchés tout habillés dans des hamacs, et s'y balançaient mollement, en fumant des cigarettes ; ils portaient un costume bourgeois fort simple, mais sous lequel il était aisé de reconnaître des militaires. L'un de ces jeunes gens pouvait avoir trente ans ; sa physionomie était sévère, quoique ses cheveux blonds et ses yeux bleus lui donnassent, parfois, une expression mélancolique et douce. Il était grand, bien fait, et ses gestes, pour être empreints d'une certaine rudesse qu'ils tenaient de la vie des camps, ne

manquaient pas de dignité. Son compagnon n'avait pas plus de vingt-deux ou vingt-trois ans; son visage, un peu pâle, était d'une excessive finesse et d'une remarquable beauté; de petites moustaches noires relevaient la délicatesse de ses traits, et leur donnaient un air à la fois martial et charmant ; sa taille svelte et déliée était à l'aise dans les plis gracieux d'un habit boutonné droit ; sa mise était élégante et en accord parfait avec sa distinction.

— Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer, dit Perez qui, n'ayant pas changé de costume depuis son arrivée au vallon d'Urdach, fut pris, par les étrangers, pour le guide chargé de les conduire à leur destination.

— Très-bien, comme vous voyez, répondit le plus âgé des jeunes gens, mais il nous tarde de sortir d'ici, mon cher, et vous êtes le bienvenu... Partons-nous de suite?

— Oui, vraiment, et j'aurai l'honneur de vous conduire, si vous le voulez bien?

— En route, donc.

— Un moment! le chemin n'est pas encore praticable, il fait un clair de lune superbe, et nous autres contrebandiers nous n'aimons pas les belles nuits, tant s'en faut. Nous partirons dans une heure. Vous a-t-on servis convenable-

ment, messieurs? Avez-vous été traités en gens comme il faut?

— Parfaitement, pardieu! et vous tenez, ma foi! belle et bonne auberge, dit le plus jeune; si j'avais du temps à perdre, je viendrais me camper pour quinze jours dans vos hamacs.

— Vous n'y seriez pas reçu, nous ne donnons d'hospitalité qu'aux gens de guerre de Sa Majesté Charles V.

Les deux étrangers fixèrent des regards de méfiance sur Perez, et le plus jeune lui dit :

— Ah çà! nous ne pourrons donc pas voir le chef de votre troupe, mon brave?

— Nous n'avons pas de chef.

— On nous a pourtant fait grand éloge d'un certain Perez, qui rend de bons services aux recruteurs de l'armée royale, et que, pour mon compte, j'aurais vivement désiré connaître...

— Qu'à cela ne tienne, mon cher monsieur, regardez-le tant qu'il vous plaira; il a l'avantage de vous ôter son bonnet.

— Vous Perez! s'écria l'autre étranger.

— Moi-même! il ne faut pas que mon costume vous étonne, j'en prends un chaque jour.

— C'est juste... mais vous avez sans doute quelque ruse pendue à la langue, à chaque nouveau costume que vous prenez, mon garçon?...

Disant cela, l'étranger regarda Perez avec finesse, et ne voyant aucun trouble sur son visage, il porta ses regards sur le vicomte qui était resté dans l'ombre jusqu'alors, et tressaillit.

Depuis longtemps, de son côté, le vicomte n'entendait rien de ce qui se disait dans la salle; il était plongé dans une rêverie vague et chagrine, en contemplant le visage doux du jeune partisan carliste. Ses souvenirs les plus douloureux se heurtaient dans sa mémoire, et s'y brisaient. L'image de madame de Ravenstein, la noble femme dont il avait causé toutes les douleurs, était fidèlement reproduite sur les traits de ce jeune homme que ses yeux, charmés et troublés, ne se lassaient pas de contempler.

— Je n'emploie la ruse qu'avec mes ennemis, et je n'ai d'ennemis que dans la douane, mon cher monsieur, dit Perez; donc je suis franc avec vous, et uni comme bonjour. Maintenant, puisque vous savez mon nom, vous trouverez simple, sans doute, que je désire connaître les vôtres.

— Rien de plus naturel, dit le plus jeune des partisans. Monsieur est mon ami : il ne nomme Faust Keller; moi, je suis le vicomte de Fontac. Nous allons prendre du service dans l'armée carliste, parce que nos opinions nous poussent

de ce côté, et que nous ne savons que faire en France.

Faust avait étudié le maintien du compagnon de Perez pendant que ces deux noms résonnaient à ses oreilles ; il le vit frissonner, chanceler, et un sourire plein de fiel effleura ses lèvres. M. de Fontac était devenu pâle comme un mort. Perez vint à son secours ; et le prenant par le bras avec une feinte camaraderie, mais en réalité pour le soutenir, il dit :

— Messieurs, je vais vous envoyer une collation, et dans moins d'une heure nous prendrons la clef des champs... Viens, Etchevèry... Messieurs, j'avais oublié de vous présenter mon ami Etchevèry, l'un des contrebandiers à qui Sa Majesté Charles V doit le plus de braves soldats, et bien des paquets de cartouches. A bientôt donc.

Les deux partisans s'inclinèrent, le jeune vicomte alluma une cigarette, et Faust se frappa le front d'une main tremblante.

Dès que la porte de la salle souterraine eut été refermée, et que les pas des contrebandiers eurent cessé de résonner sur le talus, le vicomte dit à Faust :

— Je crois, mon colonel, que nous sortirons d'ici comme nous y sommes entrés, sans avoir rien vu ; nous nous serons donné beaucoup de peine pour rien, ou presque pour rien.

— Je sais plus que je n'espérais savoir, mon cher commandant.

— Bah ! et comment cela?

— Nous sommes chez d'adroits coquins, n'en doutez pas ; et les mystères dont ils s'entourent les ont trahis. Repassons les événements qui se sont succédé depuis quelques jours. Nous nous présentons à un poste de contrebandiers pour passer en France comme déserteurs de l'armée carliste. Les contrebandiers nous rançonnent, et nous font franchir la frontière avec une adresse merveilleuse et une rare intrépidité. Grâce à leurs nombreux amis dans le pays basque, nous ne sommes inquiétés par aucune des autorités françaises. Ceci nous prouve déjà clairement que ces messieurs favorisent la désertion des troupes royales.

— Oui, mais nous sommes la preuve vivante qu'ils servent aussi à leur recrutement.

— C'est vrai ; car dix jours après être rentrés en France, nous avons repassé les Pyrénées en ayant encore recours aux contrebandiers, qui, comme la première fois, nous ont servis avec zèle et fidélité.

— J'ai craint que nous ne fussions reconnus, et je ne suis pas encore bien rassuré à cet égard.

— Nous ne pouvons pas l'être, pour deux raisons : d'abord, lors de notre passage en France,

nous n'avons communiqué avec les contrebandiers que pendant la nuit, et, hier, ils ont eu la précaution de nous bander les yeux pour nous mener ici.

— Moi, je conclus de tout cela que nous avons fait un voyage pittoresque et romantique, voilà tout.

— Romantique et dramatique, ajouta Faust en fronçant malgré lui les sourcils à ce dernier mot.

— Comme vous dites cela ! mon colonel.

Faust secoua les pensées qui l'absorbaient et répondit avec calme :

— Vous comprenez bien, mon cher vicomte, que si les contrebandiers ne faisaient pas un double métier, ils ne prendraient pas tant de précautions. On nous a conduits ici les yeux bandés, on va nous mener aux avant-postes de l'armée avec le même mystère, tandis que, le pays étant à nous, nous pourrions y voyager en plein jour.

— Bah ! ils font leurs affaires comme ils peuvent, les pauvres diables, il faut que chacun vive.

— Vous appelez pauvres diables des gens qui vivent comme des princes, qui ont une maison montée, des laquais !...

La porte s'ouvrit et un domestique entra por-

tant un plateau chargé de fruits, de confitures, et de deux flacons de vin de Xérès.

— Ah! vous appelez ces messieurs pauvres diables? reprit Faust en souriant lorsque le valet se fut retiré.

— L'existence qu'ils mènent est fort précaire; ils vivent au jour le jour, et ceux d'entre eux qui ont soupé du meilleur appétit vont se faire tuer quelquefois dans une embuscade de douaniers. Moi, je ne suis pas ingrat; j'aime qui me traite bien. Nous sommes venus ici pour savoir s'il est vrai que le señor Perez est l'ami des christinos comme il est le nôtre, et nous n'avons rien vu qu'une table bien garnie, des hamacs de Péruviennes et d'excellents visages; du reste, pas un libéral, pas l'ombre d'un constitutionnel; donc, je bois à votre santé, sans rancune et sans fiel pour personne ici.

« Et moi, pensa Faust Keller, je bois à ma vengeance! »

Puis il ajouta tout haut :

— Vous avez toute la fougue et l'insouciance de votre âge, cher commandant, et lorsque vous aurez acheté votre grade de colonel, comme moi, par dix campagnes, vous saurez qu'à la guerre il faut autant de ruse que de courage. Bref, je vous le répète, ces contrebandiers servent la reine mère et le roi, et, dès notre arrivée, il nous fau-

dra monter une expédition pour tomber sur cette bande de faux frères.

— Cela vous est aisé à dire ; comment reconnaîtrons-nous les chemins par où l'on nous a fait passer? Du diable si, pour mon compte, je sais si je suis en Chine ou au Brésil.

— Vous vous rappelez le conte du *Petit Poucet?*

— Un peu, oui.

— Eh bien! mon cher ami, les vieux stratagèmes sont les meilleurs : nous sèmerons des traces sur notre route.

— Vous voulez semer des pierres dans un pays de rochers?

— Je me charge de la besogne... Vous avez un foulard rouge, j'en ai un bleu, donnez-moi le vôtre.

Faust se mit à couper les deux foulards en une infinité de petits morceaux, qu'il plongea dans les poches profondes de son pantalon.

— Maintenant, dit-il, soupons, et ne vous occupez plus de moi.

IV

Après avoir goûté du bout des lèvres à la collation et bu quelques verres de vin, Faust s'approcha d'une table de travail, écrivit deux lettres, et mit l'une dans l'autre sous enveloppe cachetée. Comme il achevait d'écrire l'adresse de la dernière, Perez ouvrit la porte de la rampe et entra dans la salle, suivi d'un contrebandier.

— Sommes-nous prêts, messieurs? dit-il en souriant.

— Partons-nous, cette fois?

— A l'instant même.

— Que devons-nous? demanda Faust.

— Peu de chose.

— Enfin...

— Dix doublons pour vous deux, tout payé.

— C'est honnête, dit le vicomte en vidant sa bourse, ce n'est ni peu, ni trop.

— Pardon, messieurs, s'écria Perez en retenant Faust par un bras au moment où il se dirigeait vers la porte, il faut finir par où nous avons commencé.

Et il fit un signe à l'homme qui l'accompagnait. Cet homme dénoua deux ceintures qui serraient sa taille et s'approcha des partisans pour leur bander les yeux.

— Vous avouerez que voilà bien des futilités, dit Faust en s'efforçant de rire.

— Bah! qu'est-ce que cela vous fait? Vous ne demandez qu'à joindre les avant-postes de Villareal, et qu'on vous y conduise les yeux ouverts ou fermés, peu vous importe. Cette précaution nous est utile, à nous; sans elle, nous ferions mal nos affaires et serions bientôt vendus.

— Soit... Où est donc le Basque Etchevèry, que vous nous avez présenté tout à l'heure?

— Il est à l'affût. Que lui voulez-vous?

— Rien, absolument rien.

Les deux jeunes gens ayant les yeux bien bandés, Perez leur dit :

— Nous allons partir... Mais souvenez-vous, messieurs, que si l'un de vous était assez curieux

pour soulever son bandeau, il pourrait lui en arriver malheur; nous le traiterions comme espion des christinos.

— Marchons, répondit Faust.

Perez et son camarade se placèrent chacun à côté de l'un des partisans, et tous quatre sortirent du caveau. Au bas du perron, ils rencontrèrent le vicomte de Fontac. Le vicomte se découvrit pour saluer son fils, qui lui avait parlé sans le connaître, et qui passait, en le touchant, sans le voir.

Pour descendre le perron, Perez et son compagnon avaient enlevé les partisans dans leurs bras nerveux et ne les avaient remis sur leurs pieds que pour les faire marcher sur un terrain uni. En sortant de la cour, les contrebandiers promenèrent les deux jeunes gens sur la pelouse et dans la prairie du vallon pendant près d'une heure, leur faisant hâter le pas et feignant de rencontrer souvent des obstacles, tandis qu'ils glissaient sur un frais gazon; enfin, tirant vers la montagne, Perez dit à Faust :

— Mon cher monsieur, vous tenez sans doute à ne pas mouiller vos jambes, ainsi veuillez monter sur mon dos.

L'autre contrebandier offrit également son échine au vicomte qu'il s'était chargé de conduire et de surveiller, et, sous leurs lourds fardeaux,

les deux Basques marchèrent avec l'adresse du chamois sur les pointes des rochers.

— Ah çà ! dit Faust, vous passez dans l'eau comme Notre-Seigneur Jésus-Christ, à ce qu'il paraît ? je n'entends pas vos pieds.

— Nous faisons tout à la sourdine, nous autres, Excellence, répondit Perez avec un imperturbable sang-froid.

Après une heure de montée et de descente, les contrebandiers déposèrent les partisans en plaine, et s'acheminèrent, par des contours et des zigzags sans nombre, vers le sentier d'Urdach.

Bientôt le *qui vive ?* d'une sentinelle arrêta les quatre piétons.

— *Zumalacarreguy y patria !* cria Perez.

— Comment ! vous savez le mot d'ordre ? demanda Faust étonné.

— Nous sommes obligés de savoir ainsi bien des choses, Excellence, répondit encore Perez d'un ton patelin.

Puis, enlevant le bandeau du partisan, il ajouta :

— Maintenant, seigneur cavalier, vous n'avez qu'à vous avancer tout droit par ce petit chemin, et vous n'y aurez pas fait cent pas que vous toucherez sur un poste de la brave armée royale. N'oubliez pas le mot de passe : *Zumalacarreguy*

y patria... Si vous avez besoin de quelque chose de l'autre côté de la frontière, n'oubliez pas les pauvres contrebandiers : ils seront tout à votre service.

— Merci, mon camarade ; en attendant, veuillez faire parvenir cette lettre à son adresse.

— Volontiers, répondit le Basque.

Et, mettant la lettre dans sa poche, il se retira, suivi de son compagnon, dans une direction opposée à celle du vallon d'Urdach.

— Eh bien ! mon colonel, dit le vicomte, que pensez-vous de ces lurons-là ? Il me semble que nous avons fait vingt lieues ; je suis moulu.

— Ce sont d'adroits coquins.

— Qui en revendent au petit Poucet, n'est-ce pas ?

— Non ; car j'ai vidé mes poches, et les morceaux de nos foulards sont semés un peu partout... Sachons bien où nous sommes... De quel côté venons-nous ?

— Du diable si j'en sais rien. Nous avons visité les quatre points cardinaux.

Un nouveau *qui vive !* accompagné du petit bruit sec d'une gâchette de carabine, résonna dans un fourré.

— D'abord, dit le vicomte en riant, ne nous faisons pas fusiller par nos amis, ma mère ne vous le pardonnerait pas.

Les partisans accostèrent une grand'garde à cheval sur le chemin d'Urdach, à une demi-heure de ce village, où l'armée carliste avait sa caserne, ses magasins, et où le prétendant et sa cour étaient arrivés dans la soirée.

Les contrebandiers n'avaient pas mis moins de quatre heures pour conduire les deux jeunes gens du vallon d'Urdach aux avant-postes, et en une heure de marche, ils étaient de retour dans la prairie qui entourait leur jolie maison.

Perez monta au premier étage de cette maison, et frappa discrètement à l'une des portes qui donnait sur un large et beau corridor.

Antoine vint ouvrir.

— M. le vicomte est-il couché?

— Non, Excellence.

— Que fait-il?

— Il se promène de long en large.

— Que dit-il?

— Il ne dit rien.

— Annonce-moi.

— Oui, Excellence.

Entendant nommer le seigneur Perez, M. de Fontac courut au-devant de son ami et lui serra affectueusement la main.

— Enfin, vous voilà, s'écria-t-il; que le temps m'a paru long loin de vous!

— Ouf! répondit Perez, je suis un peu fati-

gué, à vous dire vrai, car je n'ai pas moins de quinze lieues dans le ventre depuis le lever du soleil... Antoine, vous laissez votre maître sans feu, c'est mal reprendre votre service... Allez chercher du bois... Bon. Maintenant, mon garçon, va te coucher... Très-bien. A nous deux, M. le vicomte, causons, si vous le voulez bien; approchez votre fauteuil... Diable de serein, il tombe comme la pluie, et je suis tout trempé.

— Vous m'avez quitté en sortant du caveau, dit le vicomte, au moment où j'avais le plus besoin de vos consolations et de vos conseils.

— Oui, j'avais quelques rondes à faire; maintenant me voici tout à votre dévotion.

— Pourquoi n'avez-vous pas voulu de moi dans la conduite que vous venez de faire à...?

— Votre fils..., acheva Perez; parce que votre fils était accompagné d'un homme qui doit vous être suspect, et qu'un coup de stylet est vite donné dans nos montagnes.

— Faust ne peut pas m'avoir reconnu, car j'imagine que c'est de lui que vous voulez parler.

— Précisément. Je suis au courant de tout ce qui vous concerne, et je pourrais, au besoin, faire votre biographie. Faust Keller, si je suis bien instruit, avait de quatorze à quinze ans lors de votre dernier mariage; c'est à cette époque que mourut sa mère et que sa sœur fut enlevée

par lui, de vive force, et fourrée aux Madelonnettes. Ce jeune homme avait un caractère sombre, une raison, une loyauté, une sévérité, hors de son âge, et l'on devait prévoir qu'une terrible rancune s'amasserait et grandirait chaque année dans son cœur contre l'amant de sa sœur et l'auteur de la honte dont son père et sa mère sont morts! Si vous n'avez pas prévu l'orage qui vous menace aujourd'hui, je devais, moi, le redouter. Voilà pourquoi, mon cher vicomte, je vous ai séparé cette nuit de votre fils.

— Mais il ne m'aura pas reconnu; j'ai tant vieilli depuis cette malheureuse époque!

— Je l'espère pour vous et pour moi, car je suis votre meilleur ami, vous le savez.

— Ah! Perez, par quel chemin de fée me conduisez-vous? Depuis notre première rencontre, chacun de nos pas s'engage dans un dédale où se perd mon jugement; en quelques jours, vous m'avez arraché d'une odieuse misère pour me jeter dans l'équipage d'un grand seigneur. Vous m'avez mis sous les yeux un spectacle déchirant, et dans le cœur d'affreux remords; le spectre du baron de Certènes se dresse devant moi à chaque instant, et comme pour chasser cette odieuse vision, vous m'avez mis en présence de mes enfants, de mes enfants que j'avais vainement cherchés aussi loin et aussi coura-

geusement que me le permettait ma pauvreté.

— Je ne vous en ai montré qu'un, M. le vicomte, mais vous verrez l'autre quand vous le voudrez.

— Oh! faites-moi cette charité, faites-la... pauvres enfants, mon dernier fils surtout, mon Gaston bien-aimé que je n'ai pas vu naître! Perez, si vous pouviez mettre la main sur mon cœur à nu, votre main serait brûlée! Ah! si vous saviez ce que je souffre, si vous aviez une faible idée de mes tortures, vous gémiriez sur moi, sur la malédiction qui courbe ma tête. Honteux de mes crimes, des excès de folie qui ont emporté ma jeunesse dans un irrésistible tourbillon, je me meurs aujourd'hui dans un hideux désespoir. Quand je foulais aux pieds les richesses domestiques dont Dieu, deux fois trop bon, m'avait comblé, je ne pouvais, je ne voulais pas prévoir ce jour terrible d'angoisses, de repentir et de retour sur moi-même. Eh bien, les passions furieuses auxquelles je me suis livré corps et âme, les débauches où j'ai souillé, blasé mon âme, n'avaient pas d'aiguillons plus acérés que mes remords depuis longtemps; la soif ardente de Tantale n'est pas un supplice si je la compare à la soif que j'ai de ressaisir mes trésors follement gaspillés; mes rêves sont peuplés d'anges qui se couvrent tout à coup du masque des démons.

Madame de Ravenstein, Marie de Verneuil, mes enfants, me font des sourires angéliques ou lèvent sur moi des verges sanglantes ! J'ai toujours passé pour brave, pour téméraire, eh bien ! aujourd'hui, la mort m'épouvante !... Oui, j'ai peur de mourir sans avoir reçu mon pardon sur la terre, où j'ai fait de si nobles victimes ; j'ai peur des remords éternels ! ceux qui assiégent ma misérable vie sont trop affreux !

— La peur nous mène toujours au rebours du sens commun, mon cher ami, il faut commencer par vous en défaire.

— Ah ! comment la vaincre ?

— En m'écoutant.

Le vicomte attacha sur le contrebandier des regards où se peignaient à la fois la gratitude et le découragement.

— Lorsqu'on a un ennemi, on doit le combattre ; lorsqu'on a des amis, il faut leur donner la main. Dans les deux cas, vous le voyez, il s'agit de se porter en avant, et non de battre en retraite. Or, vos deux femmes et vos deux enfants sont vos amis ou vos ennemis ; partons de là, et poussons une reconnaissance, comme on dit en style de guerre ; dès demain vous irez à Miguelgorry et vous rôderez autour du parc jusqu'à ce que vous ayez vu tout à votre aise le frère du beau garçon que le hasard nous a fait rencontrer

ici. Vous prendrez des haillons de mendiant, et à l'aide de ce travestissement, vous aurez vos coudées franches sur la frontière ; les guenilles ont eu, de tout temps, le privilége de la pourpre en Espagne. Quand vous aurez rassasié vos yeux de ce doux spectacle, vous reviendrez me conter vos impressions, et nous concerterons nos plans. Je ne desespère pas, moi, de vous rendre tous les biens que vous avez perdus ; je ne vous rendrai pas vos deux femmes, car la bigamie est cas pendable, et ce serait vous servir fort mal ; mais je vous promets, sinon leur amour, au moins leur pardon et leur affection ; quant à vos enfants, je n'en parle pas, vous faire aimer d'eux est chose trop facile, et je ne recherche que les difficultés... Allons, que diable ! reprenons du poil de la bête, mon cher M. de Fontac, il faut sortir de là par la bonne porte.

— Vous êtes mon bon génie, s'écria le vicomte en se jetant dans les bras de Perez ; mais je m'aperçois que vous ne tenez pas exactement les articles de notre traité.

— En quoi?

— Ne me suis-je pas engagé à vous servir en fidèle et brave compagnon dans toutes vos entreprises?

— Certainement.

— Eh bien ! à quel audacieux coup de main

allez-vous m'employer? Choisissez les plus grands dangers, vous me verrez à l'œuvre.

— Peuh! fit le Basque en tournant le dos au feu pour se sécher, peuh !

— Doutez-vous de mon zèle, de mon courage, de mon intelligence?

— Dieu m'en préserve! mais je m'en rapporte à vous, ne venez-vous pas de dire que la mort vous faisait peur?

— Oui, mais...

— Tenez, mon cher ami, il faut qu'un contrebandier n'ait peur de rien; il faut qu'il ait réglé ses comptes avec Dieu et diable, et qu'il aille partout tête baissée, sans songer au paradis, à l'enfer et à l'éternité en général. Or, vous n'en êtes pas là; réglez vos comptes, et quand vous en aurez fini avec votre famille, si le métier vous plaît, je vous donnerai de la besogne, de la belle et de la rude, je vous le garantis. D'ici là, soyez ici comme sur vos terres. Vous aurez bonne table, bon gîte et bons amis; que faut-il de plus pour bien vivre?

— Je ne consentirai jamais à jouer ce rôle de fainéant et de pique-assiette.

— Ne réveillez pas votre vieil orgueil de gentilhomme, mon cher vicomte. Que vous manque-t-il? Cet appartement n'est-il pas convenable et digne de vous?

Disant cela, Perez promenait ses regards sur les meubles élégants de la chambre à coucher de son hôte.

— Je me perds en essayant de suivre les originalités de votre esprit, répondit Fontac; ce qu'il y a de plus étonnant au monde, c'est vous, et vraiment j'ai quelquefois peur, en vous regardant, de voir pointer des cornes sous votre béret et des griffes à vos doigts.

— Bon ! voilà que vous tombez dans le fantastique. Tantôt vous me prenez pour un bon génie, tantôt pour le diable; à votre aise, divertissez-vous, je ne suis pas susceptible.

— Mais enfin, qui êtes-vous? s'écria le vicomte, moitié sérieux, moitié souriant.

— Tenez-vous beaucoup à le savoir, franchement?

— Je donnerais deux doigts de la main pour connaître votre histoire.

— Je vais donc vous l'apprendre gratis... N'oubliez pas que vous l'avez voulu, ajouta Perez avec gravité.

— J'ai bonne mémoire, mon cher ami, répondit le vicomte, ému par ces derniers mots.

Perez roula une cigarette, l'alluma, et, se tournant vers M. de Fontac, il dit :

— Je suis né, je ne sais où, en 1808 ; mon père était le fils de...

Un coup de sonnette retentit à la porte de l'antichambre.

Perez, interrompu dans son récit, courut ouvrir.

— Ah! ah! c'est vous, camarades? dit-il à quatre contrebandiers qui entrèrent chez le vicomte et s'approchèrent du feu.

De longs pistolets pendaient à leurs ceintures, et ils posèrent leurs mousquets aux angles de la cheminée.

— Hé! hé! ajouta Perez, voilà une carabine qui a pris la parole, à ce que je vois, elle a encore la bouche ouverte.

L'un des fusils avait son chien abattu et sa batterie découverte.

— Oui, nous avons dit un mot du côté du Pas-de-Roland à un gros rustre qui nous espionnait, je ne sais pourquoi.

— L'avez-vous tué?

— Je l'ai manqué, mais je l'ai reconnu comme il fuyait : c'est le fermier allemand de la Tour-du-Preux... voilà trois fois que je le prends au guet, gare la quatrième!

— Et qu'avez-vous fait cette nuit, mes enfants?

— Nous avons vu les fils d'Iriarte; ils nous ont remis quatre ballots de cartouches et une lettre de Paris à ton adresse; la voici.

— C'est d'Orrochordoqui, dit Perez.

Et il lut à haute voix :

« Mon cher ami,

« Je t'écris à la hâte pour t'annoncer que M. de Nonanville a déserté avec armes et bagages; le vieil avare nous roule, il est parti pour Bayonne un jour après vous, et veut nous jouer quelque vilain tour; car il a pris ses mesures pour tenir son voyage secret : ses lettres lui sont adressées à Vitremont, et il y envoie ses réponses pour qu'elles soient timbrées de Paris. J'ai fait causer son fermier, qui est le plus bavard des bavards, et j'en ai appris tout ce que je voulais savoir. Nonanville habite, sans doute, la Tour-du-Preux, près du Pas-de-Roland. Tout marche bien ici ; je dirigerai sur Saint-Jean-de-Luz, au premier jour, un magnifique détachement. La femme de la rue Saint-Jacques a disparu.

« Adieu, chance et santé. »

— Voilà qui explique ton coup de carabine, mon cher, dit Perez à l'un des contrebandiers; ce paysan qui nous guette et que tu as manqué cette nuit, je ne le manquerai pas, moi, débrinnbichaïa, à la première occasion. Hé! hé! père Cantelou, vous venez nous visiter incognito et

faire la police... Soit, nous irons vous voir, à notre tour... Mais, j'y pense, c'est la nuit aux courriers que celle-ci; j'ai aussi une lettre dans ma poche, et je l'y oubliais bel et bien, sans même en avoir lu l'adresse... Elle est, pardieu ! pour vous, mon cher vicomte, ajouta le Basque en fronçant le sourcil et cherchant à reconnaître l'écriture.

— Pour moi?

— Pour vous.

Le vicomte fit sauter le cachet, et sourit amèrement en lisant à demi-voix :

« J'ai le plaisir de saluer M. de Fontac, et me félicite de l'avoir rencontré; avant peu il recevra de mes nouvelles : nous sommes trop vieux amis pour ne pas chercher à nous voir de près, de bien près.

« Faust Keller. »

— Qu'est-ce encore que celui-là? demanda naïvement l'un des contrebandiers.

— Voilà qui est pour vous, dit le vicomte en donnant à Perez la lettre que contenait la sienne.

— Ah! ah! voyons, s'écrièrent à la fois les montagnards.

« La bonne hospitalité que m'ont donnée les contrebandiers m'engage à les traiter loyalement

et généreusement. Je prie donc el señor Perez de se tenir sur ses gardes, car, avant peu, je viendrai lui faire visite avec deux compagnies de tirailleurs. Ce ne sera pas à Perez que j'aurai affaire, ce brave garçon est l'ami des carlistes, mais bien au Basque Aamendabura, le serviteur des christinos. A celui-là et à sa bande, je promets vingt brasses de corde, leur laissant le choix des arbres qui leur conviendront le mieux.

« Le colonel Pablo, comte d'Espinal. »

— Pablo!... s'écrièrent les contrebandiers, qu'est-ce que tout cela veut dire?

— Cela veut dire que Pablo a passé la nuit et la journée dans notre magasin, répondit Perez avec calme ; cela veut dire encore que nous jouerons sous peu de l'escopette et du couteau... Du coup, je vais me désennuyer tout à fait... Allons nous coucher, et, dès demain, mettons-nous à l'œuvre.

— Demain, vous me mettrez un fusil sur l'épaule, dit Fontac en serrant les mains de son ami.

— Demain, vous irez demander l'aumône au château de Miguelgorry, mon cher. Mettons, tant que nous le pourrons, la charrue après les bœufs... Bonsoir.

V

— Eh bien! ma bonne dame, dit l'abbé de Brionne à la marchande de dentelles, ouvrez votre boîte et montrez-nous vos colifichets; je gage que j'y trouverai brèche au gousset.

Madame de Fontac et Hélène s'assirent près du chanoine, qui releva ses belles lunettes d'or sur son front, comme font les myopes se préparant à examiner de bien près quelque objet. Le visage de l'excellent vieillard était rayonnant de bienfaisance et de charité.

Thérèse tira sa boîte de dessous son bras, l'ouvrit en toute hâte, et la présenta aux deux dames en disant :

— Tout cela est en grand désordre, mais c'est ma faute ; je ne suis pas encore très-habile à manier de si beaux bijoux.

— Vous n'exercez donc pas votre profession? demanda l'abbé avec bonhomie.

— Hélas! non... hélas!... voyez-vous, madame, ces boucles d'oreilles, ce bracelet, et cette magnifique malines... Mademoiselle, voici une bague tout à fait nouvelle; M. l'abbé, regardez bien cette petite croix de rubis.

— Mais, en effet, ces bijoux sont ravissants, dit madame de Fontac, et montés dans le dernier genre... Savez-vous qu'il n'est pas prudent de voyager ainsi chargée, si honnêtes que soient les habitants de ce pays?

— Eh ! Seigneur! qui oserait donner le coup de grâce à une pauvre femme en lui volant son dernier morceau de pain?

— Tenez, madame, avouez-nous, reprit le chanoine, que quelque horrible détresse se cache au fond de cette boîte sous tous vos joyaux. Vous n'avez pas les façons d'une revendeuse à la toilette, vous...

— Pardon, mon père, pardon... je gagne ma vie comme je peux, je fais mon métier, ce n'est que trop vrai.

— Que demandez-vous de ce bracelet? interrompit madame de Fontac.

— De ce bracelet?... Dame!... au plus juste... attendez donc que je me souvienne.

L'abbé regardait la revendeuse avec une douce pitié, et portait son attention de sa riche marchandise à ses pauvres vêtements.

— Ma foi, je vous donnerai ce bracelet pour cinquante écus de France, reprit Thérèse. Trouvez-vous que ce soit trop cher?

— Et ce rouleau de malines?

— Oh! quant à ça, c'est un prix fait partout; je vous laisserai la pièce pour cent écus.

L'abbé regarda la vicomtesse comme pour l'interroger.

— Ma chère dame, permettez-moi de vous dire que vous n'entendez rien à vos affaires, et que vous n'avez pas besoin de passer dans un bois pour vous faire voler. Ce bracelet sort de chez Jeanisset; il a dû coûter plutôt quatre cents francs que trois cents, et ce rouleau contient environ dix mètres de dentelles à quatre-vingts francs le mètre, au moins; ainsi, il vaut, au plus bas, huit cents francs.

L'abbé se croisa les bras et jeta un regard triomphant sur la marchande.

— Que dites-vous de cela, ma bonne femme? s'écria-t-il.

Thérèse rougit et balbutia timidement :

— Achetez-moi, monsieur, madame, achetez-

moi ; par pitié, donnez-moi ce que vous voudrez.

— Pourquoi ne pas nous dire franchement que vous êtes dans la gêne? dit l'abbé; avons-nous donc l'air bien peu chrétiens?

— Oh! non, vous paraissez ce que vous êtes, et Dieu m'a conduite à votre porte...

— Allons, fermez votre boîte, et si vous craignez de nous confier vos embarras, gardez votre secret, nous ne vous le demandons pas.

Disant cela, l'abbé vida sa bourse sur la table, et ajouta :

— Prenez ceci, madame, vous me le rendrez quand Dieu vous le permettra.

Thérèse repoussa doucement les pièces d'or qui avaient roulé sous ses doigts et répondit :

— Je ne demande pas l'aumône, mon père, car je ne suis pas venue ici pour mon compte; une pauvre femme comme moi n'a pas tant de bijoux à sa disposition; la personne qui m'a chargée de vendre tout cela est aussi fière que digne de votre intérêt; elle ne me pardonnerait pas d'avoir tendu la main pour elle.

— Aussi n'est-ce pas une aumône que je lui fais, c'est un prêt.

— Hélas! monsieur, si vous saviez!...

Deux larmes coulèrent sur les joues de Thérèse ; elle se hâta de les essuyer.

— Je ne demande qu'à savoir... N'oubliez pas

que je suis ecclésiastique, et, par conséquent, toujours en quête de quelque infortune que je puisse soulager.

— Eh bien! mon père, au risque de me faire gronder, je vais parler; vous me ferez pardonner, car après tout, ce n'est pas mal ce que je vais faire, n'est-ce pas, mesdames?

— Non, certes, répondit vivement la vicomtesse, vous manqueriez au premier des devoirs si vous détourniez de celle que vous aimez les secours de la Providence.

Hélène, émue par cette scène, serra la main du chanoine qui la regarda tendrement; Gaston se rapprocha de sa mère et écouta en silence.

— Je suis la femme de chambre d'une dame aussi noble que vertueuse, aussi malheureuse qu'il est possible de l'être. Ma maîtresse avait un fils, officier au service de don Carlos; dans l'un des derniers combats livrés dans la Navarre, ce brave officier a été mortellement blessé et transporté à Urdach, où se trouvaient les ambulances de son régiment. Ma maîtresse était alors à Bordeaux; nous arrivions toutes deux des États-Unis, et nous n'étions pas encore reposées des fatigues de la mer, quand nous apprîmes par l'un des amis de mon jeune maître l'affreuse nouvelle. Madame partit aussitôt pour Urdach, mais elle ne trouva qu'une tombe de

plus dans le cimetière de son village... son enfant avait été enterré la veille. Je ne vous dirai pas la douleur qui frappa la malheureuse mère, les mots me manqueraient. Ah! pauvre M. Alfred ! il était si bon, si brave, si généreux, c'était un si bon fils!... Vous aussi, vous êtes mère, madame, et vous devez comprendre que je n'ai rien à ajouter.

La vicomtesse pressa tendrement l'aveugle sur son cœur, et ses yeux se voilèrent de larmes. Ce fut son éloquente réponse.

L'abbé abattit ses lunettes sur son nez, puis les releva, puis les ôta, puis en essuya les verres; le digne homme avait le cœur gros et les lèvres pâles.

— C'est en vain, reprit Thérèse d'une voix troublée, que je m'efforçai d'arracher ma malheureuse maîtresse des bords de cette tombe, où elle aurait voulu se coucher à côté de son fils; mes prières échouèrent toutes devant cette douleur déchirante, devant cette inconsolable affliction. Pendant deux jours et deux nuits la pauvre femme resta dans le cimetière d'Urdach, penchée sur cette terre fraîchement remuée, l'arrosant de ses pleurs, priant pour la belle âme qui s'était envolée, et se livrant, parfois, à des excès de désespoir qui me firent craindre pour sa raison.

« Hélas! mes craintes n'étaient que trop fondées; madame, en proie à une fièvre violente, tomba bientôt dans le délire, et c'est alors, seulement, que je pus la faire enlever de ce lieu sinistre où elle voulait attendre la mort.

« L'armée de don Carlos ayant quitté Urdach pour se porter en avant, il ne resta plus dans ce village que quelques troupes, et le médecin qui soignait ma maîtresse s'éloigna avec l'état-major du général en chef. Avant de nous quitter, il me conseilla de passer la frontière avec madame, m'assurant que c'était le seul moyen d'apaiser une douleur qui se développait chaque jour dans le voisinage de la tombe de M. Alfred. Je suivis ce conseil avec d'autant plus d'empressement que je ne savais plus à qui confier ma chère malade, tous les médecins ayant suivi l'armée dans son mouvement. Profitant donc d'une soirée assez calme, je fis mettre madame dans une chaise que deux Espagnols se chargèrent de porter jusqu'à la petite ville de Cambo… Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de nous ! s'écria Thérèse en jetant un cri désespéré.

— Calmez-vous, calmez-vous, excellente femme, dit l'abbé profondément ému. Hélène, donne un verre d'eau sucrée et de la fleur d'oranger, mon enfant… fais vite.

Hélène obéit en un clin d'œil, et, présentant le

verre à Thérèse qui se défendait, elle lui dit :

— Buvez, ma chère dame ; buvez et reposez-vous... Asseyez-vous.

— La nuit n'était pas encore venue, et nous touchions presque à la frontière, reprit Thérèse d'une voix plus ferme, lorsque plusieurs hommes de mauvaise mine nous entourèrent, et comme je recommandais aux porteurs de presser le pas, les porteurs déposèrent leur charge et me regardèrent en ricanant.

« — Nous allons composer, me dirent-ils en mauvais français, qu'est-ce que vous avez d'argent?...

« — Misérables ! m'écriai-je, oserez-vous dépouiller deux femmes sans défense, qui se sont fiées à votre probité?... Remplissez votre tâche et je vous payerai généreusement.

« Les brigands traduisirent ma réponse aux hommes que nous avions rencontrés, puis ils se concertèrent ensemble, et l'un d'eux tira de sa ceinture un long stylet.

« A la vue de ce poignard, je tombai à genoux et tendis les mains vers le ciel. Le bandit qui s'était armé ouvrit la chaise, saisit madame par un bras et l'attira violemment à lui. Dans ce moment, le ciel, que j'avais invoqué, exauçait ma prière...

— Ah ! s'écrièrent à la fois madame de Fontac,

l'abbé, Hélène et Gaston, tous oppressés par ce récit lamentable.

— Madame, loin d'être effrayée par la vue du fer suspendu sur son sein, partit d'un violent éclat de rire, fit un pas vers les assassins qui reculèrent épouvantés, et les poursuivit de sa joie insensée... La pauvre folle! mon Dieu! elle ne voyait pas le danger, ou plutôt elle s'en réjouissait, songeant au mort chéri que pleuraient ses entrailles!

« Cet accès de folie nous sauva ; les brigands se contentèrent de nous dévaliser, et dans leur trouble ils oublièrent cette boîte de bijoux et de dentelles que j'avais mise sous les coussins de la chaise.

« Nous demeurâmes sans guides sur le théâtre de ce crime, madame était retombée dans son accablement morne et muet ; j'employai toutes mes forces pour la soutenir et la faire marcher, et quand nous arrivâmes au poste de la douane française, j'y tombai à demi morte. L'un des douaniers nous conduisit dans une ferme qu'il habite avec sa famille, et ma maîtresse s'est mise au lit pour ne plus se relever ; hélas! la fièvre a fait de rapides progrès, et le meilleur médecin de Bayonne, que j'ai fait demander, n'a presque plus d'espoir de sauver la pauvre malade. Il nous laisse des ordonnances fort coûteuses, et les

braves gens chez qui nous sommes n'ont plus d'argent à nous avancer ; nous avons épuisé leurs épargnes depuis huit jours qu'ils nous supportent. J'ai écrit au banquier de madame à Bordeaux, pour lui demander des fonds, et ce matin j'ai reçu pour toute réponse la nouvelle de la ruine de ce banquier ; il a fait faillite et tout ce que madame avait apporté des États-Unis a été englobé dans ce désastre. En fondant en larmes, j'ai fait part à la famille du douanier de notre malheur...

« Hélas ! tout s'use sur cette terre d'épreuves ; la charité elle-même se fatigue de tendre la main aux affligés... Nos hôtes ont secoué la tête, et j'ai lu sur leur visage que nous passions pour des aventurières et que nous étions à charge... Dieu sait que je pardonne à ces pauvres gens ! Bien des riches n'eussent pas, à leur place, autant fait pour nous. Mais ma chère malade n'est pas transportable ; ce serait la tuer, à coup sûr, que de l'exposer au grand air et aux secousses d'un voyage dans ces montagnes... Éperdue, j'ai pris le parti d'aller vendre ces objets de toilette, et j'ai quitté la ferme en promettant de revenir avec de l'argent... Oh ! mesdames, M. l'abbé, prenez pitié de ma pauvre maîtresse ; achetez-moi quelques-uns de ces bijoux dont je ne connais pas la valeur ; vous les ferez estimer,

et si vous les avez trop payés, je vous rendrai le surplus... Il faut que je rentre les mains pleines, il le faut, pour Dieu! sauvez-nous... Hélas! je suis une bien mauvaise marchande, n'est-ce pas? je ne sais pas mon métier... Mais qui aurait pu prévoir...?

— Vous êtes une excellente et digne créature, ma fille, dit l'abbé qui renonçait à maîtriser son émotion; vous vous conduisez noblement, et votre fidèle attachement à votre maîtresse est au-dessus de tout éloge. Où est située cette ferme? Comment s'appelle le douanier qui vous a recueillies?

La ferme est à moins de deux petites heures d'ici, près de la frontière. A vous dire vrai, je ne sais pas le nom du douanier; ces Basques ont un langage et des noms si difficiles à retenir!... c'est Étienne que l'appellent sa femme et ses enfants; mais ce n'est que son nom de baptême...

— Peu importe. Je conçois que vous ayez la tête un peu brouillée avec les *u*, les *y* et les *r* de ces montagnes; je m'y perds moi-même à chaque instant.

Thérèse, tout en ayant l'air de s'abandonner à une profonde et distraite mélancolie, faisait mouvoir doucement, et comme machinalement, le couvercle de sa boîte, de manière à l'expo-

ser aux regards du chanoine et de madame de Fontac.

Tout à coup, la vicomtesse, se penchant à l'oreille de M. de Brionne, lui dit quelques mots à voix basse, et pendant que le visage du vieillard pâlissait, celui de madame de Fontac s'animait d'une vive rougeur.

Thérèse feignit de ne pas avoir pris garde au mouvement de la vicomtesse ; elle laissa retomber le couvercle. M. de Brionne se frappa le front, et murmura ces mots avec agitation :

— États-Unis !... Alfred !... Ma chère dame, quel âge a votre maîtresse, s'il vous plaît?

— Hélas ! mon père, elle est encore toute jeune, et c'est affreux de mourir, lorsqu'on est encore belle de la fraîcheur de ses bonnes années... Elle a, au plus, quarante et un ans...

— Quarante et un ans!... s'écria l'abbé. Ciel !... et, dites-moi... depuis combien de temps êtes-vous à son service? Parlez vite, de grâce.

— Depuis dix-huit ans bientôt, depuis le mois de février 1819, madame arrivait alors à la Nouvelle-Orléans, venant de France; c'est dans cette ville que je suis entrée à son service.

L'abbé saisit brusquement la boîte, et regarda attentivement les deux lettres et la couronne de vicomte qui étaient incrustées en cuivre sur le

bois ; ses yeux s'emplirent de larmes, et madame de Fontac se retourna, portant son mouchoir à ses lèvres pour assourdir la douleur de ses souvenirs.

Hélène, voyant le trouble de son père adoptif, courut à lui et l'entoura de ses bras ; elle était devenue pâle, ou plutôt blanche comme la collerette de batiste qui couvrait son cou.

— Et cette boîte appartient à votre maîtresse ? demanda l'abbé d'une voix affaiblie.

— Oui, madame y est très-attachée ; elle y tient certainement plus qu'à tout ce qu'elle renferme ; aussi ne puis-je vous la vendre.

Le chanoine se leva, montra l'aveugle à sa mère, entraîna madame de Fontac dans un coin de l'appartement, et fit signe à la marchande de venir les joindre.

— Vous ne pouvez pas nous dire le nom de votre maîtresse ? dit l'abbé à demi-voix.

— Ne me le demandez pas, il y a des pauvres qui n'osent pas se montrer.

— C'est vrai... Mais votre secret n'en est pas un pour nous... La malheureuse et noble dame que vous servez si courageusement, si pieusement, se nomme madame de Ravenstein...

— Ciel ! vous connaissez ma pauvre maîtresse ! vous connaissez madame...

La vicomtesse mit la main sur la bouche de Thérèse et lui dit :

— Ne prononcez pas ce nom tout haut, je vous en prie.

Thérèse se tut et regarda de tous côtés pour jouer la surprise. Hélène et Gaston causaient à voix basse près de la table, et remplissaient d'or et d'argent une petite bourse que l'orpheline avait été prendre sur une étagère.

— Madame de Ravenstein ne vous a-t-elle jamais parlé d'un vieil ami qu'elle avait laissé en France? demanda le chanoine.

— Madame tombait dans de noires mélancolies lorsqu'elle entendait parler de la France, mais elle n'en parlait à personne.

— Pauvre femme!... Ma fille, nous allons partir tous les deux, et à l'instant, pour la ferme du douanier; vous serez mon guide!

— Quoi ! monsieur, vous voulez... Oh ! Dieu est bien bon !... s'écria Thérèse, dont les yeux brillèrent d'un vif éclat. Mais ce petit voyage va vous fatiguer.

— Me fatiguer ! ah bien! oui, je voudrais voir que mes vieilles jambes se refusassent à marcher quand Dieu les met en mouvement... Hélène, mon enfant, donne-moi ma douillette, ma canne et mon chapeau.

— Et à moi mon manteau, dit madame de Fontac qui sonna sa femme de chambre.

— Où voulez-vous aller? demanda M. de Brionne.

— Je vous accompagne, mon ami. Depuis quand ne me mettez-vous plus de moitié dans vos bonnes œuvres?

Thérèse mit son mouchoir sur ses yeux comme pour essuyer des larmes d'attendrissement ; mais si l'on eût arraché ce mouchoir, on eût vu qu'il cachait un sourire infernal, horriblement réfléchi sur ce masque imposteur où il ne restait plus rien de l'image divine.

— Ma chère sœur, dit l'abbé, vous ne pouvez pas m'accompagner, pour deux raisons ; je crains que votre présence ne ravive les douloureux souvenirs de madame de Ravenstein, et les maladies cérébrales exigent les soins les plus prudents ; vous ne voudriez pas avoir de cruels reproches à vous faire ; enfin, vous ne pouvez pas laisser ici ces deux enfants abandonnés à eux-mêmes.

— Pourquoi ne les emmènerions-nous pas?...

— Cela fatiguerait inutilement la malade... Croyez-moi, restez, prenez patience, je vous donnerai bientôt de bonnes nouvelles, j'en ai l'espoir.

— Au moins parlez-lui de moi, dites-lui bien

que sa sœur d'infortune désire l'entourer de sa sollicitude. Je resterai, puisque vous le désirez, avec raison peut-être... Mais vous allez bien vous fatiguer, je vais faire atteler.

— Le chemin n'est pas praticable aux voitures, dit Thérèse, qui fronçait le sourcil depuis un moment.

— Bah ! bah ! partons ; je mourrais d'impatience en carrosse, il me faut le grand air, je le sens... Ah çà ! mes chers enfants, il est probable que je passerai la nuit là-bas, ainsi dormez en paix... Demain matin je vous reviendrai, à moins que je ne sois nécessaire au chevet de la malade ; dans ce cas, je vous ferai savoir de mes nouvelles et des siennes ; partons, madame..., mademoiselle..., comment vous nomme-t-on ?

— Victoire, M. l'abbé.

— Victoire... c'est très-bien... Allons donc, Hélène, cette douillette ?

— La voilà, mon père, avec votre canne et votre chapeau.

— Ah ! très-bien... Je n'y suis guère, ou, mieux, je n'y suis plus... Adieu donc, embrassons-nous, cela porte bonheur.

L'excellent homme serra tendrement l'orpheline dans ses bras, baisa la main de la vicomtesse, les cheveux bruns de l'aveugle, prit une

bourse garnie de louis, et s'avança vers la porte en répétant :

— Ma chère Marie, soyez sage, ne vous tourmentez pas, je vous ferai dire, ou je viendrai vous dire moi-même, quand vous pourrez faire votre visite.

— Prévenez Joseph qu'il doit accompagner M. l'abbé, dit la vicomtesse à sa femme de chambre. Attendez une minute, mon père, je ne vous laisserai pas partir sans un domestique.

— Ah ! que vous me faites lambiner, ma chère enfant ! Enfin, j'en passerai par où vous voudrez ; Joseph nous sera peut-être utile, au fait... Hum ! je bous d'impatience.

— Joseph est allé à la poste, à Cambo, madame, vint dire la femme de chambre ; il ne sera de retour que dans une demi-heure. Mathieu est à la métairie, et Louis est à la forge avec les chevaux.

— Que le bon Dieu les bénisse ! s'écria le chanoine. Je n'attendrai pas cinq secondes. Mademoiselle Victoire, partons ; passez devant.

Madame de Fontac, Hélène et Gaston accompagnèrent leur ami jusqu'au bout du parc, et lui renouvelèrent leurs adieux sur la grande route. Après avoir fait quelques pas, M. de Brionne se retourna et dit de sa voix la plus douce, et avec un accent de fervente piété :

— Mes enfants, ce soir grande prière pour les infirmes et les malades, ne l'oubliez pas !

— Et pour les voyageurs, répondit Hélène du même ton.

— Et pour les morts ! murmura sourdement Thérèse en ramenant sa mantille sur son visage.

L'abbé partit d'un pied léger, soutenu par sa canne, devancé par son ardeur et son adorable bonté.

Thérèse resta un peu en arrière de son compagnon de route pour le couvrir tout à son aise de son regard de vipère.

Un seul trait peindra le caractère odieux de cette femme, de ce monstre à face humaine : pendant tout le temps qu'elle avait passé au château de Miguelgorry, en retrouvant et en quittant sa fille, elle n'avait éprouvé aucun sentiment de tendresse et de compassion ; ses entrailles n'avaient pas remué !... La malheureuse n'écoutait que la voix d'une vengeance ignoble et celle d'une passion désordonnée qui la poussaient à un double meurtre, et devaient la rendre aux embrassements du seul être qu'elle eût aimé... Amour impur et farouche, jouant dans le sang comme celui de la bête féroce !

La femme qui oublie le devoir maternel, ou qui méconnaît les sentiments sublimes de la ma-

ternité, tombe au dernier rang des êtres les plus dégradés et se met elle-même au-dessous des animaux les plus abjects. La malédiction du Créateur en fait un être immonde!

Telle était Thérèse.

VI

Après avoir marché pendant une heure environ, Thérèse, qui avait répondu à quelques rares questions du chanoine, lui dit :

— Vous devez être fatigué, mon père? Reposons-nous un peu.

— Moi, fatigué!... je n'ai ni le temps ni l'envie de plaindre mes enjambées... Avons-nous encore beaucoup de chemin à faire?

— Voyez-vous cette montagne à notre droite?

— Oui.

— Eh bien! c'est sur l'un de ses plateaux que nous allons.

— Est-elle rude à gravir?

— Non, le sentier que nous suivons la tourne et s'y enroule ; dans une demi-heure nous serons à la ferme.

— Marchons donc, *pas à pas on va bien loin.* N'est-ce pas que j'ai le jarret d'un Basque?

— Cela ne m'étonne pas, M. l'abbé, c'est Dieu qui vous pousse.

— Vous l'avez dit, et j'ajouterai, sans compliment, que c'est un de ses anges qui me conduit.

Thérèse courba la tête sous cet éloge, comme sous un affront.

Nos piétons continuèrent d'avancer, mais en silence. Au bout d'un quart d'heure, ils arrivèrent au pied de la montagne.

Zibold, qui était resté couché dans le sentier depuis le départ de la courtisane, se leva tout à coup; il apparut, dépassant les broussailles, comme un géant.

— Ah ! dit Thérèse, voilà le frère du douanier, il a peut-être quelque fâcheuse nouvelle à m'apprendre, permettez que je coure à sa rencontre.

— Faites, ma sœur, faites, répondit M. de Brionne. Dieu ! l'honnête fille ! ajouta l'abbé en voyant courir son guide; quel amour! quel dévouement pour sa maîtresse!... Et cependant j'entends crier de tous côtés que les bons serviteurs sont introuvables... Ne sont-ce pas plutôt les bons maîtres qui sont rares?

— Zibold, dit précipitamment Thérèse au rustre, si ce vieillard qui m'accompagne faisait mine de vouloir nous échapper, vous le mettriez sur vos épaules.

— Oui.

— Je vais le conduire jusque dans la grande salle de la ferme ; vous nous y suivrez.

— Oui.

— Puis vous ne l'y perdrez pas de vue. A toutes les questions qu'il vous fera, vous secouerez la tête, comme pour dire que vous êtes muet.

— Oui.

— Et quand vous me verrez me diriger avec lui vers la tour, vous marcherez derrière nous, prêt à obéir à mon moindre geste.

— Oui.

Thérèse revint sur ses pas.

— Eh bien? lui demanda l'abbé.

— Elle va un peu mieux.

— Le ciel soit loué! je me sens disposé à embrasser ce beau et brave garçon... Et, dites-moi, mon ami, bat-elle encore la campagne?

Le rustre ouvrit de grands yeux hébétés et ne desserra pas les dents.

— Je vous demande par là si la malade a eu un nouvel accès de fièvre chaude... hein?

Zibold secoua la tête d'un air stupide.

— Vous perdez votre temps et vos discours,

mon bon père, ce pauvre diable est sourd et muet, et je ne peux rien obtenir de lui, si ce n'est par signes.

— Ah!... voilà un curieux porteur de nouvelles.

— Je vous laisse avec lui, reprit Thérèse; je vais préparer la malade, ou plutôt interroger la fermière; ne vous fatiguez pas à monter trop vite.

— Ne vous tourmentez pas, ma chère demoiselle, vous êtes mille fois trop bonne et trop aimable; allez dire à madame de Ravenstein que vous lui amenez son vieil ami, l'abbé de Brionne.

Thérèse monta lestement la côte, et rencontra Cantelou qui se promenait d'un pas agité devant le pont de planches.

— Seule! cria l'avare, seule!...

Et il pâlit.

— Venez voir, répondit Thérèse.

Et, conduisant son complice par la main jusque sur le bord du plateau, elle lui montra le chanoine qui gravissait péniblement le sentier.

Le nuage livide qui avait voilé le visage de Cantelou se dissipa; une joie sauvage brilla sur ses traits flétris par toutes les bassesses.

— Vous êtes ma providence, mademoiselle Victoire; mais venez à la ferme, je ne veux pas encore me montrer... Vous avez sans doute

donné vos ordres à Zibold, et bien fin sera Claudius s'il échappe aux griffes de cet ours. Venez me raconter votre heureux et merveilleux stratagème... Maintenant que je tiens mon cher ami, je veux en jouir tout à mon aise.

Thérèse monta dans la chambre de Cantelou, et lui raconta tout ce qu'elle avait dit et fait pour attirer le chanoine dans son piége.

— Mais, lui dit l'usurier, vous vous êtes imprudemment avancée, ma chère ; si ce sacripant de curé ou madame de Fontac avait été en correspondance avec madame de Ravenstein?

— Je sais par le vicomte que madame de Ravenstein est à la Nouvelle-Orléans, et qu'elle n'a pas quitté les États-Unis depuis 1819. Si elle est venue en Europe, ce ne peut être que depuis peu.

— A la bonne heure. Ainsi, vous n'avez pas réussi à entraîner la vicomtesse?

— Oh ! son tour viendra.

— Nous en causerons, ma chère, nous en causerons... Ah çà ! il faut profiter de l'absence de Finance... la bonne fille court les champs comme pour nous la donner belle... Tenez, voici la clef de la tour, allez me coffrer ce gaillard-là ; Zibold vous donnera un coup de main pour soulever la pierre, moi je veux savourer ma vengeance... Allez, ma belle, allez, et surtout ne lui parlez

pas de moi... je veux le surprendre agréablement, ce cher petit abbé... Ah! prenez aussi mon briquet et ma petite bougie... vous ne pourriez vous en passer.

Thérèse reçut la clef et le briquet des mains tremblotantes de Cantelou, et descendit à pas lents.

M. de Brionne était dans la salle; son cœur battait avec violence, mais c'était une noble émotion qui le faisait battre. Le digne vieillard avait peine à modérer son impatience; il lui tardait de revoir cette femme si intéressante dans sa jeunesse, plus intéressante et plus à plaindre encore à cette époque douloureuse de sa vie semée de malheurs. En mettant les pieds dans la ferme, l'abbé s'était agenouillé pour attirer la pitié divine sur la pauvre affligée qu'il venait soulager.

En apercevant Thérèse, M. de Brionne se releva, se signa, et dit à voix basse :

— Puis-je monter?

— Vous pouvez la voir, mon père, mais ce n'est pas ici qu'elle est... Venez.

— Je vous suis, ma bonne demoiselle, je vous suis... Ah! vous me mettez du baume dans le sang.

Thérèse prit les devants, se dirigeant vers la tour; l'abbé pressait le pas derrière elle, Zibold marchait sur ses talons.

— Certes, ma pauvre amie est ici en bon air, dit le chanoine, quel site majestueux!... Quoi! c'est dans cette tour?

— Oui, mon père.

— Miséricorde! c'est une ruine! murmura le bon vieillard un peu étonné, mais trop candide et trop ennemi du mal pour soupçonner la moindre perfidie.

— Cette tour fait le même effet à tous ceux qui la voient de loin, répondit Thérèse en enjambant les broussailles et ouvrant le cadenas d'une main impatiente et mal assurée.

L'abbé regarda l'escalier qui se perdait à ciel ouvert, et il se retourna vers Thérèse avec une indicible expression de surprise et de crédulité.

Zibold s'était baissé sur un signe de la courtisane, et avait descellé la dalle du caveau. Une bouffée d'air humide s'exhala par l'orifice du souterrain.

— Qu'est-ce que c'est que cette cave? demanda l'abbé en reculant d'un pas vers la porte.

— C'est là qu'est madame de Ravenstein, mon père, dit Thérèse en ricanant; donnez-vous la peine de descendre.

M. de Brionne se rejeta dans l'enceinte de la tour; mais Zibold le saisit avec une main de fer, et l'enleva comme il eût fait d'un enfant.

— Que Dieu vous pardonne! murmura l'abbé d'une voix qui eût désarmé le démon lui-même, en passant devant Thérèse.

Et, toujours porté dans les bras du géant, il disparut sous la voûte sans crier, sans se plaindre.

Thérèse alluma sa bougie et descendit l'escalier.

— Attachez-le à ce carcan, dit-elle à Zibold en montrant du doigt une lourde chaîne fixée au mur.

Puis elle promena sa lumière sur les spectres et les objets lugubres qui tapissaient le souterrain, et, se tournant avec un affreux sourire vers l'abbé, elle lui dit :

— Auras-tu peur ici quand tu y seras seul?

— Non, car je n'y serai jamais seul.

— Qui donc te tiendra compagnie dans ce joli boudoir?

— Dieu est partout.

— Eh bien! prie-le de faire un miracle s'il veut te faire sortir d'ici vivant... Adieu!

— Je le prierai de vous pardonner comme je vous pardonne, pauvre femme! répondit le saint homme avec la dignité d'un martyr.

— Merci de ta générosité! Je ne te pardonne pas, moi.

— Qui êtes-vous? Que vous ai-je fait?

— Regarde-moi ! s'écria Thérèse en approchant sa bougie de son visage.

— Je ne vous connais pas.

— Souviens-toi d'une nuit passée sur la route d'Orléans, et de Thérèse Keller ! dit la courtisane en remontant l'escalier avec Zibold, spectateur muet de cette scène hideuse.

Le caveau s'emplit d'épaisses ténèbres, l'abbé répéta ce nom : *Thérèse Keller;* et, profitant de la longueur de sa chaîne, il se jeta à genoux et s'écria :

— Soyez béni, Seigneur ! madame de Ravenstein et son fils doivent être vivants, car cette femme m'avait menti !

En rentrant à la ferme, Thérèse trouva Cantelou et Finance dans la salle du rez-de-chaussée. Les lueurs du crépuscule commençaient à devenir douteuses, il allait bientôt faire nuit.

— Par où es-tu donc passée? dit Thérèse à son amie, je ne t'ai pas vue revenir de ta promenade.

— Tu m'auras mal cherchée, répondit Finance. Du reste, j'arrive à l'instant ; et toi, d'où viens-tu, belle paresseuse?

— J'avais été au-devant de toi.

— Ah ! ma chère, que je te plains de ne m'avoir pas accompagnée !... J'ai vu des sites ravissants... M. de Nonanville, me voilà rapa-

triée avec vous, vos montagnes sont délicieuses.

Cantelou attachait son regard méchant sur les yeux de Thérèse, et ce regard brûlant d'une avide et basse curiosité cherchait à surprendre quelque signe touchant l'abbé de Brionne.

Thérèse ne prit pas garde à l'impatience de son complice, et elle continua de causer avec Finance des choses les plus insignifiantes. Il avait été convenu entre les deux amies que, sitôt après dîner, elles se sépareraient, pour se rejoindre dans l'une ou l'autre de leurs chambres pendant la nuit.

Le dîner fut gai ; chacun de ces trois personnages savait, selon l'occasion, porter un masque impénétrable, et tous les trois se trompaient, comme à l'envi, les uns les autres. Chacun d'eux avait au fond du cœur une ambition sordide à satisfaire, et le mauvais génie qui préside aux crimes semblait venir à leur aide et faire réussir leur entreprise. Finance ne désirait que la mort de Cantelou pour ouvrir son testament et s'approprier son immense fortune, l'usurier méditait contre l'abbé la plus odieuse vengeance, et Thérèse, plus audacieuse dans ses calculs, dans son avidité, dans sa cruauté, rêvait la fortune et le bonheur dans le meurtre et la trahison. Finance exploitait la bonne volonté et la misère de Thérèse, mais elle se réservait de ne pas la payer

aussi généreusement qu'elle l'avait promis. L'avare aurait donné une partie de ses biens, amassés au prix des plus ignobles privations et des plus ignobles trafics, pour tenir son ennemi sous ses pieds. Thérèse comptait bien, après s'être vengée du chanoine et avoir assassiné Cantelou, se faire la part du lion dans le riche héritage de l'usurier, afin de rendre à son amant son ancienne opulence. Pour atteindre ces différents buts, la courtisane roulait projets sur projets dans sa tête en feu, et son imagination, aussi vivace que dépravée, enfantait des prodiges de haine, de jalousie, de dissimulation : le démon l'inspirait. Tout semblait marcher au gré de ces trois créatures maudites ; Thérèse avait prévenu Finance qu'avant deux jours Cantelou n'existerait plus ; Cantelou tenait sa victime et s'apprêtait à savourer les délices de sa vengeance. Thérèse, comme un hardi pilote manœuvrant entre des récifs, se voyait près du rivage et saluait le port. Ces âmes damnées étaient donc en paix et souriaient à d'odieuses espérances.

Sitôt après avoir dîné, Finance, prétextant la fatigue de sa promenade, annonça qu'elle avait besoin de son lit et monta dans sa chambre.

Cantelou et Thérèse s'approchèrent du feu et causèrent avec vivacité, pendant que Zibold et la femme de ménage se partageaient la desserte. L'avare se fit raconter en détail l'incarcération

du chanoine, et il accueillit avec un sourire féroce les plus hideux passages de ce récit.

— Ah! il demande ce qu'il a fait? s'écria-t-il enfin ; je me charge de le lui apprendre, moi... oui... je me charge de rafraîchir sa mémoire... pauvre cher homme! Nous verrons jusqu'où va sa résignation. La faim doit être une terrible chose, n'est-ce pas, mademoiselle Victoire?

— Horrible!

— Surtout pour un gourmet, un gourmand, un Sardanapale, un Lucullus, que sais-je? Ah! la bonne histoire!... Tenez, ma chère demoiselle, je veux vous confier un secret... je veux... mais auparavant, faisons vos affaires. Maintenant que je tiens mon Claudius sous clef, je ne dois pas oublier que votre génie et votre courage me l'ont livré... Or tout bon service mérite récompense, et j'avoue que votre récompense ne me coûtera guère, car j'ai une dent contre Fontac, moi aussi. Occupons-nous donc de ce drôle... Avez-vous arrêté votre plan, pour ce que vous en voulez faire?

— Non.

— Vous êtes d'avis, cependant, que nous l'enfermions dans le *vade in pace?*

— Oui.

— Eh bien! ma chère petite, donnez-moi jusqu'à demain pour reposer mes idées. Demain

avant minuit, je vous soumettrai un projet qui, certes, aura bien son mérite.

— Soit, j'attendrai jusqu'à demain, mais pas plus tard.

— Ne concevez-vous pas quelque crainte relativement à la disparition de mon ami Claudius? La couvée de Miguelgorry ne se mettra-t-elle pas en campagne, en ne voyant pas revenir ce vieux coq? La police de France est faite à merveille, et si les gendarmes venaient chercher notre homme ici... hum! je n'aime pas les gendarmes... vous seriez reconnue!

— Mes précautions sont prises. Nous pouvons vivre deux jours sans inquiétude; ma fable a été si bien racontée qu'elle n'a pu laisser aucun soupçon à Miguelgorry. J'irai demain au château donner des nouvelles de l'abbé et annoncer son retour pour le surlendemain. Je trouverai encore quelque bon expédient, rassurez-vous. De votre côté, vous vous arrangerez de manière à me livrer Fontac d'ici à trente-six heures...

— Je vous en donne ma parole, je vous le livrerai mort ou vif.

— C'est vivant qu'il me le faut! s'écria Thérèse avec vivacité.

— Vivant, oui, vous l'aurez vivant.

— Une demi-heure après son entrée dans cette ferme, je serai en Espagne, et m'y cherche qui

voudra... Vos oubliettes ne sont connues de personne; vous ferez murer la porte de la tour pendant la nuit par Zibold, et la police n'aura aucune prise sur vous et sur Finance...

— Ah! vous êtes un ange, vous me transportez!... Écoutez, mademoiselle Victoire : le secret que je voulais vous confier, daignerez-vous l'accueillir?

— Pourquoi pas?

— Eh bien!... chut!... c'est tout bas que je veux vous ouvrir mon cœur... J'ai pour vous tant d'admiration qu'elle me fait oublier mes cheveux blancs... et vous n'aurez qu'à faire un souhait pour unir nos destinées... En deux mots, comme en dix, quand vous voudrez vous marier, songez à moi... Je veux faire votre fortune, car je vous aime.

— Moi!... Et Finance?

— Bah! Finance est une bonne fille, mais elle n'a ni moral ni imaginative; à un homme de ma trempe, il faut une femme de la vôtre... D'ailleurs, rien ne me lie à Finance; j'assurerai son sort, et nous serons quittes. Que pensez-vous de ce projet? Vous convient-il?

— Je ne dis ni oui ni non... Dans ce moment, ma tête est trop remplie pour que je puisse prendre un parti; quand nous aurons fini avec la clique, nous reparlerons de tout cela. Merci,

mon cher M. de Nonanville, merci! Mais ne soyez pas ingrat avec Finance, la pauvre fille vous aime tant!

— Eh! mon Dieu, je le sais; moi aussi je l'aime, et je l'ai prouvé, car Finance sera riche, et fort riche, après moi. Cependant, si vous étiez ma femme, les plus belles plumes de l'aile de ce bel oiseau tomberaient.

— Adieu... nous nous reverrons, la nuit porte conseil.

Thérèse se retira dans sa chambre et se coucha le front radieux, l'âme en fête. Elle éteignit sa lumière et feignit de dormir; les fureurs de la panthère la tinrent éveillée, ses appétits sanglants tourmentèrent son repos et firent briller ses yeux dans les ténèbres; son cœur battait, et ses esprits voyageaient dans de sombres méditations.

Cantelou, un moment après le départ de la courtisane, était allé chercher Zibold et lui avait dit :

— Prends la grande lampe de l'étable et garnis-la d'huile; prends la petite cruche qui est dans la cuisine, et remplis-la d'eau; prends la miche de ménage, et coupe-la par moitié; puis viens me trouver ici.

Pendant que Zibold exécutait fidèlement ces ordres, Cantelou monta au premier étage, et s'en alla écouter aux portes de Finance et de

Thérèse. Thérèse entendit glisser sur le carreau les pas discrets de l'avare, et elle feignit de dormir bruyamment.

— Bon !... en voilà une qui ronfle..., dit l'avare. Jouis de ton reste, va... tu ne feras bientôt plus autant de tapage, ma chère.

Thérèse tressaillit. Dès que les pas de Cantelou se furent éloignés, elle se dressa sur son lit, se frappa le front et murmura :

— J'aurais dû le deviner !... Il n'y a pas de temps à perdre, ou je suis morte !

Elle sauta à bas de son lit, courut à une fenêtre, et vit à la clarté flottante d'une lanterne deux ombres glisser dans les broussailles de la Tour-du-Preux ; c'étaient celles de Zibold et de Cantelou.

Le gibet, les chaînes, toutes les horreurs du caveau se dressèrent devant les yeux de la courtisane ; elle crut sentir sur ses épaules les doigts du squelette... Un affreux vertige s'empara de ses esprits ; elle ouvrit la porte de Finance, se précipita dans la chambre et sur le lit de son amie en s'écriant d'une voix sourde :

— Nous sommes perdues ! nous sommes perdues !

— Hein ! qu'y a-t-il ? répondit Finance réveillée en sursaut.

— Il y a que cette nuit, demain, bientôt enfin,

nous serons toutes les deux jetées dans les oubliettes de la Tour-du-Preux avec l'abbé de Brionne.

— Ah çà ! entendons-nous, ma chère ! Tu as la berlue ! Nous serons encagées par qui?

— Par Cantelou...

— Ah bah ! tu rêves ! Cantelou a eu mille occasions de se défaire de moi depuis que nous nous connaissons, et ce n'est pas aujourd'hui qu'il aura l'esprit que tu lui prêtes ; il m'aime plus que jamais, et je lui suis trop indispensable ; il mourrait au bout de huit jours si je le quittais.

— Tu te trompes, malheureuse, et le testament sur lequel tu comptes...

— Ah ! que tu es entêtée ! Si Cantelou n'était pas chez lui, je te prouverais que je ne suis pas si étourdie que j'en ai l'air.

— Nous sommes seules, Cantelou est au caveau.

— Alors, suis-moi.

Finance jeta un peignoir sur ses épaules, et les deux femmes entrèrent dans la chambre de l'usurier. Finance prit une petite clef dont elle s'était munie, ouvrit un coffret en cuivre qui faisait partie des bagages de route de Cantelou, et tira de ce coffret un vieux portefeuille dans lequel elle trouva le testament de l'avare.

— Douteras-tu encore? demanda la courtisane à son amie qui lisait à voix basse.

— Oui, c'est exact... Mais ce papier peut n'être qu'un chiffon, une seule ligne postérieurement écrite à ceci peut tout annuler.

—Aussi ne l'écrira-t-il pas, cette ligne : nous ne lui en donnerons pas le temps ; c'est ton affaire.

— Mais es-tu sûre qu'elle ne soit pas déjà écrite?

— A quoi sert d'avoir tant d'esprit? tu déraisonnes, ma chère. Cantelou a fait son testament en ma faveur, mais il l'a fait en secret, parce qu'il craindrait d'être empoisonné par son héritière, et il n'a pas tort. A quoi lui servirait d'avoir écrit ces lignes et de s'être exposé à me faire connaître une volonté qui, dans sa conviction, pourrait lui être fatale? Réponds à cela. Si Cantelou m'avait dit dans un moment de tendresse : « Ma chère amie, je te fais ma légataire universelle.. » oh! alors, je me serais crue dans les griffes du tigre; mais il m'a toujours menacée, au contraire, de ne pas me laisser un liard à sa mort; c'est le hasard qui m'a fait découvrir cette cachette. A l'aide de cette fausse clef, je viens chaque jour relire cette page charmante... Ne rêve donc plus tout de travers, ma belle; retournons nous coucher; il fait froid ici, et le vieux pourrait nous surprendre.

Thérèse avait écouté son amie avec une grande attention, et elle avait mûrement médité chacune de ses paroles.

— C'est donc moi seule qui suis dans les griffes du tigre, répondit-elle, car Cantelou m'a offert tout à l'heure de m'épouser, appuyant cette proposition de réflexions peu flatteuses pour toi.

— Ah! bon Dieu! chère petite, je ne voudrais pas être à ta place... tu n'as peut-être pas vingt-quatre heures à vivre...

— Nous verrons... En attendant, mets-toi à ce bureau et écris... Faisons vite; quoique Cantelou soit retenu pour longtemps dans le caveau avec son cher Claudius, nous ne sommes pas à notre aise ici.

— Que veux-tu donc que j'écrive?

— Je dicte...

Finance se mit en devoir d'obéir, Thérèse dicta à voix basse :

« Ce 12 mai 1836, j'ai promis à Thérèse Keller, mon amie, la somme d'un million de francs pour prix de l'assassinat du sieur Cantelou, dit de Nonanville... »

— Tu veux rire, s'écria Finance, crois-tu que je sois bête au point de signer ma condamnation à mort?

— C'est la mienne aussi bien que la tienne... Crois-tu que je suis assez niaise, à mon tour, pour te tirer les marrons du feu?... Non, ma chère, je risque mon cou dans cette affaire, et il me faut des garanties de payement. Tu ne dois pas craindre pour ce papier si tu agis loyalement, car je te le remettrai en échange du million... Mais si tu t'avisais d'oublier le service que je vais te rendre...

— Eh bien?

— Eh bien! nous irions bras dessus bras dessous à la mort. Du reste, il n'y a rien de fait, Dieu merci; et si tu ne veux pas écrire, Cantelou y gagnera... réfléchis.

— Continue, reprit Finance en reprenant la plume.

« Et je m'engage à donner ce million à Thérèse Keller le jour même de l'ouverture du testament du sieur Cantelou. De son côté, Thérèse Keller s'engage à me défaire dudit Cantelou.

« Fait à la ferme de la Tour-du-Preux, dans la nuit du 12 au 13 mai 1836, écrit et signé de ma main.

« Louise-Étiennette, dite Finance. »

— Très-bien. Maintenant, quittons-nous; il serait dangereux de rester plus longtemps dans

cette chambre ; tu seras veuve demain avant midi.

— Au moins, prends bien garde à cet écrit ; ne le laisse pas traîner.

— N'aie pas peur, ma tête ne pèse pas trop sur mes épaules pour que je veuille m'en débarrasser.

— Ce serait dommage de toute façon, ma belle, dit Finance en s'efforçant de donner de la grâce à un odieux sourire.

Les deux amies se séparèrent. Thérèse enferma dans un sachet le billet qu'elle avait dicté et le suspendit à son cou ; puis, ayant caché sous son oreiller un couteau qu'elle portait toujours dans sa poche, elle se posta à sa fenêtre, épiant le retour de l'avare et de Zibold.

VII

Cantelou, après avoir fait desceller la dalle du caveau par Zibold, s'était avancé à pas de loup, tenant une lanterne de chaque main , jusqu'à la chaîne qui liait son pieux captif. Zibold le suivait, portant une petite cruche et la moitié d'un pain bis.

M. de Brionne, engourdi par la fraîcheur et l'humidité de sa prison, s'était assoupi tout grelottant. Cantelou posa l'une de ses lanternes à terre, ordonna du geste au fermier de se débarrasser de ce qu'il portait, et d'aller s'asseoir sur

la première marche de l'escalier ; après quoi il s'arrêta en face de l'abbé, croisa les bras et attendit.

Le chanoine, éveillé par le bruit des pas, releva sa tête vénérable, et tressaillit à l'apparition de l'avare.

—Je comprends, maintenant, je comprends!... murmura sans effroi le bon vieillard ; que la sainte volonté de Dieu soit faite !

— Bonjour, citoyen Claudius ! s'écria l'usurier d'un ton railleur.

— Monsieur , je vous salue , répondit l'abbé avec dignité.

— Eh ! comme vous me dites cela froidement ! serions-nous fâchés par hasard ?

— Notre-Seigneur saluait ses bourreaux sur le chemin de la croix ; tout chrétien doit chercher à l'imiter.

— Imitez, mon cher, imitez...

— A quoi dois-je votre visite, s'il vous plaît?

— A la charité, à l'humanité ; j'ai pensé que vous étiez peut-être à jeun en sortant de Miguelgorry, et je viens vous apporter de quoi vivre.

— Je vous en remercie...

— En vous recommandant d'être sobre, toutefois ; car cette cruche vidée et ce pain mangé, à moins que les anges ne vous apportent des

alouettes toutes rôties, je ne sais trop qui vous régalera.

M. de Brionne regarda l'avare avec pitié et lui dit sans colère :

— Ainsi, monsieur, vous allez me laisser mourir de faim?

— Dame! c'est une mort qui vous mènera tout droit en paradis. On prétend que vous avez toutes les vertus, moins la tempérance... En vous punissant par votre péché mignon, je vous ouvre les portes du ciel.

— Et je vous remercie, votre cruauté est charitable.

— Eussiez-vous préféré être attaché à ce gibet comme ce squelette? Aimeriez-vous mieux ce poteau garni de clous et de crochets?... Parlez, décidez. Je suis bon homme, au fond, et mon désir est de vous plaire...

— Les martyrs n'ont pas le choix de leur supplice, faites de moi ce que bon vous semblera, je suis résigné.

— A la bonne heure, vous êtes d'excellente composition, citoyen Claudius. Avouez qu'une âme pure comme la vôtre est fort déplacée dans ce pauvre monde, et rendez-moi grâce de ce que je contribue un peu à la renvoyer au ciel.

— Vous vous servez à merveille d'un langage

qui n'est pas le mien ; le sarcasme et l'ironie sont les armes du démon.

— Parlons donc sérieusement et sans détour. Me connaissez-vous bien?

— Vous êtes, si je ne me trompe, le fils de ce fournisseur de la république condamné à mort pour ses déprédations et exécuté à Paris en 1793?

— Précisément. Je vois que vous avez une mémoire d'ange... Et vous rappelez-vous le nom du dénonciateur qui fit monter mon père sur la charrette?

— Ce fut moi. J'étais, à cette époque, partisan zélé de la république et l'un de ses représentants à l'armée du Nord. Votre père, coupable de concussions de toute espèce, méritait le châtiment qui lui fut infligé, et je ne pouvais trahir mon devoir pour protéger un homme que toutes les voix accusaient. J'ai fait mon rapport, le comité de salut public a fait le reste... J'ai déploré depuis cette sévérité implacable, mais je n'ai rien pu faire pour sauver le coupable; j'ai loyalement agi.

— Soit. Aujourd'hui je prends ma revanche; c'est chacun son tour, comme vous le voyez.

Changeant de ton brusquement, Cantelou s'écria avec une fureur qu'irritait le calme du chanoine :

— Voulez-vous que je vous dise pourquoi vous avez fait le bon apôtre en 1793?

— Je serais charmé de l'apprendre, en vérité.

— Écoutez-moi donc : en 93, il y avait dans les prisons de la Conciergerie une famille noble du nom de Belesta; cette famille se composait de trois personnes : un homme, ancien colonel du ci-devant Navarre-infanterie, sa femme et sa fille. La demoiselle était belle à ravir et n'avait pas plus de dix-huit ans... Vous souvenez-vous bien de tout cela?

— Hélas! oui, murmura péniblement l'abbé.

— Bon! Le chevalier de Belesta, père de cette demoiselle, sortit un matin, avec sa femme, de la Conciergerie, et tous deux allèrent se faire couper le cou sur le marché des Innocents. La demoiselle fut réservée pour une nouvelle fournée, grâce à un ami qu'elle avait dans le peuple. Cet ami était un jeune homme fort riche, fort dissipé, qui faisait fureur dans ces temps d'orages par son patriotisme, sa dépense, ou plutôt par ses prodigalités. Ce jeune homme est aujourd'hui votre très-humble valet, car il s'appelait Cantelou...

— Je sais, interrompit l'abbé avec dégoût.

— En 93, l'égalité était sinon dans tous les cœurs, du moins dans toutes les bouches, et

j'étais en bon commerce d'amitié avec le fils du directeur de la Conciergerie. Ce fut par lui que j'appris l'incarcération de mademoiselle de Belesta, et comme mon père avait été fermier du chevalier de Belesta, je me souvins fort à propos des grâces et de la beauté de la jeune captive. Dès lors je m'efforçai de lui plaire, je la vis souvent dans sa cellule, j'employai tous les moyens pour toucher son cœur, je lui offris de payer des sommes énormes pour favoriser son évasion, et je me croyais bien près d'avoir gagné ma cause, lorsqu'un jeune représentant du peuple nommé Claudius arriva de l'armée du Nord et vint faire une visite aux détenus de la Conciergerie. Ce représentant, c'était vous, le citoyen Claudius Brionne, le diable ait votre âme!

— Merci! répondit le chanoine en souriant.

— Quand je vis mademoiselle de Belesta, le lendemain, elle n'était plus la même; elle m'accueillit froidement et avec cette hauteur dédaigneuse qui appartenait à sa famille d'aristocrates; le surlendemain elle était moins abordable; deux jours après…

Cantelou s'arrêta et regarda M. de Brionne avec son infâme méchanceté.

— Allez donc, je vous écoute, mon cher monsieur, dit l'abbé avec douceur.

— Deux jours après, je ne pus pas venir à la

prison : on jugeait mon père au tribunal révolutionnaire, et il quitta le banc des accusés pour monter dans la charrette. Deux jours après la mort de mon père, je courus à la Conciergerie; mademoiselle de Belesta n'y était plus; elle s'était évadée, protégée par le représentant Claudius, qui était passé avec elle en Angleterre... Tout cela est exact, n'est-ce pas?

— Parfaitement exact; mais je ne vois pas quel crime j'ai commis...

— Faites la sourde oreille si cela peut vous plaire; quant à moi, je continue.

— Et vous me ferez réellement plaisir.

— Vous avez commis envers moi deux crimes! deux crimes qui veulent chacun tout votre sang...

— Oh! oh! ils ne sont guère exigeants alors; le sang d'un octogénaire n'est pas d'un grand régal.

— Trêve de plaisanteries, je ne suis pas d'humeur gaie.

— C'est dommage; mais n'importe, il paraît que je suis ici pour vous obéir.

— Oui, et j'ai attendu ce jour assez longtemps, avouez-le. Vous vous êtes donc attiré toute ma haine en faisant guillotiner mon père et en me ravissant le cœur d'une femme que j'aimais plus que la vie et que mes richesses.

— Moi! murmura M. de Brionne.

Puis levant les yeux au ciel, il ajouta :

— Vous entendez, mon Dieu! vous entendez!...

— Vous aviez sans doute été frappé, comme moi, de la beauté de mademoiselle de Belesta, et vous vous êtes offert comme un libérateur : favorisé par sa noble origine, le fils du baron de Brionne-Viviers devait facilement l'emporter sur un homme du peuple, enrichi par hasard : sa bouche, habituée aux mensonges et aux fadeurs des ruelles, devait triompher aisément des scrupules d'une coquette...

— Malheureux! s'écria l'abbé, respectez la mémoire des morts, respectez une sainte...

— Allez au diable, avec vos morts et vos saintes nitouches! Écoutez-moi jusqu'au bout. Je vous disais que mademoiselle de Belesta, séduite par vos promesses et vos beaux discours, consentit à fuir avec vous et m'oublia. D'ailleurs, vous aviez préparé à merveille votre triomphe; car ce fut sans doute pour plaire à votre maîtresse (l'abbé leva des yeux sévères sur Cantelou), sans doute pour me livrer à ses dédains, à son mépris, que vous dénonçâtes lâchement mon père au club des jacobins et au terrible tribunal. Bref, je vous dois les deux plus vives douleurs qui aient affligé, brisé ma vie ; car, je vous le répète, vous avez tué mon père et vous

m'avez arraché mon idole. Peut-être vous aurais-je pardonné le premier de ces crimes si vous n'eussiez été coupable du second. Oui, Claudius, je serais humain, généreux pour l'assassin de mon père, mais impitoyable pour mon indigne rival. Vous n'avez donc jamais su combien je l'aimais, cette femme? Son image m'apparaissait dans tous mes rêves, et me jetait dans d'affreux délires; je l'avais connue enfant, car nous étions à peu près du même âge; elle était fille du châtelain dont je gardais les troupeaux, et dans notre premier âge nous avions joué quelquefois sur la pelouse du parc; plus tard je l'avais vue, déjà belle à seize ans, monter dans sa calèche et faire tourner la tête aux passants; mes yeux l'avaient suivie avec jalousie, vanité, désespoir, et c'est au moment où j'allais voir ce front superbe s'incliner devant moi, au moment où j'allais entendre un aveu, une prière sortir de cette bouche impérieuse et adorée, que vous êtes venu dissiper mon rêve et m'arracher le cœur en me volant mon trésor... Dès ce jour, je jurai votre perte... Enfin, vous voilà entre mes mains, nulle puissance ne peut vous en arracher; votre agonie sonne à toutes les cloches de l'enfer, il est bien temps que je me venge un peu... Vous êtes à moi, bien à moi!

— Vous êtes présomptueux, peut-être un peu

trop, monsieur ; vous oubliez que si je suis à votre discrétion, nous sommes tous les deux à celle de l'Éternel.

— Gardez ces fadaises-là pour qui les accepte. Regardez autour de vous... ces murs sont sourds, vos cris n'y feront pas plus de bruit que votre dernier soupir... vos amis ne viendront pas vous chercher ici, car ces oubliettes sont ignorées dans le pays ; nous ne sommes que trois à les connaître : cet homme que vous voyez assis là et qui m'est dévoué comme un chien fidèle, la femme qui vous a enlevé du château de Miguelgorry et moi : or, de nous trois, il n'en est pas un qui ait pitié de vous... S'il y a un Dieu, recommandez-lui votre âme.

— Malheureux ! dit l'abbé en se signant.

— Ah ! vous avez cru que vous pourriez, sans châtiment, m'enlever tout ce que j'aimais en ce monde, et me condamner à d'affreuses tortures sans les partager avec moi ? Dieu me damne ! vous étiez fou, noble sire. Savez-vous bien qu'en faisant monter mon père sur l'échafaud, en faisant confisquer presque tous ses biens, vous m'avez réduit à la misère, et que la crainte d'éveiller les soupçons m'a fait renoncer à la vie folle et bienheureuse que je menais ? Oui, si le prodigue est devenu avare, sordide et sinistre, c'est vous qu'il faut accuser de cette métamor-

phose. Si j'ai pris à l'école du malheur ces habitudes de parcimonie, de ladrerie, qui m'ont livré au ridicule et ont usé mes belles années, c'est à vous que je le dois. Sans vous, j'eusse mené largement la vie, j'eusse été l'un des heureux de mon siècle, on m'eût appelé le fastueux, la fortune m'eût porté aux honneurs, aux grandeurs ; et grâce à vous je me suis vautré dans la fange, et, millionnaire détesté, méprisé, j'ai vécu comme les pauvres en haillons. J'aimais ! avec ivresse, avec frénésie ; l'amour chaste et pur m'eût conduit par le cœur et par la main dans des régions élevées qui me sont inconnues ; vous avez brisé sur sa tige cette fleur qui embaumait ma jeunesse, et vous m'avez condamné à une existence libertine, à des passions honteuses, à des amours de grisettes et de femmes entretenues... Et vous pensiez que la Providence ne vous replacerait pas sous ma main !... Ah ! ah ! ah ! nous voilà au jour des comptes !... Par la Saint-Jacques, vous me devez gros !

— Je m'étonne de ce qu'avec tant de griefs contre moi vous ayez attendu si longtemps la satisfaction que vous vous donnez aujourd'hui.

— Je t'ai cherché partout ! s'écria l'usurier devenu tout à coup furieux.

— Ah ! nous nous tutoyons maintenant, à ce qu'il paraît.

— Je t'ai cherché partout, mais qui t'aurait reconnu sous ta défroque de calotin?

L'abbé salua son bourreau et lui répondit avec calme :

— Si vous étiez entré quelquefois aux églises, vous auriez eu quelque chance de me rencontrer.

— Peu importe ; trouves-tu que, pour avoir vieilli, je sois moins ingénieux dans ma vengeance ?

— Peste ! au contraire, vous connaissez le proverbe : *Il n'est chasse que de vieux chiens.* Vous le prouvez de reste. Écoutez-moi, M. Cantelou, mon corps vous appartient, s'il plaît à Dieu ; je n'en ai nul souci, et je ne m'abaisserai pas à vous adresser la moindre prière ; je devine trop bien que vous auriez une joie maligne à la repousser. Ce serait vous donner l'occasion de nouveaux péchés, et j'imagine que votre conscience en est raisonnablement barbouillée.

— Après ? dit l'avare contenant sa colère.

— Si je vous donne quelques explications, c'est tout simplement pour justifier la conduite de mademoiselle de Belesta que votre calomnie outrage. Ma famille était étroitement unie d'amitié avec celle du chevalier, lorsque les catastrophes de la révolution jetèrent M. de Belesta, sa femme

et sa fille, dans les cachots de la Conciergerie ; je n'imaginai pas de meilleur moyen de les sauver que d'embrasser les opinions républicaines. Mon influence protégea longtemps les malheureux reclus, mais je ne pus réussir complétement dans mon entreprise, car la tête du chevalier et celle de sa vertueuse épouse tombèrent sous le couteau de la république. Cette exécution se fit pendant que j'étais à l'armée de la Moselle. Or, à cette armée, j'avais eu l'occasion de démasquer un avide larron qui dévalisait sa patrie, et entassait vols sur vols. Ce n'est pas ma faute, mon cher monsieur, si ce coquin était votre père ; je n'avais pas, alors, l'honneur de vous connaître, et je le connaissais trop bien. Rappelé à Paris par mes devoirs, je dus, avant toute chose, dénoncer les brigandages du citoyen Cantelou, fournisseur des équipages de l'artillerie, et sur mon rapport, le digne homme, convaincu de concussions monstrueuses, fut condamné à périr par les mains du bourreau... Si ce fut une grande perte pour vous, veuillez croire que ce n'en fut pas une pour le trésor public. Après m'être fidèlement acquitté de ma mission politique, je courus à la Conciergerie... Mademoiselle de Belesta y était seule des siens, hélas ! Elle me raconta les efforts que vous faisiez pour lui plaire, et le récit de la noble fille était empreint du

dégoût que vous lui inspiriez... Vous avez toujours été fort laid, mon cher monsieur ; jeune et riche, vous aviez une mine de l'autre monde ; vieux et avare, vous n'êtes pas du tout agréable ; mais passons ; ceci n'est dit que pour expliquer l'aversion, ou, pour être plus poli, la répugnance de mademoiselle de Belesta, qui était un ange de beauté. Craignant pour cette intéressante orpheline et l'échafaud et votre amour, je résolus de tout tenter pour son évasion, et j'obtins un succès complet, grâce au poste éminent que j'occupais. Rempli d'horreur pour tous les crimes qui se commettaient alors en France, je me gardai bien d'y mettre les pieds. J'avais conduit mademoiselle de Belesta en Angleterre, et je la remis entre les mains de ceux de ses parents qui s'étaient sauvés du grand naufrage. Faut-il vous le dire ? les charmes de l'orpheline avaient fait une vive impression sur mon cœur, je l'aimais, non pas avec fureur et emportement comme vous, mais avec respect et adoration ; cet amour, chaste et pur, elle me le rendait, j'ose le croire, et tout semblait m'assurer un bonheur sans nuage. Lorsque je demandai sa main, hélas ! mademoiselle de Belesta était d'une piété filiale exemplaire ; elle avait été fiancée par son père au jeune marquis de Verneuil dès l'enfance, et le chevalier avait émis, dans son testament, le

vœu que ce mariage fût consacré. Je dus céder à une volonté si respectable ; je me retirai en Allemagne, où Dieu me consola de la douleur la plus vive dont mon cœur ait été atteint, en me touchant de sa grâce miséricordieuse ; j'entrai dans les ordres. Madame la marquise de Verneuil a été mon amie, en femme vertueuse et chrétienne. Sa fille, dont vous venez de me séparer avec une cruauté sans nom, a été élevée par moi, pour ainsi dire ; car elle a été orpheline de bien bonne heure, et j'ai dirigé, le premier, sa belle âme vers le ciel où elle appellera la mienne... Voilà, monsieur, toute cette histoire trop simple pour tout le bruit que vous en faites. Maintenant que vous êtes parfaitement instruit, agissez à votre guise. Croyez-moi, ne me croyez pas, soyez humain, soyez féroce, je ne vous donnerai aucun conseil.

Cantelou partit d'un éclat de rire hargneux et répondit :

— Nous verrons si tu seras goguenard jusqu'au bout ; je te laisse à tes douces pensées, mon cher Claudius ; voici une lanterne pleine d'huile, elle te permettra de lire ton bréviaire comme les pères du désert, environné d'os de morts et d'instruments de torture... J'ai vraiment hâte de savoir si la soif et la faim te trouveront si résigné. En conséquence, comme tu es plus gourmet

que gros mangeur, la moitié de ce pain te suffira, et toute cette eau te serait plus nuisible qu'utile.

Disant cela, Cantelou coupa le pain en deux et jeta le plus gros morceau à quelques pas du prisonnier, puis il répandit sur le sol plus de la moitié de l'eau contenue dans la cruche.

— Bonne nuit, Claudius, et bon appétit! cria-t-il du bas de l'escalier en ricanant.

— Que Dieu soit avec vous, mon frère! répondit l'abbé d'une voix douce et chagrine; vous avez bon besoin qu'il vous visite... Un mot, s'il vous plaît... Vous voulez que je meure de faim, n'est-ce pas?

— Oui, mon cher, et de soif.

— Prenez donc garde que je ne meure de froid cette nuit... vous abrégeriez maladroitement vos jouissances.

— Tu as, pardieu! bien raison, murmura Cantelou. Zibold, donne-moi ta veste.

L'Allemand obéit sur-le-champ, et l'usurier, revenant vers M. de Brionne, jeta sur ses genoux sa propre houppelande et la veste de son fermier.

— Je me dépouille pour toi, cher Claudius, dit-il; te plaindras-tu de ma courtoisie?

— Je serais par trop difficile, répondit l'abbé en s'accommodant des vêtements qui réchauffè-

rent ses membres engourdis ; maintenant, je vous remercie, vous pouvez être certain que je mourrai d'inanition... Bien le bonsoir.

Cantelou et Zibold remontèrent l'escalier, replacèrent la dalle du caveau ; et, en fermant la porte de la tour, l'avare dit à son valet :

— Te souviens-tu un peu de ton ancien métier ?... Serais-tu capable de murer cette porte ?

— Oui, ce sera l'affaire d'une heure ou deux.

— Prépare donc tes matériaux, la nuit prochaine nous travaillerons...

M. de Brionne, n'entendant plus aucun bruit, se tourna vers le squelette en croix, et dit avec une résignation touchante :

— Votre divin Fils est mort sur la croix, mon Dieu, pour nous enseigner à souffrir ; je bénis votre bonté protectrice qui a daigné mettre ma vieillesse à l'épreuve, et me relever de mon péché quotidien par une pénitence qui me rapproche des saints martyrs. Soyez béni, mon Dieu ! prenez pitié de mes amis, de mes ennemis... Soyez le protecteur de ma chère orpheline, et détournez de son cœur les orages que je ne puis plus combattre.

Après cette courte prière, l'abbé regarda en souriant le pain dur et la cruche, puis il dit ses grâces, étala son mouchoir sur ses genoux, fouilla

dans sa poche, y prit un petit couteau, et se coupa un beau morceau de pain qu'il savoura par petites bouchées, arrosées, avec mesure, de gorgées d'eau fraîche.

— Ah! Benoîte, Ursule, mes chères dames, cordons bleus par excellence! que diriez-vous de ce souper, vous qui raffiniez l'ancienne et la nouvelle cuisine?... Eh bien! ajouta l'excellent homme en revenant à sa miche, je puis affirmer n'avoir jamais eu meilleure disposition que ce soir. Je trouve ce pain exquis, quoiqu'un peu dur pour mes vieilles dents... Tout gît dans l'imagination, je me suis senti souvent un estomac de papier mâché devant des truffes et des petits pieds; maintenant j'ai une panse de lansquenet... allons! vive la paix de l'âme!... M. de Nonanville ne me trouvera pas mort de besoin, s'il vient demain me faire visite.

L'abbé mangea longtemps et gaiement; lorsqu'il ferma son couteau, il ne restait plus de la miche qu'un morceau fort exigu, et la cruche était devenue fort légère...

— Il faut penser au déjeuner, se dit le bon vieillard; ma nature est si vicieuse, qu'étant au pain et à l'eau, je pèche encore par gourmandise.

Après avoir récité ses prières, le prisonnier se roula, tant bien que mal, dans sa douillette,

s'enveloppa des vêtements qu'on lui avait donnés, et s'endormit profondément.

Dieu ne lui envoya que de doux rêves, car sa belle âme veilla sur son sommeil.

VIII

Le lendemain, dès le matin, Thérèse descendit au rez-de-chaussée, et y trouva Cantelou. L'avare se promenait de long en large, se frappant le front comme un homme agité par la recherche de quelque idée.

— Bien le bonjour, ma chère demoiselle Victoire, dit-il, avez-vous passé une bonne nuit?

— Excellente; j'ai été bercée par vos gracieuses paroles, et me suis endormie dans les délices de la rêverie.

— Chut! les murs ont des oreilles. Faisons un tour sur le plateau, nous y serons à notre aise.

Thérèse mit la main sur son couteau et répondit par un charmant sourire.

— Ainsi donc, vous m'avez fait l'honneur de penser à moi?

— Honneur n'est pas le mot, M. de Nonanville... Oui, j'ai beaucoup pensé à vous, et si je ne me suis pas décidée à accepter franchement et avec reconnaissance vos flatteuses propositions, je ne tarderai pas à vous faire connaître définitivement ma résolution.

— Encore des longueurs!... Ah! vous n'aimez pas, cela se comprend.

— N'allez pas si vite, vous pourriez vous tromper... Je vous demande jusqu'à demain... Suis-je trop exigeante?

— Non, vraiment; vous êtes un ange; je ne saurais le dire assez souvent... (Demain, avant minuit, tu seras dans l'autre monde, ma mignonne, pensa Cantelou.)

— Et maintenant, arrivons à nos affaires... Avez-vous imaginé l'expédient qui me livrera Fontac?

— Oui... j'en étais fort préoccupé lorsque vous m'avez trouvé dans la salle basse... Cette nuit Fontac sera ici.

— Et comment vous y prendrez-vous? demanda Thérèse avec une vive émotion.

— Peste! comme vous lui en voulez à ce gode-

lureau ! vous frissonnez de joie en m'écoutant... Ah ! la vengeance est le plaisir des dieux... Voici : ce soir, j'écrirai à Perez que je suis arrivé dans le pays, et je le prierai de m'envoyer Fontac à l'instant même, me servant pour attirer notre ennemi d'un joli stratagème digne en tout point de celui que vous avez employé à Miguelgorry.

— Et qu'inventerez-vous pour tromper Perez ? On vante beaucoup la finesse de ce contrebandier ; Fontac ne viendra pas.

— Il viendra.

— Il se fera accompagner.

— Il viendra seul... J'en lève la main.

— A la bonne heure ! Je ne vous questionne plus, puisque c'est votre secret... Un mot encore, cependant : par qui ferez-vous porter cette lettre ?

— Par Zibold ; je ne connais pas de courrier plus zélé, plus discret, plus intrépide.

— Bien ; et ce sera cette nuit, vous me le promettez ?

— Je l'ai juré... (Comptes-y, pensa Cantelou.)

« Je te promets bien qu'il n'ira pas, » se dit Thérèse.

Puis elle reprit :

— J'ai mûrement réfléchi à notre position, mon cher M. de Nonanville ; elle est grave, et sur

la pente où nous nous trouvons, il est impossible de reculer.

— Reculer !... je n'y pense pardieu pas !

— Eh bien ! pour ne pas reculer il faut avancer ; le moindre temps d'arrêt nous précipiterait dans des périls sans nombre.

— Avançons donc ; mais expliquez-vous plus catégoriquement.

— Nous avons laissé derrière nous des ennemis dangereux dont il faut nous débarrasser à tout prix. Ces ennemis sont à Miguelgorry. Vous comprenez que madame de Fontac, étant très-attachée à l'abbé de Brionne, ne restera pas inactive en ne le voyant pas revenir, et mettra bientôt la police sur nos talons.

— N'avez-vous pas arrêté le sage projet d'attirer ici madame de Fontac? et ne devons-nous pas l'enfermer avec l'abbé?

— Ce doit être notre soin le plus pressé. La Fontac mise en cage, il ne reste plus au château qu'une jeune fille et un aveugle, incapables tous les deux de nous nuire. Ainsi, mon avis est que nous nous hâtions de nous défaire de l'amie du chanoine.

— C'est aussi le mien ; agissez, je vous donne carte blanche. Ne devez-vous pas aller aujourd'hui au château?

— C'était ma première idée ; mais j'ai réfléchi

à de graves inconvénients qui me recommandent, pour notre mutuelle sûreté, d'agir avec plus de prudence. Ma présence à Miguelgorry pourrait paraître suspecte, il faut que Zibold me remplace, et cela pour deux raisons : la première, c'est qu'il se mettra en route un peu avant la nuit, afin de ne rencontrer personne sur son chemin, et qu'il semblerait étonnant de me voir battre la campagne à une heure où les femmes rentrent chez elles ; la seconde, c'est que sa compagnie inspirera plus de confiance que la mienne et décidera madame de Fontac à quitter sur-le-champ son habitation ; enfin, si la vicomtesse se faisait suivre d'un ou de deux domestiques, je serais prise à mon propre piége, tandis que, d'un tour de main, Zibold saura se débarrasser de ces témoins importuns. Reste à savoir si votre fermier est connu à Miguelgorry.

— Nullement ! J'adopte votre opinion ; elle me paraît fort sage. Ainsi, Zibold ira au château, nous ramènera la vicomtesse ; puis, cette besogne accomplie, il se mettra à mes ordres pour aller chercher Fontac et vous le livrer. Ce petit plan me convient sous tous les rapports.

— C'est affaire faite ; je vais écrire à madame de Fontac un billet fort pressant au nom de notre prisonnier, et si nous échouons... ma foi, nous n'aurons rien à nous reprocher.

— Très-bien ! préparez votre lettre, Zibold partira aussitôt que vous le jugerez convenable.

— Ce sera vers dix heures, cette nuit ; il pourra être au château à onze heures, et nous verrons arriver madame de Fontac vers minuit environ...

— Soit, cela m'arrange on ne peut mieux, car mes contrebandiers seront alors à l'œuvre. C'est donc chose bâclée ; retournons à la ferme, Finance ne peut tarder à se lever.

Thérèse monta à la chambre de Finance et lui dit :

— Vers dix heures, ce soir, le vieux ne nous gênera plus ; j'ai trouvé le moyen d'écarter ce rustre de paysan qui me gênait ; je l'ai envoyé au château, d'où il reviendra avec la femme de Fontac.

— Que feras-tu de cette femme ?

— Je la jetterai dans la fosse.

— Oui, mais Zibold ne se manie pas comme une poupée : qu'en feras-tu ?

— J'y songerai... ne t'en inquiète pas.

— Fais, ma chère, fais, j'ai toute confiance en ton génie.

— Et tu n'as pas tort.

La journée fut donc d'une éternelle longueur pour Thérèse, Finance et Cantelou. Certes le noble prisonnier qui gémissait dans le souterrain

de la Tour-du-Preux ne dut pas compter les heures avec plus d'angoisses que ces trois créatures abandonnées du ciel.

Enfin, la vieille horloge à boîte, l'un des plus beaux meubles de la salle du rez-de-chaussée, marqua neuf heures et demie. Finance prétexta un peu de fatigue et monta dans sa chambre. Thérèse donna une lettre ouverte à Cantelou, et la lui fit lire en disant :

— Il est temps.

— C'est parfaitement bien tourné, s'écria l'avare.

Et il appela Zibold, après avoir cacheté la missive.

— Prends l'un de tes chiens, dit-il au rustre, et va au château de Miguelgorry. Tu demanderas la vicomtesse de Fontac, et ne remettras ce papier qu'entre ses mains. Tu te diras le frère d'un douanier qui a recueilli deux femmes, dont l'une, fort malade, est condamnée par son médecin. Tu diras que l'abbé est très-fatigué et a besoin du prompt secours de ses amis ; enfin, tu te laisseras questionner, mais tu mettras une grande réserve à tes réponses. Je n'ai pas besoin de te dire que l'abbé dont il s'agit ici est ce même vieillard que nous avons enfermé hier... Tu m'as compris ?

— Oui.

— La lettre dont je te charge a été écrite dans le but de faire arriver ici la femme à qui tu t'adresseras, et qu'on appelle la vicomtesse de Fontac.

— Je l'ai compris.

— Bon : à ton retour, si cette femme se fait suivre par l'un de ses gens, en montant la côte, tu t'en débarrasseras, pour toujours, entends-tu bien? Enfin, tu conduiras immédiatement madame de Fontac dans le caveau, la porte de la tour sera entr'ouverte, mademoiselle ou moi y serons, est-ce compris?

— Oui.

— Pars donc, et ne perds pas ton temps en route.

— Mon ami, dit Thérèse, êtes-vous armé?

Le colosse montra un lourd bâton et tira de dessous sa veste un stylet long d'un pied.

— Très-bien, dit Cantelou; alerte, mon garçon... deux hommes ne te feraient pas peur, n'est-ce pas?

Zibold répondit par un gros sourire, secoua ses robustes épaules, siffla l'un de ses chiens et sortit de la ferme.

— Ah! je respire, dit Thérèse; maintenant, mon cher M. de Nonanville, si nous allions voir l'ami Claudius pour tuer le temps?... Qu'en pensez-vous?

— Allons lui demander sa bénédiction à ce

saint homme, vous avez là une charmante idée... Sa lampe doit être éteinte, il sera tout à fait charitable de la lui rallumer.

— C'est vrai, il ne faut pas priver ce cher homme de la contemplation des objets qui l'entourent.

— Attendez, il me vient une idée plaisante.

Cantelou passa dans la dépense, y prit un pain et une cruche pleine d'eau; puis donnant un falot à Thérèse, il lui dit :

— Partons.

Quelques minutes après, la lumière tremblotante de la lugubre lanterne flottait sur les parois du souterrain de la tour. Les bandits s'arrêtèrent au milieu de l'escalier pour écouter leur victime qui chantait ce psaume : *Discedite a me, omnes qui operamini iniquitatem; quoniam exaudivit Dominus vocem fletus mei* [1]. Si endurcies que fussent les âmes de ces misérables, elles furent saisies d'une soudaine terreur.

— Ah bah! s'écria Thérèse après un mouvement d'hésitation, avançons.

Et elle entraîna Cantelou précipitamment.

— Il paraît que cela ne va pas plus mal? dit l'avare au chanoine avec une méchanceté fanfaronne.

[1] Retirez-vous de moi, vous tous, injustes et méchants, car le Seigneur a écouté la voix de mes pleurs.

— Dieu combat avec les faibles, répliqua M. de Brionne; que me voulez-vous?

— Nous venons savoir si tu as besoin de quelque chose, mon cher Claudius.

— Laissez-moi mourir en paix et prier pour vous.

Thérèse et son complice s'arrêtèrent en silence et contemplèrent leur victime.

Le digne abbé, malgré ses précautions, avait été surpris par le froid; l'humidité de cette cave malsaine avait pénétré ses chairs et attaqué ses os. Son visage était défait, ses membres grelottants; mais une angélique et ineffable douceur s'épanouissait sur ses joues et sur son front. Une fièvre brûlante faisait frissonner tout son corps; on voyait près de lui un morceau de pain, reste de son souper de la veille; il n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures; mais pour étancher la soif dont il était dévoré, il avait presque vidé sa cruche, et à peine avait-il encore à boire le contenu d'un verre. Dans sa souffrance, le malheureux vieillard ménageait cette eau précieuse, et se contentait d'en humecter ses lèvres en feu.

Cantelou fit rouler le morceau de pain sous ses pieds et dit :

— Nous sommes économe et prévoyant, mon brave, et nous imitons la fourmi, c'est très-bien;

mais la fourmi est libre d'aller où bon lui semble, elle amasse... Toi, mon cher, tu n'amasseras rien, tu ne feras pas une enjambée, pas un mouvement que ne te permette cette courte chaîne... Tiens, regarde-moi ; je pose là, sous tes yeux, une belle miche de pain frais ; elle est appétissante, n'est-ce pas ? sa croûte est dorée, croquante, c'est une belle et bonne friandise ; eh bien ! je te défie d'y toucher. Demain, après-demain, lorsque la faim déchirera tes entrailles et t'agitera dans tes anneaux de fer, tu tordras tes vieux membres pour atteindre ce régal, qui te semblera plus succulent que tous ceux de ta vie de Sybarite ; tes membres se briseront sans que tes mains l'aient touché. Écoute encore : la soif, assure-t-on, est le plus insupportable des supplices ; ses tortures nous rendent fous... vois donc cette eau limpide et fraîche que je mets là, tout près de toi, et va te désaltérer si tu le peux...

— Je vous pardonne ! murmura l'abbé d'une voix défaillante.

— Oui, oui, fais le bon apôtre... ta générosité ne m'attendrira pas, je te le promets. C'est la peine du talion que je t'inflige : tu as fait mourir mon père, et je te tue. En faisant confisquer mes biens, tu m'as voulu réduire à la misère, tu m'as exposé à mourir de faim... meurs de faim ! En m'arrachant celle que j'aimais, tu as livré mon

cœur à la soif dévorante des passions... que la soif fasse hurler ton agonie !

— Et vous, madame, dit M. de Brionne avec dignité, n'avez-vous pas quelque injure, quelque outrage à me jeter?... Allons, mes frères, lapidez, pendant que vous y êtes.

— Je te dirai, moi aussi, s'écria Thérèse avec véhémence, que je me venge avec joie de tout le mal que tu m'as fait. C'est toi qui as marié le vicomte de Fontac...

— Pour mes péchés, hélas! oui, je le confesse.

— C'est toi qui l'as détourné de mon amour, c'est toi qui as été chercher sa fiancée, c'est toi qui as avili, par un mensonge impudent, ton caractère de prêtre...

—Un mensonge! Lequel?

—Ne me disais-tu pas, dans la nuit où tu te glissas si effrontément dans ma voiture, sur la route d'Orléans, que le mariage du vicomte et de mademoiselle de Verneuil ne se ferait pas? Ne m'en avais-tu pas donné ta parole? C'était une feinte de ta part; tu voulais m'empêcher d'aller troubler la fête de ce jeune couple, et comme je ne me rendais pas à tes raisons, tu m'as livrée à mon nigaud de frère, qui, par ton ordre, ou plutôt sur tes conseils, m'a fait jeter dans un cloaque infâme où j'ai passé toute une année de ma jeu-

nesse et de mes plaisirs... Sais-tu ce que j'ai retiré de cette prison des Madelonnettes où j'ai vécu côte à côte avec les dernières créatures de mon sexe? J'en ai retiré une immoralité incurable, j'y ai gangrené mon cœur, tandis que ma tête seule appartenait au vice; j'y ai puisé une sourde fureur contre toi et contre cette femme légitime de mon amant; j'y ai puisé une ardeur plus effrénée que jamais pour le luxe et le plaisir, et mon amour pour celui dont tu avais tenté de m'éloigner s'est renforcé de tous les maux que j'ai soufferts loin de lui. Insensé! tu as cru qu'un an de séparation amortirait les feux dont nous brûlions l'un pour l'autre. Lorsque tu subiras les tourments de la soif, tu me diras si ta disette d'eau éteindra les flammes de ta bouche. Tu as été justement puni dans tes espérances, car Fontac a été lui-même mon libérateur, car il m'a aimée après mon incarcération beaucoup plus qu'avant, car j'ai jeté le désordre dans ce ménage béni par tes mains, consacré, formé par toi; j'ai fait de l'époux un ingrat, un dissipateur, un débauché, et de l'épouse une délaissée, une malheureuse dont les larmes coulent encore à cette heure, j'en ai l'espoir!

— Oh! vous êtes une misérable! vous n'avez d'humain que la face.

— Et je m'en vante. Maintenant, sache bien

ce qui me reste à faire... Dans quelques heures madame de Fontac sera ici.

— Ici ! s'écria le chanoine effrayé.

— Oui, là... Vous vous êtes trop aimés dans ce monde pour que je vous sépare à vos derniers moments. L'homme qui t'a pris sur ses épaules et qui t'a enchaîné à cette muraille vient de partir pour se rendre au château de Miguelgorry. Il est porteur d'un billet que j'ai écrit en ton nom, et par lequel je prie madame de Fontac de venir recevoir le dernier soupir de madame de Ravenstein... Elle viendra, tu peux y compter ; elle assistera à ton agonie, et, elle aussi, mourra de faim et de froid.

— Monsieur, dit l'abbé d'une voix pleine de larmes, vous êtes moins barbare que cette femme, quoiqu'elle soit votre complice. Pour que Dieu vous absolve du crime que vous commettez sur moi, détournez-la de cette odieuse et inutile vengeance... Ayez pitié des innocents ! Songez que madame de Fontac est la fille de celle que vous avez aimée.

— Oui-da, mon petit moine, pour qui me prends-tu ? En mourant, ta protégée nous tirera des griffes de la justice, et je ne me soucie pas de monter sur les planches pour ses beaux yeux et ta sensiblerie. Sans cela, ce serait avec plaisir que je t'obligerais ; car pour mon compte, je n'ai

rien à démêler avec la châtelaine de Miguelgorry.

— Hélas! reprit le noble vieillard en se traînant sur ses genoux, Thérèse Keller, au nom de votre mère que j'ai vue mourir !

— Je n'ai jamais eu de mère, répondit l'odieuse créature.

— Au nom de votre fille que j'ai recueillie, que j'ai soignée, élevée, aimée, qui est un ange de vertu!

— Je n'ai pas de fille.

— Mais cette fille est, dans ce moment même, comblée des bienfaits de madame de Fontac; c'est elle que vous avez vue donnant la main à ce jeune aveugle... Que va-t-elle devenir lorsqu'elle sera deux fois orpheline?

— Cela ne me regarde pas... Elle t'imitera en se faisant religieuse.

— Ah! soyez maudits, infâmes assassins, et que le sang des justes retombe sur vos têtes! Allez-vous-en... retirez-vous... Seigneur, je n'espère qu'en vous, ajouta le vénérable serviteur de Dieu en courbant sa tête dans ses mains.

— Adieu donc, cher Claudius, dit Cantelou; je t'engage à prendre patience : la colère est un gros péché.

Thérèse mit les pieds sur la première marche de l'escalier et fit signe à l'avare de la suivre.

Lorsqu'il eut monté quelques degrés derrière la courtisane, Cantelou se retourna vers le prisonnier, et lui dit avec un redoublement d'impertinence et d'ironie :

— Je suis un peu athée, n'est-ce pas, Claudius? Eh bien! je ne demande qu'à me convertir ; prie le ciel de faire devant moi quelque miracle, et que le diable m'emporte si je ne te prends pas pour confesseur!...

Pendant que le bandit parlait, Thérèse, fouillant dans sa poche, y prenait son couteau et l'ouvrait en silence. A peine Cantelou avait-il achevé sa phrase impie, que la pointe de la lame pénétra entre ses deux épaules et s'y enfonça jusqu'au manche.

— Malédiction! misérable! cria l'usurier qui tourna sur lui-même, étendit les bras, rendit un flot de sang par la bouche, et tenta de se retenir avec les ongles aux parois de la muraille.

— Va!... dit Thérèse.

Et elle le poussa violemment.

Cantelou roula sur les marches de l'escalier, trébucha sur le terrain boueux du caveau, et vint tomber évanoui aux pieds de M. de Brionne, qui, levant les yeux au ciel et les ramenant sur son bourreau, murmura d'une voix fervente :

— Seigneur, la foudre frappe qui vous brave! votre droite est terrible! soyez vénéré.

Thérèse éclata d'un rire infernal, redescendit l'escalier, enleva à Cantelou son portefeuille et se retira.

Après avoir replacé avec soin la dalle du caveau, la courtisane poussa la porte de la tour sans la fermer à clef, mit le cadenas dans sa poche, jeta son couteau dans la Nive, et rentra dans la ferme en chantonnant.

Finance était seule dans la salle du rez-de-chaussée, la femme de ménage était dans sa cuisine.

— Et d'un! dit Thérèse en entrant.

— Est-ce fait? demanda Finance avec émotion.

— A nous les millions, ma chère, tu es veuve... Montons dans ta chambre.

Les deux amies s'embrassèrent dès qu'elles eurent fermé leur porte à double tour.

— Ne perdons pas notre temps, dit Thérèse, nos minutes sont comptées : écoute-moi bien... Zibold va revenir dans moins d'une heure; s'il s'aperçoit du coup, nous sommes perdues; ses grosses mains nous étoufferont comme deux pigeons.

— Tu me fais trembler.

— Bah! il ne s'agit pas de faire la poltronne; pour que ce rustre ne nous tue pas, il faut... tu comprends?

— Oui ; mais comment faire...? c'est un vrai géant, qui osera le toucher? Ce n'est pas moi.

— Il faut donc que je fasse toute la besogne ?

— Dame ! ma belle, tu es si habile.

— Je la ferai. Nous allons redescendre, nous nous mettrons à table pour souper ; nous nous inquiéterons de M. de Nonanville, afin que la cuisinière ne se doute de rien, et nous affecterons de répéter qu'il est sorti avec Zibold...

— Pourquoi cela ?

— Parce que, lorsque Zibold rentrera avec ou sans la Fontac, je me charge, tout colosse qu'il est, de lui mettre deux pouces de fer dans le cœur. Voilà mon plan, écoute-moi bien. Quand l'Allemand reviendra avec madame de Fontac, il a l'ordre de se rendre de suite à la tour. Je me trouverai, moi, sur son passage ; et, pendant qu'il se baissera pour soulever la pierre du caveau, je lui lancerai mon stylet en pleine poitrine... J'ai la main ferme quand je veux, demande-le à Cantelou.

— Mais si tu le manques, il t'écrasera.

— Je ne frapperai qu'à coup sûr, n'aie pas peur ! Quant à la Fontac, je l'ai vue, c'est une femme frêle et insignifiante, j'en ferai ce que je voudrai. Alors, tu m'aideras, nous prendrons Cantelou par les pieds, nous le jetterons dans les rochers de la Nive, et nous enfermerons, à sa

place, dans le caveau, le cadavre de Zibold, en compagnie de l'abbé et de son amie.

— Mais on trouvera le corps de Cantelou, et nous serons prises.

— Tu n'y vois guère loin, ma chère amie. Songe donc que Zibold aura disparu le jour même de l'assassinat de Cantelou, et qu'on le cherchera partout en vain, puisque le caveau est sourd, inconnu, discret. Zibold sera donc accusé du crime. Tu jetteras les hauts cris, tu pleureras à fendre les cœurs, moi je braverai la justice, car je ne craindrai plus d'être reconnue.

— Et les habitants de Miguelgorry, ne pourront-ils pas te signaler?

— J'aurai eu soin de passer en Espagne; oui, ma chère, dès que nous aurons fini nos affaires ici, je franchirai la frontière, j'irai retrouver Fontac, j'irai reposer mon cœur de toutes ses agitations... Ah ! il est bien temps, Dieu merci !...

— Et pour te faire passer ce que je te dois, comment ferai-je?

— Tu recevras de mes nouvelles, rassure-toi... et si tu n'étais pas exacte... souviens-toi que j'ai un petit billet dans mes papiers qui vaut un million... ou ta tête.

— Oui... je me le rappelle, murmura Finance avec épouvante.

— Maintenant, allons souper; ne sois pas si pâle, tu as l'air d'une trépassée.

— Je boirai pour m'animer... A propos, et si Zibold revient sans être accompagné de madame de Fontac, s'il rentre dans la salle... que ferons-nous?

— Alors!... nous y songerons... viens.

Les deux amies trouvèrent la table mise, et suivirent, à la lettre, le programme qu'elles s'étaient tracé. Il ne fut question que de l'absence, que du retard de M. de Nonanville, et la cuisinière, qui était le factotum de la maison, racontait les histoires les plus terribles pour prouver le danger qu'il y avait à courir les montagnes pendant la nuit.

— Monsieur est bien imprudent, riche comme il est, répétait-elle sans cesse; à sa place, je ne quitterais le coin du feu qu'en plein midi; on est si méchant dans la vie de ce monde... Et Zibold, ou est-il?

— Quant à lui, dit Finance, je ne m'en inquiète pas... il est homme à se défendre.

— Oh! et entre nous, répliqua la ménagère, ce ne serait pas une grande perte pour le pays, si on le trouvait pendu à quelque arbre.

— Bah! il a l'air si bon, si serviable...

— Ah! mes bonnes dames, vous ne le connaissez pas; je le crois capable de tout.

Thérèse lança un coup d'œil à Finance, et lui dit à voix basse :

— Tu entends, je semble avoir deviné... notre criminel est tout trouvé.

— Tu es sorcière, répliqua Finance.

— Et maintenant va faire sentinelle du côté du pont de planches pour que Zibold n'arrive pas à la tour avant moi... tu viendras m'avertir.

Disant cela, Thérèse mit dans sa poche un long couteau effilé, à lame tranchante et solide.

— Ma foi ! je n'y puis plus tenir, s'écria Finance, il faut que j'aille au-devant de M. de Nonanville ; il est impossible qu'il ne lui soit pas arrivé malheur.

— Ah ! ma chère dame ! ne vous aventurez pas... tenez, je vais vous accompagner.

— Non... je n'irai qu'à deux pas, merci...

— Mettez-vous là, mère Jean, dit Thérèse, et buvez un coup, ça vous donnera du cœur... Allons, ma belle, dépêche-toi, ne sois pas longtemps.

— Je rentrerai de suite.

A peine Finance était-elle dehors, que le dogue qui dormait près du feu se dressa sur ses pattes de derrière, jeta un sourd grognement et s'élança contre la porte en poussant un aboiement furieux.

Thérèse serra le manche de son couteau entre ses doigts; Finance entra en courant dans la salle; son visage était tout décomposé.

— Qu'as-tu? lui demanda vivement son amie.

Avant que la courtisane eût pu répondre, la porte fut violemment poussée, et un homme, se présentant sur le seuil, assena un coup de bâton ferré sur la tête du chien qui défendait la maison avec rage. La courageuse bête alla rouler jusque sous la table où ses membres se tendirent dans un mouvement convulsif pour ne plus bouger : il avait le crâne fendu. Thérèse et Finance se tenaient droites et tremblantes devant la cheminée : l'étranger qui s'était présenté si brutalement se retourna et cria :

— Entrez.

Deux hommes portant un brancard sur lequel était couché un autre homme, le visage couvert d'un mouchoir, franchirent le seuil et déposèrent leur fardeau au milieu de la salle.

Dix contrebandiers armés jusqu'aux dents suivaient ce brancard et entrèrent après lui. Au milieu d'eux était un homme garrotté, portant l'uniforme des officiers de l'armée carliste.

— Où est M. de Nonanville? demanda celui qui paraissait commander à la troupe.

— Il est absent, répondit Thérèse; que lui voulez-vous ?

— Lui confier ce blessé... Reviendra-t-il bientôt ?

— Nous l'attendons... mais quel est ce blessé? demanda Thérèse.

Et s'approchant du brancard elle souleva le mouchoir, poussa un grand cri, tomba à deux genoux en répétant :

— Alfred, mon ami, mon pauvre ami !

Le vicomte ouvrit des yeux mourants et les referma aussitôt avec horreur, sa main repoussa celles de la courtisane.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! qui donc a osé le frapper? qui a fait couler tout ce sang?

Le prisonnier posa ses mains garrottées sur l'épaule de Thérèse, la poussa rudement et lui dit :

— C'est moi ! Dieu me pardonne, vous n'êtes guère pressée de me reconnaître.

— Faust ! s'écria Thérèse, foudroyée par cette rencontre inattendue.

— C'est bien heureux ! ma chère sœur... Ah ! nous nous retrouvons donc.

Des hurlements féroces et d'horribles imprécations se firent entendre du côté de la Tour-du-Preux, et le cri des montagnards : *ohé! hu!* jeté dans les airs par une voix perçante, retentit jusque dans la ferme. Aussitôt, les contrebandiers s'élancèrent dans la direction de l'appel

qui leur était fait. Il ne resta dans la salle que deux hommes chargés de veiller sur le blessé et sur le prisonnier.

— Nous sommes perdues! glissa Finance à l'oreille de Thérèse, qui, toujours agenouillée à côté du brancard, ne lui répondit pas.

Alors elle voulut gagner la porte pour fuir.

— Arrêtez cette femme! s'écria Faust en lui barrant le passage.

IX

M. de Brionne, n'entendant plus aucun bruit au-dessus de l'escalier souterrain, prit la lanterne qui avait été laissée à sa portée ; et, tirant Cantelou par un bras, il le traîna péniblement pour le placer sous ses yeux.

Le blessé ne donnait pas signe de vie ; ses lèvres étaient pâles, sa bouche convulsivement fermée, son visage livide.

L'abbé déchira le vieil habit de l'avare, contempla la plaie profonde qui couvrait de sang ses épaules, secoua tristement la tête, et, parta-

geant en deux son mouchoir, il l'imbiba d'un peu d'eau et l'appliqua sur la blessure.

La fraîcheur de ce pansement ranima Cantelou; il ouvrit les yeux, promena des regards effarés autour de lui et frissonna d'épouvante en se voyant entre les mains de l'homme dont il s'était si bassement, si cruellement vengé.

— Ne tremblez pas, n'ayez pas peur, lui dit le chanoine avec une adorable bonté; je sers, moi, le Dieu que vous avez outragé. Ce Dieu est plein de miséricorde et d'oubli, apprenez à le connaître, car il va se révéler à vous.

— Ah! que je souffre! quelle affreuse douleur! murmura le blessé en grimaçant.

— Il faut surmonter vos souffrances, mon frère, pour penser à l'éternité. Votre moment suprême n'est pas éloigné.

— Moi, mourir! dit Cantelou en rassemblant ses forces; mourir! vous ne le pensez pas?

— J'ai sondé votre blessure; la main qui vous a frappé a porté un coup terrible; le fer a attaqué les principaux organes de la vie, vous perdez tout votre sang... Si vous étiez secouru par quelque habile chirurgien, peut-être pourriez-vous espérer...

— On va venir à mon aide, on va venir...

— Qui?

— Zibold, mon fidèle serviteur, mon ami.

— Oubliez-vous que vous l'avez envoyé au château de Miguelgorry? répondit l'abbé, la voix tremblante.

— Eh bien! raison de plus, il viendra me délivrer.

— Dans une heure, oui, mais il ne sera plus temps. D'ailleurs, celle qui vous a assassiné prendra ses précautions, n'en doutez pas.

— Oh! mon Dieu!... Mais vous, monsieur, ne pouvez-vous pas me secourir et me faire sortir de ce caveau?

— Nous sommes dans un même tombeau jusqu'au jour de la résurrection; vous ne l'ignorez pas, car c'est vous qui m'y avez précipité.

— Oh! je sais cependant un moyen de soulever la pierre de ce tombeau... Je vais vous l'indiquer; mais...

— Mais?

L'avare hésita et balbutia :

— Vous vous vengeriez à votre tour, vous profiteriez seul de la liberté, vous m'abandonneriez; j'aime mieux me taire et mourir avec vous.

— Parlez, au nom du ciel! Ce n'est pas pour moi que je vous implore, c'est pour madame de Fontac, pour la nouvelle victime de ce monstre sans nom...

— Au fait, ce sera me venger de cette femme abominable. Écoutez... approchez votre oreille,

ma voix se perd : vous monterez cet escalier qui est là, dans le coin ; quand vous serez à la dernière marche, vous tâtonnerez le mur et trouverez une tringle. Cette tringle est un levier puissant ; en pesant dessus, vous soulèverez la dalle qui nous enferme. J'avais fait poser cet instrument dans de sages prévisions de ce qui m'arrive... Mais pouvais-je m'attendre à ce coup de poignard ?

— Vous oubliez que je suis lié par les reins à un câble de fer, et que ma chaîne est cadenassée.

— Ah ! grand Dieu ! je n'ai pas la clef de ce cadenas... Hélas ! hélas ! ne pouvez-vous pas rompre l'un de vos anneaux ?

— Il faudrait pour cela la force de Samson.

— Si je me joignais à vous ?

Cantelou essaya de remuer les bras et de se soulever ; une douleur terrible le rejeta sur les genoux de l'abbé, il poussa un cri aigu, déchirant, et dit d'un ton lamentable :

— Je suis mort !

— Imitez-moi, répondit M. de Brionne avec calme ; laissez de côté toute espérance... tous deux nous allons bientôt nous trouver en face du Créateur, vous le premier...

— Le premier ! c'est donc bien vrai ! Oh ! vous m'abusez, vous me raillez, vous vous vengez...

Non, je ne peux pas, je ne veux pas mourir.

— Pauvre insensé ! vous n'avez pas plus d'une heure à vivre... Hâtez-vous de rentrer dans la grâce ; dans cette courte agonie ne vous écartez pas du chemin du ciel.

— Je ne crois pas au ciel. Qu'est-ce que votre ciel ?

— C'est le séjour des justes et des heureux, de la vie éternelle ; on n'y entre que lavé de tout péché. N'êtes-vous pas né dans la religion catholique ?

— Oui, mais je ne l'ai jamais pratiquée.

— Eh bien ! mon frère, cette religion est si bienveillante et si miséricordieuse, qu'elle ne repousse aucun de ses enfants ; elle protége et console les plus ingrats lorsqu'ils rentrent dans son sein, fût-ce à leur lit de mort.

— Hélas ! ma vie est tissue de péchés et de crimes.

— Débarrassez-vous donc de cet odieux fardeau, pour échapper à la damnation.

— Et comment m'en débarrasser ?

— Par le repentir.

Le moribond ferma les yeux comme pour se recueillir ; tout à coup il s'écria :

— Ma bouche est en feu, j'ai soif, je me meurs de soif, donnez-moi à boire.

— Cette cruche est vide, je n'ai plus d'eau, il

m'est impossible de vous désaltérer, prenez courage comme moi.

— Ah ! malédiction ! mais c'est horrible ! ma langue est desséchée, ma gorge me brûle, mes veines sont enflammées, secouez bien ce vase, vous y trouverez encore quelques gouttes d'eau.

L'abbé prit la cruche et la secoua ; elle fit entendre un petit bruit métallique et sonore qui frappa l'oreille du blessé et répandit sur son visage une indicible béatitude.

— Il y en a ! il y en a ! dit-il en souriant avec sensualité.

— Oui, mais j'ai soif, moi aussi, et cette eau est un trésor inestimable pour mes lèvres arides.

— Donnez-m'en la moitié, je vous la payerai mille francs... donnez.

— Mille francs ! rien que cela ; vous êtes donc bien avare ?

— Deux mille, dix mille, tout ce que vous voudrez ; mais, par charité, donnez vite, j'étouffe !

— Quand vous me céderiez, mon frère, toute votre fortune, je ne vous abandonnerais pas ce que contient ce vase. A quoi me serviraient vos richesses ? Ne vais-je pas mourir ainsi que vous ? Et pouvez-vous encore penser aux biens de la terre quand vous n'appartenez déjà plus à ce monde ?

— Une gorgée, rien qu'une gorgée !

— Non, je garde tout pour moi.

— Une goutte, alors, oh ! une seule goutte... Ayez pitié de ma torture.

— Non, car je souffre plus que vous.

— Ah ! vous n'avez pas d'âme, vous n'êtes pas chrétien ; vous êtes un impie, un méchant homme !

— Savez-vous ce que c'est qu'un impie, un homme méchant? Écoutez-moi : lorsque vous m'avez jeté dans cet infâme cachot, vous avez obéi à une haine injuste et criminelle ; vous n'avez pas cherché à expliquer favorablement les causes qui vous acharnaient contre moi ; vous vous êtes torturé l'esprit pour inventer un ignoble guet-apens et un supplice barbare ; vous m'avez condamné à mourir d'inanition, de soif, de froid et de chagrin ; vous m'avez enseveli vivant dans ce cloaque infect, où vous êtes venu railler mes douleurs et insulter à mon martyre. Dans votre impatience, voulant jouir de ma lente agonie, vous avez raffiné sur vos cruautés, car vous avez coupé par moitié ce pain qui devait, pensiez-vous, me soutenir trop longtemps, car vous avez répandu presque tout le contenu de ce vase, car vous avez exposé à mes yeux des aliments auxquels ni vous ni moi ne pouvons toucher. Rappelez vos souvenirs : *Tu as tué mon père*, avez-

vous dit, *et je te tue! Menacé par toi de la misère et de la famine, je te fais mourir de faim; tu as allumé dans mon cœur une soif inextinguible d'amour, et les fureurs de la soif feront hurler ton agonie*. Sont-ce bien là vos paroles, mon frère?

— Oui... hélas! oui! je me souviens et me repens... mais un peu d'eau, de grâce, au nom du ciel!

— Lorsque vous étiez devant moi, tout à l'heure, à côté de cette femme maudite, et que vous me couvriez d'un regard impitoyable et insolent, je me suis traîné à vos pieds, vous suppliant d'intercéder pour madame de Fontac, et de détourner de sa noble tête l'orage dont elle va être frappée; vous m'avez répondu par un sarcasme, par une cruauté sanguinaire et bouffonne, et vous m'avez abandonné sans honte et sans remords. Voilà ce qui est d'un homme méchant; votre aveugle et lâche fureur n'a eu ni pardon ni pitié pour mes quatre-vingts ans... ma vieillesse impotente, mon front chauve, mes membres débiles n'ont pas su vous émouvoir. Bourreau, vous avez choisi pour votre valet un Goliath, dont les bras de fer m'ont brutalement enchaîné à cette muraille, sans égard pour mon corps grêle et chétif. C'est donc vous l'homme méchant! L'homme impie, c'est encore vous, car le blasphème est tombé de vos lèvres à chaque mot qu'elles ont

prononcé; car, ayant épuisé l'outrage sur ma personne, vous avez dardé de votre langue envenimée la majesté de Dieu qui a souri, par ma bouche, à vos invectives... Oui, l'impie, c'est vous! Soyez donc satisfait, soyez glorieux, et jouissez largement de votre gloire... Vos vœux ont été pleinement exaucés, je souffre tout ce qu'il est humainement permis de souffrir : ces fers déchirent ma ceinture, la faim torture mes entrailles, la fièvre dévore mon sang, le froid ronge mes os, et la soif, l'horrible soif, ce hideux tourment, va bientôt me rendre fou. Le supplice que vous endurez en murmurant, voilà dix heures, dix longues heures que je le subis en silence, les yeux attachés sur ce reste d'eau fraîche que je garde pour éteindre mon dernier souffle! Oui, vous l'aviez deviné, jugez-en par vous-même, la soif déchire la poitrine du malheureux qu'elle tient haletant sous sa flamme mortelle; ma bouche écume en vous parlant, et si je n'étais l'humble serviteur du Tout-Puissant, je donnerais, sans hésiter, mon âme au démon pour m'approcher d'une fontaine et plonger ma tête entière sous son cristal écumant... Oh! qu'ils sont heureux, ces hommes, ces pauvres dont les chaumières bordent les fleuves ou les ruisseaux; combien est heureuse la jeune paysanne qui puise à pleins seaux l'eau limpide des réservoirs! qu'ils

sont heureux, ces oiseaux voyageurs qui planent et s'abattent sur la nappe des lacs ou dans les joncs des marécages !

— Assez, assez ! s'écria Cantelou ; vous redoublez, par ces images, les horreurs de mon supplice.

— Qu'ils sont heureux, n'est-ce pas, mon frère, tous ces êtres pour qui Dieu a créé les éléments !... Ah ! pourquoi, homme méchant, homme impie, m'avez-vous arraché à l'air pur, aux feux du jour, à la terre maintenant semée de fleurs ? Pourquoi m'avez-vous retiré des bords de la Nive, cette rivière bouillonnante qui arrose les champs de Miguelgorry ?

— Assez !

— J'étouffe sous les miasmes putrides de cette caverne ; j'y suis transi de froid, je regrette les buissons en fleur, et mon souffle embrasé dit que la soif me détruit et me dévore.

— Mais il vous reste un peu d'eau ; vous êtes heureux ! Oh ! par pitié, une gorgée, une goutte, une seule goutte !

— Vous savez maintenant ce qu'est un impie, ce qu'est un méchant...., reprit l'abbé avec douceur ; voulez-vous savoir ce que c'est qu'un chrétien ?

— Oui, oui, mais... à boire ! murmura le blessé d'une voix de plus en plus faible.

— Le voilà, mon frère.

Disant cela, M. de Brionne prit le vase, l'approcha des lèvres de Cantelou, et versa avec soin et jusqu'à la dernière goutte l'eau qu'il contenait dans sa bouche avide et contractée.

Le blessé but avec délices, et le vase était vide depuis longtemps que ses mains le pressaient encore. Pendant qu'il étanchait sa soif, l'abbé, les yeux levés au ciel, et le visage rayonnant, disait avec une angélique charité :

— C'est à vous que je donne, ô mon Dieu ! en échange, accordez-moi de souffrir jusqu'au bout sans murmurer.

Cantelou rendit le vase au pieux vieillard, qui en appliqua les parois sur sa bouche pour y chercher quelque fraîcheur. Le blessé, stupéfait, regarda son généreux ennemi et lui dit avec respect :

— Vous souffrez donc réellement ?

— Affreusement ! répondit M. de Brionne d'une voix tremblante.

Et il posa la cruche à ses pieds sans colère, sans humeur.

— Et vous me maudissez, sans doute, pour tout le mal que je vous ai fait ?

— Je vous bénis.

— Mais quel homme êtes-vous donc ?

— Je suis chrétien, mon frère.

— Oh ! moi aussi je veux l'être, s'écria l'avare, transporté par cette réponse d'une modestie sublime.

— Si je vous ai reproché de m'avoir condamné à tant de misère, c'est que je voulais faire descendre dans votre âme, par un contraste frappant, les douces vérités de l'Évangile. Mon cœur est sans haine, sans rancune.

— Hélas! pourrai-je donc trouver grâce devant votre bonté? Pourrez-vous, au fond de ce cœur adorable, avoir quelque pitié pour mes crimes?

— Je vous ai pardonné, mais il est plus que temps de songer à implorer un autre pardon; mon frère, maintenant que vous êtes soulagé, il faut songer à Dieu.

— Je me mets à vos genoux par la pensée, éclairez-moi, que faut-il faire?

— Purifier votre âme de ses souillures.

— Et comment?

— Par le repentir d'abord.

— Je me repens.

— Par la foi.

— Je crois.

— Par l'humilité.

— Je m'humilie.

— Par l'espérance.

— J'espère.

— Enfin par la confession.

— Je suis prêt.

Le noble vieillard se pencha vers le blessé et le baisa sur le front ; puis, se recueillant, il prononça quelques prières à voix basse.

Cantelou fit, pour la première fois de sa vie, le signe de la croix ; et, instruit par son guide admirable, il commença pieusement la confession de ses iniquités.

Spectacle touchant !

Quel athée insensible eût pu résister à cette scène émouvante où se révélait, dans toute sa magnifique simplicité, la morale évangélique ? Là, ce vénérable ecclésiastique ramenant à Dieu une âme rongée par le péché ; ici, un criminel échappant à l'étreinte du démon pour se jeter aux pieds de son Créateur : la vertu dans sa rayonnante auréole ; le vice prosterné, repentant et purifié par le génie du christianisme ; côte à côte, se donnant la main, l'homme vivant modèle de toutes les puretés, et l'homme dégradé par le crime, mais relevé par la foi !

M. de Brionne, condamné à mort par son propre bourreau, payait les infâmes tortures de son supplice des plus doux fruits de sa belle âme. Il oubliait la faim, le froid, sa prochaine agonie, pour assister son plus grand ennemi à son heure suprême. Loin de savourer les délices de la ven-

geance en rendant haine pour haine, outrage pour outrage, sarcasme pour ironie, il avait désaltéré, mourant de soif lui-même, son assassin ; et sa parole fortifiante venait rafraîchir à son tour et consoler les esprits de ce meurtrier expirant.

En écoutant la longue suite des péchés et des crimes de Cantelou, le digne abbé ne laissa lire sur son visage aucune émotion, quoique la confession du converti fût terrible et que le cœur du confesseur en fût navré.

Près de trois quarts d'heure s'écoulèrent ainsi, pieusement employés à la rédemption de cette âme que la grâce avait enfin touchée.

Lorsque Cantelou courba la tête sous l'absolution sacrée, une métamorphose complète s'était opérée en lui ; l'avare était devenu généreux, l'usurier honnête homme, le criminel vertueux, le libertin chaste, l'athée religieux.

Le visage du chanoine était radieux, son cœur nageait dans la joie, un sourire délicieux effleurait ses lèvres ; on eût dit que le saint vieillard entrevoyait la couronne éternellement fleurie que les anges lui préparaient.

— Embrassons-nous encore, mon cher frère, s'écria-t-il dans un tendre élan ; vous valez bien mieux que moi, maintenant ; votre conscience a la blancheur du cygne.

— Et c'est un homme comme vous que j'ai pu haïr!... murmura le moribond. C'est vous que j'ai si brutalement, si méchamment traité!

— Ne parlons plus de cette petite histoire, mon ami, dit l'abbé s'efforçant de retrouver son humeur charmante et enjouée ; vos péchés sont plus que vieux, ils sont effacés ; tandis que j'en ai de mignons et de tout frais à confesser, moi.

— Bonté divine! Et lesquels, mon père?

— Hum! j'ai toujours été un vilain gourmand, et la disette de vivres où je me trouve me fait rêver avec extase, malgré moi, aux chefs-d'œuvre de l'art de Vatel. Hier, par exemple, je dis hier sans trop savoir pourquoi, car on n'entend pas une horloge dans ce lieu, et je n'ai jamais porté de montre, hier donc, en soupant avec ce pain de ménage, qui est excellent, par ma foi! j'ai imaginé friandise sur friandise, et j'ai trompé mon appétit de la belle façon : figurez-vous que j'ai fait un repas à deux services.

— Comment cela? demanda Cantelou avec chagrin et en étouffant une douleur aiguë provenant de sa blessure.

— J'ai coupé mon pain en trois gros morceaux et chaque morceau en plusieurs bouchées : potage, hors-d'œuvre, entrée, pâtisserie, poisson, rôt, entremets, dessert, rien ne me manquait ; ni

la volaille bourrée de truffes, ni le foie de Strasbourg, ni la carpe du Rhin, ni les cailles beurrées au basilic, ni les ortolans... A chaque bouchée je me délectais; mon pauvre pain bis était tantôt poil et tantôt plume, et, savourant ainsi sans relâche, j'attaquai bravement mon dessert, qui était le troisième et dernier morceau de ma miche. Alors seulement me vint l'idée que je mangeais en prodigue mon capital. Cette triste réflexion me fit honte du péché; et, par pénitence plutôt que par prévoyance, je renonçai au dessert. Vous voyez bien, mon cher ami, que la nature est faible chez nous tous, et qu'un gros péché est bientôt commis.

— Et la soif, la soif!

— Je fais de mon mieux pour l'oublier.

— Et moi je la sens revenir, ma gorge s'irrite.

— Courage, tenons bon... prions, il faut recevoir la douleur et la mort de pied ferme.

— Mais n'ai-je pas apporté un alcarazas plein d'eau quand je suis entré dans ce caveau avec ma complice?

— Oui, mon ami, il est là, cet alcarazas bien heureux, je le vois, il ravive ma douleur, car j'éprouve ici le supplice de Tantale. Les dieux de la mythologie étaient raffinés dans leurs châtiments, qu'en pensez-vous?

— Hélas! votre reproche n'est que trop mérité, je suis un infâme.

— Ne croyez pas que j'aie voulu faire un rapprochement... j'ai voulu rire; dans ce moment, ma gaieté trompe la soif.

— Mais je ne suis pas attaché au mur, moi, je peux aller chercher ce vase, je peux vous soulager... attendez.

— Si vous aviez assez de forces pour vous traîner jusque-là, vous adouciriez mes souffrances... La fièvre me mine, mes entrailles brûlent... Pouvez-vous, mon ami? pouvez-vous?

— Ah! quelle affreuse douleur! grand Dieu! mes reins se déchirent... Oui, je pourrai, oui..., dussé-je expirer dans mes efforts.

Le blessé, soulevé par M. de Brionne, se retourna avec courage. Quoique chacun de ses mouvements fût une torture, il se dressa à moitié sur ses genoux tremblants, et, s'aidant de ses poignets, il avança une jambe, s'arrêta pour reposer ses douleurs et pour crier; une sueur froide ruisselait sur son front et tombait par grosses gouttes; sa bouche écumait.

— N'allez pas plus loin, mon frère, disait l'abbé d'une voix défaillante, vous m'arrachez l'âme.

— J'arriverai, oh! j'arriverai... Il faut que j'arrive... Patientez un peu.

Il fit un nouveau pas et s'arrêta encore.

— Dieu ne fera-t-il pas un miracle pour vous, mon père, pour vous qui êtes son chef-d'œuvre? Moïse frappa le rocher, et le rocher versa des flots limpides qui abreuvèrent le peuple d'Israël…

— Ne me disiez-vous pas, interrompit l'abbé, lorsque vous braviez la puissance céleste : « Que Dieu fasse un miracle, et d'athée je deviens catholique? » Le miracle a été fait, mon ami, puisque j'ai reçu votre confession… Vous chancelez… Ah! malheureux! arrêtez-vous…

Cantelou poussa un gémissement lamentable, ses genoux fléchirent, et il tomba à la renverse. Le sang s'échappa par gros bouillons de sa blessure et l'inonda.

— Je meurs, murmura-t-il, je meurs!

Et il s'évanouit, les bras tendus vers le vase que ses doigts crispés effleuraient presque. Au bout de quelques minutes, le blessé se ranima; et, rassemblant une dernière fois ses forces, il se poussa en avant, et mit la main sur le vase en jetant un cri de joie, bientôt éteint dans un soupir arraché par la douleur; enfin il se roula sur lui-même comme une couleuvre, traîna le vase vacillant, répandant l'eau dans ce trajet pénible, et le laissa tomber de ses mains défaillantes dans les mains avides de M. de Brionne.

L'abbé but à longs traits, et le blessé étancha également sa soif… Puis ces deux malheureux

s'embrassèrent. Cantelou demeura demi-couché entre les genoux de M. de Brionne, qui récita les prières des agonisants.

Tout à coup un bruit sourd retentit au-dessus de l'escalier ; la dalle qui couvrait l'entrée des oubliettes rendit un son mat.

Cantelou ouvrit les yeux et murmura :

— On vient, nous sommes sauvés.

— Hélas ! répondit l'abbé avec l'accent de la terreur, c'est ma pauvre Marie, c'est madame de Fontac qui vient mourir avec nous... Horreur ! mon Dieu ! horreur !

— Ah ! si Zibold est là, nous sommes délivrés !...

Une bouffée d'air tiède et parfumé vint frapper le front des prisonniers ; la dalle du carreau avait été enlevée ; un lourd trépignement retentit dans l'enceinte de la tour, comme celui que font des hommes en lutte.

— Strasbourg ! cria le blessé de tout son reste d'énergie.

— Strasbourg ! répondit la voix puissante du colosse.

— Dieu soit béni, mon père, vous êtes sauvé, murmura Cantelou ; priez... pour moi.

Sa tête retomba sur les genoux de l'abbé ; il s'était évanoui de nouveau.

Au-dessus du souterrain, le tumulte allait croissant.

X

Urdach est un petit bourg d'Espagne, assis dans un fond, sur la droite de la belle route stratégique nouvellement tracée depuis la frontière jusqu'à Pampelune. Environné de hautes montagnes boisées, traversé par les eaux tranquilles de la Nivelle, ce village, brûlé en 1814 par les Français, rebâti, puis occupé par l'armée de don Carlos pendant la guerre de la Navarre, a subi tour à tour les lois du vainqueur et la disgrâce des vaincus. Ses murailles noircies par les incendies, ses maisons prises et reprises d'assaut, ses décombres, ses constructions inachevées, son

peuple fainéant, sa pauvreté semblent annoncer au voyageur qui pénètre dans la Péninsule les ruines morales et matérielles dont ce beau royaume d'Espagne est fatalement semé depuis si longtemps.

Aujourd'hui que la guerre de la succession n'arme plus les partis, Urdach n'est habité que par des contrebandiers, des douaniers et une compagnie d'infanterie, fournie par l'un des régiments de Pampelune.

Comment, demandera-t-on, les maisons d'un hameau, d'une bicoque, peuvent-elles abriter trois classes d'individus aussi antipathiques les uns aux autres? Comment la contrebande, la douane et la force armée peuvent-elles s'accorder? Je vais vous le dire.

Les gens d'Urdach n'exercent qu'un métier, la contrebande; les douaniers n'ont qu'un moyen d'existence, la contrebande; les soldats n'ont qu'un passe-temps, la contrebande. La conclusion est aisée. Maintenant, en deux mots, expliquons.

Les douaniers sont magnifiquement rétribués, *en chiffres,* mais on les paye de bonnes raisons; et, à la fin de chaque mois, il n'entre dans leur poche ni quadruple, ni duro, ni réal; le trésor les renvoie à des temps plus heureux, et leur défend, sous peine de mort, de trafiquer sur la

frontière. Ces pauvres gens sont donc obligés de choisir entre un peloton de fusiliers ou la famine, et ils vivent aux dépens de l'État en se permettant de raisonnables tricheries.

Quant aux soldats, c'est le désœuvrement, c'est l'ennui qui les pousse à donner d'une main aux contrebandiers, de l'autre aux douaniers, des deux à l'étranger. Ce qui fait qu'en plein jour tout le monde se salue amicalement à Urdach, et qu'à la nuit noire les meilleurs amis font mine de ne se pas connaître.

En 1836, les carlistes tenant toute la haute Navarre, Urdach était quelquefois un quartier général, mais toujours un quartier de réserve, où le prétendant avait établi ses ambulances, ses magasins, ses dépôts de recrues. De ce côté de l'Espagne, les douaniers avaient jeté le froc, et la contrebande se faisait avec primes d'encouragement données par les chefs de l'armée carliste. Tous les approvisionnements de cette armée entraient par Urdach.

La Bidassoa et la Nivelle ne divisant que politiquement le vieux pays basque, les habitants de la haute Navarre, qui sont Espagnols, et ceux de la basse Navarre, qui sont Français, n'en ont pas moins le même caractère, les mêmes mœurs, les mêmes industries. Ils sont, avant tout, *contrabandistas*, et, dans la dernière guerre, les mon-

tagnards des deux royaumes se sont donné la main en dépit de la douane française, cependant vigilante et brave.

Dans la nuit qui précéda les événements que nous avons rapportés dans les deux derniers chapitres, le village d'Urdach était silencieux. Les troupes étaient rentrées d'une marche forcée et reposaient. La cour, arrivée de la veille, s'était installée dans une grande maison d'assez misérable apparence, et dont toutes les fenêtres étaient fermées.

Près de cette maison gardée par deux factionnaires, et au bout d'une petite place traversée par la Nivelle, on voit encore aujourd'hui attenant à l'église un vieux cloître à peu près ruiné, où sont logés les soldats de la garnison. A l'époque dont nous nous occupons, ce cloître venait d'être transformé en caserne où l'on mettait des compagnies d'élite marchant avec le prince.

Vers quatre heures du matin, deux hommes, enveloppés dans leurs manteaux, entrèrent dans cette caserne et dirent quelques mots au chef du poste qui se promenait devant les armes. Aussitôt, des sous-officiers se détachèrent du poste, montèrent dans les chambrées et réveillèrent les soldats, qui s'habillèrent en silence, s'armèrent et descendirent les uns après les autres devant le cloître où ils se rangèrent en bataille.

Pendant que ces troupes se formaient, les deux hommes qui avaient ordonné la prise d'armes se dirigèrent vers le quartier général, se firent reconnaître des factionnaires, montèrent au deuxième étage et frappèrent discrètement à une petite porte ; cette porte s'ouvrit aussitôt, et une femme, vêtue d'une robe et d'une mantille noires, tendit les mains à ses visiteurs et baisa l'un d'eux sur le front en lui disant :

— Bonjour, mon cher enfant.

Et à l'autre :

— Bonjour, colonel.

Le jeune vicomte de Fontac et Faust étaient devant madame de Ravenstein. Dans leur expédition chez les douaniers, Faust et le vicomte avaient chacun repris un nom qu'ils ne portaient plus pour échapper aux soupçons de ceux qu'ils voulaient surprendre. Ainsi le colonel Pablo, comte d'Espinal, loin de s'attendre à la rencontre qu'il avait faite au vallon d'Urdach, s'était cru suffisamment déguisé sous un nom ignoré de ses frères d'armes et de ses ennemis ; et le vicomte, qui se faisait appeler Ravenstein comme sa mère, avait pris la même précaution.

Quelques mots pour expliquer la présence de ces personnages dans les rangs de l'armée de don Carlos.

Faust Keller avait quitté la France après la

mort de sa mère, s'était fait marin, et avait voyagé sur un navire de commerce pendant plusieurs années ; son caractère sombre, mais loyal et intrépide, s'était bientôt lassé de ce genre de vie, où son énergie se consumait en courses pacifiques. Ayant relâché plusieurs fois à New-York, il y avait vu madame de Ravenstein et son fils qui, vivant dans une retraite absolue, l'avaient en vain sollicité de renoncer à courir les mers, pour leur tenir compagnie. Le jeune marin était trop fier et trop indépendant pour se mettre à la charge d'une famille qu'il aimait, cependant, de toute la force de ses souvenirs. D'ailleurs, une pensée fixe assiégeait ses esprits à mesure que l'âge développait ses facultés ; il espérait rencontrer un jour l'homme qui avait déshonoré son nom et mis au tombeau son père et sa mère. Cette pensée seule le retenait sur son navire qui, touchant à tous les bouts du monde, devait lui faire retrouver les traces de son ennemi. Le vicomte et Thérèse avaient disparu depuis la séparation de corps et de biens prononcée entre madame de Fontac-Verneuil et son mari. Les recherches de Faust avaient été infructueuses, et ce fut avec un sentiment de dépit qu'il apprit, par les journaux, la fausse nouvelle de la mort du vicomte.

A cette époque, la guerre civile éclata en Espagne ; madame de Ravenstein, qui appartenait par

sa mère à l'aristocratie castillane, sympathisa, du fond de sa retraite, avec les partisans du prétendant. De son côté, le jeune baron de Ravenstein, lassé de mener une vie obscure et inutile, résolut de se rendre sur le théâtre de la nouvelle guerre et de servir la cause de la légitimité. Madame de Ravenstein s'efforça en vain de détourner son fils de cette détermination ; il partit, et sa courageuse mère, ne pouvant supporter les tourments et les inquiétudes de la séparation, s'embarqua deux ans après lui, pour le rejoindre. Admise avec honneur auprès des princes, madame de Ravenstein ne les quitta plus, et retrouva, parmi leurs plus zélés défenseurs, le colonel Pablo, récemment élevé à la dignité de comte d'Espinal, en récompense de ses braves et intelligents services.

Faust Keller n'avait rien dit de la découverte qu'il avait faite chez les contrebandiers ; il savait combien le souvenir de M. de Fontac était cher et douloureux à la mère de son jeune frère d'armes, et comme il s'apprêtait avec joie à savourer les fruits d'une vengeance tardive, comme il ambitionnait de frapper lui-même l'ennemi de son sang et de son honneur, il s'était bien gardé de dévoiler les véritables causes qui le faisaient agir.

Dans son rapport au général en chef, le colonel

avait insisté sur la nécessité pressante de détruire cette bande de contrebandiers à double face, plus nuisible qu'utile, disait-il, à l'armée du roi, par les services qu'elle rendait aux constitutionnels. Cette opinion fut vivement combattue ; on s'expliquait difficilement l'acharnement du comte d'Espinal contre de pauvres diables à peu près inoffensifs ; mais le comte exagéra l'urgence d'un coup de main, et son conseil prévalut. On le chargea de conduire une expédition contre le fameux Perez ; il eut ordre de prendre deux compagnies d'élite, et on lui adjoignit pour le seconder, quoiqu'il refusât ce concours, le commandant de Ravenstein.

Madame de Ravenstein avait alors un peu plus de quarante ans ; le chagrin, l'âge et les larmes n'avaient pu flétrir son beau visage ; elle avait pris un peu d'embonpoint ; mais sa taille était toujours élégante et noble . son regard doux et gracieux, son front digne et fier, sa voix mélodieuse.

— Nous venons, comme les preux, ployer le genou à vos pieds, ma chère et bonne mère, dit le baron, et recevoir vos exhortations.

— Hélas ! mes chers enfants, les chevaliers allaient implorer une faveur de leurs belles, mais cachaient leur départ à leurs mères trop malheureuses pour songer à les stimuler au nom de

la gloire. L'amour se plaît au bruit des fanfares, la tendresse maternelle n'envie que la paix et le silence... Mon cher colonel, je vous confie ce brave étourdi; vous veillerez sur lui, n'est-ce pas?

— Comme sur mon frère, madame; mais sermonnez-le un peu; il secoue mon autorité tout aussi bien que mon amitié.

— Prenez-vous au sérieux la course que nous allons faire? dit le baron. S'il s'agissait d'attaquer des troupes réglées, je vous excuserais presque; mais nous partons cent cinquante pour chercher querelle à une poignée de misérables aventuriers; voilà bien la peine de se mettre martel en tête!

— Adieu, mon cher enfant, adieu... Je resterai en prière jusqu'à ton retour.

Après de tendres embrassements entre la mère et le fils, les deux officiers descendirent sur la place. Les étoiles pâlissaient à l'orient, le jour allait poindre; le détachement se mit en marche, et il était déjà dans la gorge boisée qui débouche sur la route de Pampelune, lorsque les tambours du quartier général battirent la diane.

Le colonel commanda la halte, fit remplir les cartouchières, et renouveler l'amorce des fusils; puis il appela près de lui les officiers subalternes, et leur dit:

— Je retrouve ici les pierres qui indiquent l'endroit où les contrebandiers nous ont quittés ; ou j'ai bien mal jugé, sous mon bandeau, le trajet qu'on nous a fait faire, ou nous devons être descendus de ces collines... Qu'en pensez-vous, commandant ?

— Il me semble, au contraire, que nous sommes arrivés par la plaine...

— Vous allez déployer la première compagnie en tirailleurs, en espaçant les hommes de dix pas en dix pas, et vous les dirigerez du côté de la montagne. Capitaine, vous imiterez cette manœuvre avec la deuxième compagnie, et vous vous avancerez par la plaine. Le commandant de Ravenstein vous accompagnera. Recommandez à vos tirailleurs de ne laisser aucun buisson sans le fouiller, non pour y chercher ceux que nous poursuivons, mais bien des chiffons comme celui-ci. (Le colonel montra aux officiers un petit morceau de foulard.) Aussitôt que nous en aurons trouvé un, nous serons sur les traces des contrebandiers. Séparons-nous, et mettons-nous à l'œuvre, il fait grand jour... Le premier qui mettra la main sur l'un de ces brimborions en instruira le chef de sa compagnie, qui mettra aussitôt le feu à quelques broussailles pour signaler sa découverte.

Les deux pelotons se séparèrent, l'un appuyant

à gauche, l'autre à droite, Faust gravissant la montagne, le vicomte cheminant dans le vallon.

Après une demi-heure de quête, l'un des hommes du colonel lui apporta un morceau de foulard. Faust jeta un cri de joie, et ordonna d'allumer un grand feu. Comme il se tournait vers la vallée pour y chercher ses compagnons, il vit un nuage de fumée s'élever des bords de la Nivelle.

— Voilà qui est singulier, dit-il tout en continuant ses recherches.

A cent pas plus loin, il trouva une nouvelle trace de son passage, et vit les tirailleurs répandus dans le vallon s'avancer vers lui.

Enfin, les deux troupes se rejoignirent sur un petit plateau, et s'arrêtèrent. Chacune d'elles avait fait de nombreux crochets, et rencontré un même nombre de chiffons.

— Nous sommes bafoués, dit le baron en riant; c'est une vraie chasse à courre que nous faisons là.

— Les coquins sont rusés, mais nous les rejoindrons, ou j'y perdrai mon nom... Allons, messieurs, en route; que chaque peloton suive les traces qu'il rencontrera. Nous sommes assez nombreux pour nous passer d'un mutuel secours; agissons donc pour notre propre compte. Rendez-vous, à cinq heures de l'après-midi, à

Itzazou pour convenir du coup de main... Bonne chance, commandant !

Laissons les tirailleurs du colonel Pablo piétiner dans les ronces, à tout instant déroutés ou remis sur la piste par des indices qui attestaient la prudente sagacité de ceux qu'ils traquaient, et revenons au vallon d'Urdach, dans la maison des contrebandiers.

Pendant que le détachement carliste quittait son quartier, et pour ainsi dire à la même heure, le vicomte de Fontac entrait dans sa chambre à coucher et réveillait Antoine, son valet de chambre, endormi dans un fauteuil près du feu. Le laquais s'excusa, bien en pure perte, car son maître ne l'écoutait pas. Une pensée chagrine le poursuivait et le rendait insensible à toute espèce de prévenance. Il se promena à grands pas dans sa chambre sans dire un mot.

— Monsieur veut-il que je le déshabille ?

— Oui.

Antoine débarrassa le vicomte des méchants haillons dont il était vêtu.

— Aveugle !... murmurait M. de Fontac, pendant que son déguisement poudreux et troué tombait pièce par pièce. Aveugle !

— M. le vicomte ne parle pas de lui, sans doute ? demanda le valet en présentant une magnifique robe de chambre.

— Plût à Dieu que ce fût de moi !... Ah! mon pauvre enfant, mon dernier-né !... Où est Perez, Antonio ?

— Le seigneur Perez est sorti, une heure avant le jour, pour une petite expédition; il ne tardera pas à rentrer.

— Dites-moi, Antoine, puisqu'il me paraît prouvé que je ne saurais rien apprendre des maîtres de cette maison, j'ai recours à vous : où suis-je ?

— Chez vous.

— Trêve de plaisanterie.

— Ou, si vous aimez mieux, chez don Garcia y Alvarez y Miraflores...

— Nouvelle énigme... Si j'ai bonne mémoire, nous avons laissé ce don Garcia à Paris.

— C'est vrai, mais monsieur le recevra ici aujourd'hui ; il est arrivé dans la nuit avec d'alarmantes nouvelles.

— Pour qui ?

— Pour nous tous, et pour le seigneur Perez en particulier.

— Expliquez-vous.

— Je serais fort embarrassé d'en dire davantage. Mon affaire dans cette maison est de ne rien savoir, si ce n'est mon métier de valet de chambre.

— Alors laissez-moi reposer tant bien que

mal, je vous sonnerai quand vous me ferez besoin.

— A vos ordres, M. le vicomte. Permettez que j'enlève ce déguisement pour le porter au vestiaire...

Le vicomte se jeta sur son lit. Son agitation se calma peu à peu, il s'endormit et ne s'éveilla que vers neuf heures dans la matinée. Perez venait d'entrer dans sa chambre.

— Eh bien! sommes-nous reposé? demanda le contrebandier.

— Physiquement, oui; moralement...

— Il ne s'agit pas du moral, heureusement, interrompit Perez; aujourd'hui vous n'aurez besoin que de vos jambes et de vos bras.

— Ah! tant mieux, mon ami, vous allez donc m'employer à quelque expédition?... J'ai besoin de mouvement, donnez-moi un poste périlleux... Tenez, mon cher Perez, faites-moi tuer, vous me rendrez service.

— Bon! vous voilà revenu à vos idées mélancoliques... Mon cher, rien n'est trivial et vulgaire comme de mourir; bien vivre, voilà l'utile, l'agréable, l'important. Toutefois, je ne réponds pas de ce qui pourra arriver la nuit prochaine.

— Quel que soit le danger, je m'y jetterai tête baissée... Donnez-moi vos instructions.

— Je sais que vous avez du cœur. Avant de vous expliquer ce que nous aurons tous à faire d'ici à demain, dites-moi ce que vous avez vu et entendu du côté de Miguelgorry.

— Hélas! mon ami, je les ai vus ces deux pauvres enfants ; Hélène est toujours aussi belle, aussi rêveuse que dans sa retraite de la rue de Vaugirard ; c'est toujours cette même vierge candide, au front pur, aux regards chastes, que j'admirais à Saint-Sulpice. Je connaissais ce visage enchanteur, cette grâce angélique, mais je ne pouvais savoir que sous cette enveloppe séduisante battait un cœur noble et charitable, plutôt fait pour le ciel que pour la terre.

Le vicomte raconta la scène du pavillon du parc, et ses yeux s'emplirent de larmes lorsqu'il avoua que sa fausse misère avait été secourue par la pieuse aumône de ses deux enfants.

— Je n'aime pas ces récits, dit Perez ; ils me remuent de fond en comble, et me voilà morose pour tout un jour... Bah ! prenez courage ; je vous promets, moi, que bientôt vous embrasserez à votre aise toute votre famille, si nombreuse qu'elle soit. Et ce jeune homme, ce beau Gaston, vous a-t-il regardé avec intérêt, avec attendrissement ? Son regard parlait-il un peu pour son âme?

— Aveugle ! mon ami, aveugle ! s'écria le vicomte en frappant son front de ses deux mains.

— Ah ! pauvre père ! murmura le contrebandier, pauvre père !

Et il pressa le vicomte sur son cœur.

C'était la première fois que Perez laissait éclater quelque sensibilité devant M. de Fontac depuis qu'il le connaissait. Ce caractère résolu, cette âme trempée d'acier, cette bouche railleuse, venaient de trahir tout à coup un sentiment qui pouvait paraître étrange chez le montagnard. Le vicomte regarda Perez avec étonnement ; mais le visage du contrebandier avait repris son masque habituel.

— Vous vous êtes peut-être trompé ?

M. de Fontac raconta ce qui s'était passé.

— Il y a un remède à tout, ne vous désolez pas.

— Si mon fils est aveugle-né, je ne dois conserver aucun espoir ; il ne me verra jamais.

— Jamais est un mot absurde qu'on devrait biffer de tous les dictionnaires. Écoutez-moi bien. Les services que je vous ai rendus jusqu'à ce jour vous ont paru providentiels, n'est-ce pas ?

— Providentiels, oui.

— Eh bien ! ce que je crois pouvoir faire pour vous tiendra du miracle.

— Expliquez-vous, de grâce, vous me faites mourir d'anxiété.

— Je rendrai la vue à l'aveugle.

— Vous ! s'écria le vicomte transporté d'une joie folle.

— Moi ou un autre, peu importe ; je commence à croire que le temps des épreuves va cesser pour vous... Ah ! la sévérité du ciel a lourdement pesé sur vos péchés, M. le vicomte, et s'il vous était donné de recommencer votre jeunesse, elle ne serait pas si longue à passer, n'est-ce pas ? Nous causerons de cette grave affaire un peu plus tard. Toutefois, n'oubliez pas que je me contente de vous faire espérer ; la cure n'est pas certaine, et cependant j'ai plus de confiance que de fanfaronnade.

— Mais quand ? mon Dieu, quand ?

— Pour le quart d'heure, nous avons d'autres chiens à fouetter, répondit le contrebandier en revenant à son langage moitié sérieux, moitié vulgaire, et à son imperturbable insouciance.

— Que peut-il y avoir de plus pressé, mon ami ? dit le vicomte d'une voix suppliante.

— Il faut avant tout pour labourer mettre la charrue derrière les bœufs, mon camarade ; vous me dites : « Quoi de plus pressé ? » Je vous répondrai : « Rien. »

— Alors?

— Alors, occupons-nous de vivre jusqu'au moment où se fera le miracle ; il ne se ferait pas sans moi, je vous en préviens, et dans ce moment, pendant que nous causons tout tranquillement, cent cinquante tirailleurs carlistes, partis du quartier général d'Urdach, vous cherchent vous et moi.

— Pour...?

— Pour nous pendre, rien que cela. A la tête de ces braves fantassins se trouvent le colonel Pablo et le vicomte de Fontac, ou, si vous le préférez, Faust Keller et M. de Ravenstein, votre fils; il me paraît convenable, dès lors, qu'au lieu d'être pendus ce soit...

— Malheureux! qu'allez-vous dire?

— Ce soit Faust Keller... Trouvez-vous à critiquer mon opinion?

— J'ai déjà fait tant de mal à la familler Keller, que je répugne à combattre le colonel.

— Alors, vous n'hésitez pas à prendre pour vous la potence, et vous renoncez aux joies que je vous prépare?

— Y renoncer!... Non, je ne commettrai pas de crimes; je ne peux pas me battre contre Faust.

— Alors, battez-vous contre votre fils!

— Vous me rendez fou!... j'use mon intelli-

gence à percer les mystères dont vous m'entourez.

— Pardieu! vous voyez des problèmes dans les mots les plus simples. Voici le fait : le colonel Pablo et votre fils, que nous avons ramenés aux avant-postes d'Urdach, étaient venus nous espionner; les précautions que j'ai prises pour déjouer leurs tentatives me réussiront probablement. Nous avions affaire à un rusé compère, jugez-en. Le colonel avait, à ce qu'il paraît, garni ses poches de morceaux de foulard qu'il a semés sur toutes les broussailles où nous l'avons fait passer ce matin; il a pris deux compagnies d'élite, et s'est mis en quête des traces de son voyage nocturne.

— Nous sommes donc perdus?

— A malin, malin et demi. M. le comte d'Espinal sera bien attrapé, s'il ne l'est déjà. J'ai ramassé tous les chiffons répandus autour de la maison dans le vallon, et je les ai jetés moi-même dans la direction de Saint-Jean-de-Luz. Ainsi, lorsque les carlistes déboucheront ici, ils seront conduits par leur propre ruse bien au delà de notre habitation...

— Et comment avez-vous fait pour déjouer ce stratagème?

— Je l'ai deviné. J'avais eu soin de promener les deux espions dans le pré pendant trois gros quarts d'heure, afin de leur donner le change et

de leur faire croire qu'ils faisaient beaucoup de chemin. Dans cette promenade je m'aperçus du manége du colonel, et hier, en repassant par les mêmes sentiers que nous avions suivis la veille, je ne fus pas surpris de trouver ces sentiers jalonnés par de petits morceaux de soie rouge. Il ne m'en fallait pas davantage, et j'ai riposté à notre ennemi par ses propres feintes. Depuis, j'ai appris, par les intelligences que nous avons dans Urdach, le mouvement de deux compagnies mises à nos trousses. Mon plan a été immédiatement arrêté. J'attends de pied ferme le terrible Pablo; et, à vous parler franc, j'aime mieux être dans ma peau que dans la sienne.

— Antoine m'a annoncé l'arrivée d'Orrochordoqui cette nuit; est-ce vrai?

— Oui, mais gardez-vous bien d'appeler ainsi notre camarade; Orrochordoqui est ici don Garcia y Alvarez y Miraflores, rien que cela; sous ce nom d'emprunt, Orrochordoqui passe pour un riche Mexicain exilé de son pays pour raisons politiques; cette maison est censée lui appartenir.

— Quel dédale de combinaisons! vous êtes tous des héros!...

Nous ne sommes que de pauvres diables, mais avant peu nous pourrons jeter la besace... Je vous étonne, hein?

— Je l'avoue.

— Plus tard, lorsque vous connaîtrez mon histoire, je vous étonnerai moins, sans doute.

— Achevez-moi, ou plutôt commencez-moi donc cette histoire; elle est écrite en hiéroglyphes, j'imagine.

— Ma foi, non! elle est toute modeste et fort simple. Puisque vous tenez à la connaître, je vais vous satisfaire. L'intérêt que je vous porte, et l'amitié à toute épreuve que je vous ai vouée, vous intriguent beaucoup, n'est-ce pas? Apprenez donc le nom de mon père, ou plutôt de mon aïeul... Je suis fils du...

Le contrebandier s'arrêta et prêta l'oreille avec soin. Le cri d'alerte du Basque résonna dans le vallon.

— Ohé! hu!

— Diable! voilà du nouveau, dit Perez.

La porte de la chambre fut vivement poussée, don Garcia y Alvarez (Orrochordoqui) entra en criant :

— Voici la troupe, ils sont cent.

— Nous serons reconnus, dit M. de Fontac.

— Si l'on nous voit..., répliqua Perez. Allons, leste, tout le monde aux magasins, descendons.

Sur l'escalier, le contrebandier parla bas à l'oreille d'Orrochordoqui, celui-ci baissa la tête en signe d'adhésion.

Quelques minutes après, Perez, le vicomte, Antoine et plus de vingt contrebandiers avaient disparu dans le souterrain où Faust et M. de Ravenstein avaient passé le jour et la nuit de la veille.

XI

Orrochordoqui demeura seul avec deux domestiques, et attendit, couché dans un hamac, la visite des officiers qui commandaient le détachement. La troupe fit halte dans le vallon; trois officiers et quelques hommes entrèrent dans la cour des contrebandiers et demandèrent à parler au maître de l'habitation. Un officier et dix hommes se portèrent en avant pour explorer le terrain au delà du vallon.

Orrochordoqui se présenta, introduisit ses hôtes, et leur proposa de prendre quelques rafraîchissements, ce qui fut accepté.

En montant le perron, Faust jetait autour de

lui des regards inquiets; il cherchait à rappeler ses souvenirs, fermait tantôt les yeux pour marcher à tâtons, comme il l'avait fait, conduit par Perez; puis il interrogeait la physionomie placide du maître de la maison; ce visage lui était complétement inconnu, et le calme de ses traits aurait déjoué tout soupçon.

Orrochordoqui fit entrer les officiers dans un petit salon d'une élégance modeste, et deux domestiques apportèrent sur des plateaux du rhum, des pâtisseries, du sucre, de l'eau glacée et des citrons.

Faust examina de près les verres, les porcelaines; ce n'étaient pas ceux qu'on lui avait présentés la veille; il regarda les laquais... c'était la première fois qu'il les voyait.

On s'approcha d'une table où les domestiques avaient déposé les rafraîchissements, et l'hôte en fit les honneurs avec une grâce et une distinction parfaites.

— A qui devons-nous cette aimable hospitalité? demanda Faust.

— A un pauvre gentilhomme mexicain exilé de sa patrie pour des raisons politiques, colonel; à don Garcia y Alvarez, allié aux Miraflores de Grenade; maintenant, seigneur colonel, puis-je savoir votre nom sans être indiscret?

— Je suis le colonel Pablo, comte d'Espinal.

— Ah! j'ai beaucoup entendu parler de vos exploits.

— Et moi, de votre générosité, seigneur don Garcia. Vous voilà fort paisible dans ce délicieux asile; vous n'avez de la guerre qui déchire l'Espagne que la fumée de nos canons.

— Jusqu'à ce jour, je l'avoue, ma retraite a été silencieuse et ma vie exempte de soucis; mais depuis ce matin je suis menacé d'un dangereux et insupportable voisinage. Il paraît que le pays est envahi par une bande de malfaiteurs et de pillards qui mettent les honnêtes gens à contribution et les égorgent en cas de résistance; ces brigands se contentaient autrefois de faire une audacieuse contrebande, ils ont trouvé le métier peu lucratif, et s'adonnent, à ce qu'il paraît, à une nouvelle industrie.

— Cette bande a-t-elle un chef? Voilà la première fois que j'en entends parler.

— A vous dire vrai, je n'en sais rien; ce matin, mon valet de chambre m'a apporté une lettre qu'il avait trouvée sur le perron, à mon adresse; cette lettre, qu'on aurait pu croire tombée du ciel, est signée d'un nommé... d'un nommé... ma foi! ma mémoire est fort ingrate. Bref, par cette lettre l'impudent bandit m'ordonne d'envoyer ce soir, à neuf heures, la bagatelle de six cents gourdes à l'entrée du Pas-de-Roland; ces

six cents gourdes devront être déposées au pied d'une croix de bois qui sera plantée, tout exprès, pour guider mon messager.

— Voilà qui est audacieux...

— Ce n'est pas tout, comme je relisais cette épître, mon fermier m'apporta un autre billet, par lequel on me menace de mettre ma maison à feu et à sang si je n'ai pas fait remettre, entre huit et neuf heures, au col d'Espalette, deux sacs de mille francs chacun...

— Ce billet était-il signé?

— Oui, mais d'un autre nom... Diégo, dit don Garcia à son valet de chambre, allez dans mon cabinet, vous trouverez deux lettres déployées dans le grand tiroir de mon secrétaire, et vous me les apporterez.

L'ordre exécuté, don Garcia reprit :

— Voici celle qu'on a trouvée sur le perron, elle est signée Fontac.

Le colonel réprima un mouvement de joie, que l'œil vigilant du Basque ne laissa pas échapper, prit la lettre, la lut, et la passa à ses compagnons.

— Et voici l'autre, ajouta Orrochordoqui ; elle est signée Perez Montenegro... J'avais beaucoup entendu parler de ce drôle, mais non comme d'un voleur de grand chemin.

— Et que comptez-vous faire? demanda Faust.

— Ma foi, le cas est grave. J'espère que ces chenapans ne sont que fanfarons. Cependant, je me disposais à partir pour Urdach, pour demander quelques hommes au général en chef, pour mettre un peu de garnison chez moi.

— Voulez-vous me confier ces deux lettres?

— Je ne demande pas mieux; et si vous vouliez me laisser une escouade ou deux, vous me rendriez un signalé service.

— Je ferai mieux; enfermez-vous, barricadez-vous, ne bougez pas; c'est moi qui me rendrai au Pas-de-Roland et au col d'Espalette.

— Vous, seigneur colonel?

— Oui, et je payerai ces messieurs avec de la bonne poudre royale et des balles de calibre.

— Ma foi, M. le comte, je ne manquerais pas une si jolie expédition pour la couronne d'Espagne; je serai des vôtres, si vous le permettez.

— Non pas; si vous quittiez cette campagne, comme nous sommes sans doute espionnés, les brigands nous feraient faux bond. Il est même temps que nous nous quittions.

Dans ce même moment, l'officier qui avait poussé une reconnaissance au delà du vallon entra dans la salle.

— Colonel, dit-il, nous avons ramassé vingt de ces chiffons sur les sentiers qui débouchent dans

la plaine de Roncesvailles (Roncevaux). Il est probable que le repaire des contrebandiers est à quelques lieues d'ici dans cette direction.

— La plaine de Roncevaux s'étend jusqu'au Pas-de-Roland, dit le colonel, j'en sais assez. Seigneur don Garcia, je vous remercie, nous vous quittons; demain vous aurez de nos nouvelles. Faites ainsi que je vous ai dit, demeurez en paix.

— C'est à regret que je vous vois partir sans moi; enfin, je me rends à vos désirs.

Faust serra la main du Basque, rallia sa troupe, dont le dernier soldat disparut bientôt derrière les rochers qui fermaient le vallon.

Un quart d'heure après leur départ, Orrochordoqui descendit dans la salle souterraine, où les contrebandiers se tenaient silencieux, et dit à Perez :

— Plein succès!

— Raconte-nous ce qui s'est passé, seigneur don Garcia.

Le récit achevé, Perez se frotta les mains et dit au vicomte :

— Vous prendrez avec vous quinze de ces gaillards-là (il montra les contrebandiers qui l'entouraient), Orrochordoqui vous accompagnera, vous guidera, et vous embusquera dans les gorges qui avoisinent le Pas-de-Roland. Vous serez rejoint

à ce poste par une cinquantaine de Basques que j'ai fait prévenir, et qui vous donneront un solide coup de main. Vous aurez à lutter contre forte partie, les tirailleurs d'élite sont de hardis soldats; mais si soixante-cinq montagnards étaient vaincus par de la milice, ils en mourraient de honte. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il faudra faire main basse sur la nichée entière; il est urgent de tuer tout, à moins que vous ne fassiez des prisonniers, mais qu'aucun homme ne vous échappe; prenez tout, mort ou vif.

— C'est bien, dit Orrochordoqui.

— Vous vous trouverez en face de Faust, ajouta Perez à l'oreille du vicomte; et, débrinn-bichaïa! mon cher, il vaut mieux tuer le diable que d'être tué par lui. Quant à moi, je partirai d'ici avec le reste de nos gens pour me rendre au col d'Espalette.

— Et mon fils? demanda le vicomte en riant.

— Je le ferai prisonnier, foi de contrebandier!... Battez-vous bien, sans souci pour votre enfant, je m'en charge... Il faut que je vous aime de toute la tendresse de mon âme pour vous céder ainsi le bonheur de frotter les oreilles au señor Pablo.

— Mais comment pouvez-vous nous assigner ainsi à chacun nos places? Ne pouvez-vous pas rencontrer Pablo quand moi je rencontrerai...

— Je serais donc devenu bien maladroit!... Bah! mon cher ami, rappelez-vous que je ne me trompe jamais, et que je suis...

— Le diable assurément.

— À votre service. Allons, enfants, préparons-nous, dînons et armons-nous.

Avec les premières ombres de la nuit, les contrebandiers sortirent du vallon d'Urdach, divisés en deux troupes armées jusqu'aux dents; l'une, la plus forte, sous la conduite du vicomte de Fontac et d'Orrochordoqui, prit la direction du Pas-de-Roland; l'autre, composée de dix hommes obéissant à Perez, gagna les sentiers qui vont au col d'Espalette.

Un peu avant huit heures (la nuit était déjà ténébreuse), les hauts fourrés qui avoisinent les abords du défilé d'Espalette étaient garnis de contrebandiers tapis sous les épines, dans les rochers, dans les ravins, ayant, tous, leurs pistolets à la ceinture et leurs mousquets à côté d'eux. La bande s'était partagée en deux pelotons qui laissaient entre eux un grand espace; le plus rapproché de la frontière était à droite de l'étroit chemin qui conduit au corps de garde de la douane française, l'autre s'était porté à gauche. Perez, rampant avec adresse de buisson en buisson, donnait ses derniers ordres et ses dernières instructions, lorsque les sentinelles avancées signa-

lèrent l'arrivée du détachement conduit par le baron de Ravenstein.

Les contrebandiers avaient été renforcés par une trentaine de Basques, prévenus à temps et accourus en toute hâte de leurs montagnes.

Les soldats carlistes marchaient avec assez de précaution, s'éclairant par une avant-garde, mais négligeant de fouiller un pays où ils ne s'attendaient pas à trouver d'ennemis prêts à se ruer sur eux.

Le hasard est un grand maître à la guerre; les plus grandes batailles ne sont souvent décidées que par des événements impossibles à prévoir, futiles en apparence, et cependant graves par les suites qu'ils amènent. Le hasard fit donc que le commandant de Ravenstein, ayant dépassé le premier peloton des contrebandiers sans l'avoir rencontré, fit arrêter sa troupe entre les deux embuscades, et résolut d'attendre, à la halte qu'il avait choisie, les brigands chargés de venir prendre le dépôt qu'ils avaient ordonné.

— Nous sommes arrivés à temps, dit le jeune commandant à l'un de ses officiers subalternes, le terrain nous appartient, et nous allons profiter de notre avance pour nous mettre à l'affût.

— Vous ne sauriez trouver un meilleur gîte, répondit l'officier; ce pli de terrain masquera nos

hommes de tous les côtés ; mon avis est que nous nous en emparions sur-le-champ.

— C'est aussi le mien : faites coucher vos tirailleurs ventre à terre, et le fusil entre les jambes ; que personne ne bouge.

— Ne placez-vous pas un poste d'observation ?

— A quoi servirait-il ? nous ne sommes pas en présence de l'ennemi ; nous ne craignons pas de surprises ; plus nous serons disséminés, plus nous nous découvririons.

— C'est juste ; mais qui nous préviendra de l'approche des contrebandiers ?

— N'est-ce pas aux rochers qui nous font face, là-bas, qu'aboutit le col d'Espalette ?

— Oui.

— Pour arriver à ces rochers, nos lurons seront bien obligés de nous passer sur le ventre ; nous n'aurons donc qu'à nous lever pour faire feu.

— Au fait, vous avez complétement raison. Dépêchons-nous donc, l'heure approche.

Les soldats obéirent à leurs chefs et tapissèrent le creux d'un petit ravin qui se trouvait à égale distance des deux embuscades des contrebandiers.

Un silence absolu régna dans la vallée. Tout à coup un cri rauque, aigu, éclata dans les airs, et un cri semblable lui répondit.

— Les vautours semblent flairer leur futur butin, dit l'officier à l'oreille du commandant.

— Faisons en sorte de ne pas nous faire flairer de trop près... Chut... N'avez-vous pas entendu grouiller dans les pierres?

— Non.

— Je me serai trompé... Écoutons.

Perez avait vu les soldats arriver et prendre position, et il avait poussé le cri lugubre d'un oiseau de proie, signal convenu entre les deux fractions de sa troupe. A cet avertissement, le chef de l'arrière-garde avait répondu ainsi qu'il avait été convenu. Aussitôt les hommes des deux embuscades avaient quitté leurs gîtes pour se glisser, tantôt à plat ventre, tantôt à quatre pattes, marchant sur le ravin et à la rencontre les uns des autres. Il fallut aux contrebandiers toute leur agilité, leur patience et leur résolution, pour exécuter un mouvement aussi difficile. Néanmoins, ils avancèrent sans s'être trahis, et se trouvèrent bientôt à vingt pas des arêtes du ravin.

— Cette fois, j'ai entendu, dit l'officier; j'en jurerais.

— Quelque lièvre qui broute, répondit le baron en souriant; ne bougez pas.

— J'ai l'oreille fine, croyez-moi, et il faut que je m'assure du fait.

Disant cela, l'officier se leva et monta la berge du ravin; comme il arrivait sur le bord, un homme se dressa brusquement devant lui, le frappa en pleine poitrine d'un coup de stylet et le repoussa ; le malheureux jeta un soupir et retomba mort sur les siens. Aussitôt, quarante montagnards audacieux et robustes se précipitèrent des deux côtés du ravin sur les soldats qui étaient encore couchés sur leurs fusils. Quelques braves ne voulurent pas se rendre, et furent tués.

Le commandant fit feu, à bout portant, de ses deux pistolets, manqua Perez, et étendit à ses pieds l'un des assaillants; Perez enlaça le baron de ses bras nerveux, et lui dit :

— *Fortuna belli!* M. de Ravenstein, vous serez plus heureux une autre fois... rendez-vous...

— Il le faut bien, puisque je ne peux pas bouger; vos mains me serrent comme des étaux... d'ailleurs, je suis blessé.

— Où, s'il vous plaît?

— A la tête, je perds mon sang.

Dans le premier moment de tumulte le baron avait reçu un coup de crosse de fusil qui lui avait ouvert la tête.

— Je suis désolé, dit Perez.

— Vous êtes plaisant!... contentez-vous de m'assassiner, ne raillez pas.

— Je ne suis ni assassin, ni railleur; vous

êtes venu pour me prendre, je vous ai pris, c'est de bonne guerre. Mes amis, garrottez vos prisonniers... M. le baron me fera l'honneur de me suivre, n'est-ce pas?

— Où?... Et d'abord comment me connaissez-vous?

— Je vous connais parce que vous me connaissez.

— C'est différent. Vous avez un genre de célébrité que je n'envie pas.

— J'ai voulu dire que nous nous connaissions de longue date.

Le baron haussa les épaules en signe de mépris.

— Vous en doutez... Eh bien, attendez.

Perez tira son prisonnier à l'écart, battit le briquet, alluma une petite lanterne de contrebandier que portait l'un de ses hommes, déchira un feuillet de son portefeuille, le donna, avec un crayon, au commandant et lui dit :

— Écrivez.

Le baron prit le crayon et le papier machinalement; cette aventure lui semblait fabuleuse. Perez dicta :

« Ma chère mère, j'ai été malheureux; je suis tombé dans une embuscade que m'ont tendue nos ennemis, je suis prisonnier et blessé... »

— Tutoyez-vous madame la baronne de Ravenstein? demanda le Basque avec le plus grand calme.

— Non, répondit le jeune homme de plus en plus étonné.

— Très-bien... Veuillez écrire.

« Le chef des contrebandiers est un homme généreux; il aurait pu passer tout le monde par les armes, et je m'attendais à une mort inévitable. Je suis donc joyeux de vous rassurer sur mon sort, sur celui de mes compagnons. A l'exception de ceux qui sont tombés les armes à la main, nous avons tous la vie sauve; mes soldats ont été mis en liberté, et moi je passe en France, contre ma volonté, il est vrai, mais conduit par Perez, qui m'a fait prisonnier. On me mène à Miguelgorry, à deux petites lieues d'Espalette. Je vous prie de venir m'y joindre et surtout de vous faire accompagner par le docteur Mendoz, ma blessure exigeant les soins les plus intelligents. Je remets ce billet à l'un de mes compagnons d'infortune, qui vous donnera les détails sur notre malheureuse entreprise. Mon sang coule abondamment. Je vous embrasse avec chagrin et joie. Hâtez-vous, mais ne venez qu'accompagnée du docteur.

« *P. S.* Il est plus que probable que vous

trouverez Faust Keller au château de Miguelgorry. »

M. de Ravenstein regarda Perez avec stupéfaction.

— Signez, ajouta le contrebandier.

Le commandant écrivit : *de Ravenstein*. Perez lut cette signature ; et, rendant ce papier, il dit :

— Ce n'est pas cela ; mettez : le vicomte Alfred de Fontac-Ravenstein... ce sont vos vrais noms, M. le commandant.

— Ah ! pardieu ! voilà qui est violent ! s'écria le vicomte ; où nous sommes-nous donc connus ?

— Qu'est-ce que cela vous fait ? Écrivez l'adresse, maintenant.

— Je ne ferai pas partir ce billet, il n'est pas digne de moi.

— Eh bien ! à votre guise, mon cher monsieur... Hé ! Francisco ?

— Señor ?

— Fais-moi égorger ces pauvres diables, je te prie.

— Si, señor.

— De qui voulez-vous parler ? dit vivement le vicomte.

— De mes prisonniers.

— Comment ! vous oseriez... ?

— Vous allez voir... Attendez quelques mi-

nutes, à moins que vous ne préfériez faire porter ce papier.

— Belle question! Puis-je hésiter?

— Ma foi, non, à ne pas mentir... Remettez donc ce billet à l'un de vos hommes; choisissez le plus intelligent, et recommandez-lui de s'acquitter lestement de son message.

— Mais, dit le commandant qui avait déjà fait un pas pour obéir, c'est sans doute un piége que vous tendez à ma mère.

— Je vous jure sur le Christ que madame de Ravenstein est de mes amies et que je lui prépare une grande joie, ainsi qu'à vous.

Perez prononça ce serment avec un accent de franchise imposant.

— Quel homme êtes-vous donc? demanda le baron au contrebandier, en revenant d'exécuter l'ordre qu'il en avait reçu.

— Ma foi! je n'en sais véritablement rien, débrinn-bichaïa! On me le demande chaque jour, et je n'ai pas encore trouvé une réponse passable à cette question... Maintenant, décampons sans tambour ni trompette... Francisco, fais lâcher tous les prisonniers, et cours au Pas-de-Roland avec nos contrebandiers; il se peut que les amis aient besoin de renfort; laisse-moi deux hommes alertes.

— Si, señor.

— Partons, M. de Ravenstein, donnez-moi le bras ; je vois que votre blessure vous fatigue.

Perez entraîna le baron et s'avança vers la frontière, qu'il franchit sans obstacle à une demi-lieue au-dessus du poste de la douane.

XII

Pendant que ces événements se passaient en Espagne, les châtelains de Miguelgorry étaient en proie à de vives inquiétudes. M. de Brionne, absent depuis plus de trente heures, n'avait pas encore donné de ses nouvelles ; on ne savait pas où était située la ferme du douanier qui avait donné l'hospitalité à madame de Ravenstein et à sa femme de chambre, et les renseignements que madame de Fontac avait fait prendre n'avaient pas peu contribué à jeter l'anxiété dans tous les cœurs. M. de Brionne était l'exactitude en personne; il paraissait surprenant qu'il pût pro-

longer ainsi son absence sans donner signe de vie, malgré ses promesses, et madame de Fontac, cédant aux sollicitations d'Hélène et de Gaston, venait d'envoyer prévenir la gendarmerie de Cambo pour qu'elle fît les recherches commandées par la prudence.

Hélène, qui avait vu partir son père adoptif avec de tristes pressentiments, n'était pas maîtresse de ses larmes depuis le commencement de la journée ; chaque minute écoulée la jetait dans d'insurmontables frayeurs, et Gaston, aussi troublé qu'elle, s'efforçait en vain de dérober ses craintes pour la calmer. Dix heures et demie venaient de sonner à la pendule du salon où se tenaient madame de Fontac, Hélène et l'aveugle. Les trois amis du chanoine se communiquaient tour à tour leurs pénibles réflexions, et chacun d'eux essayait, assez maladroitement, de cacher ses larmes à son voisin.

— Mes enfants, dit madame de Fontac, nous nous lamentons bien à tort, et par deux raisons : la première, c'est que notre cher abbé, notre vénérable ami, est sous la garde de Dieu, et qu'il ne peut pas arriver malheur à un saint homme comme lui. La seconde, c'est que, pour des raisons dont je dois vous faire mystère, je suis parfaitement sûre de la loyauté et de la véracité de la pauvre femme qui est venue implorer notre

assistance : nous ne devons donc que prier... prions.

— Prions, répétèrent l'aveugle et l'orpheline.

Et ces trois nobles cœurs s'unirent dans des vœux fervents adressés au ciel.

Un domestique entra et dit :

— Il y a, dans le vestibule, trois montagnards qui portent un homme blessé et demandent du secours à madame.

— Faites entrer, faites entrer, répondit vivement la vicomtesse.

— Un homme blessé !... dit Hélène. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

Et elle se précipita vers la porte au moment où elle s'ouvrait pour donner passage à Perez qui portait M. de Ravenstein dans ses bras.

— Là, dans ce fauteuil, mon ami, faites doucement... Qu'est-il arrivé à ce jeune homme? d'où vient-il?... Ciel ! s'écria madame de Fontac, quelle ressemblance !

Et elle mit ses mains sur ses yeux.

Perez, après avoir mollement déposé son fardeau, se tint debout derrière le dossier du fauteuil et contempla alternativement madame de Fontac, Hélène et l'aveugle. Son regard était doux et respectueux. Les deux contrebandiers qui l'avaient aidé à porter le blessé étaient entrés dans le salon et attendaient, leurs bérets à la

main, un ordre ou un signe de leur chef.

Le jeune officier ouvrit les yeux et regarda autour de lui avec surprise.

— Cela va mieux, dit Perez. Ah! dame! ces blessures à la tête font perdre connaissance et portent au cœur; mais elles se ferment bientôt.

— Ce jeune homme a donc été attaqué par des bandits? demanda madame de Fontac.

Le commandant baissa les yeux; Perez répondit :

— Comme vous le dites, madame, par des brigands; monsieur est major au service de don Carlos, il est tombé dans un piége que lui ont tendu les contrebandiers, et le voilà grièvement blessé, quoique la plaie n'ait aucun caractère dangereux.

— Je vais envoyer chercher un médecin à Cambo. Hélène, fais partir...

— Ce n'est pas de refus, madame; mais en l'attendant, je vais faire un premier pansement; je suis un peu barbier... Mademoiselle, voulez-vous me faire donner une cuvette pleine d'eau, du sel et du citron? C'est un remède de cheval, mais il est bon.

Pendant que la jeune fille courait préparer ce qu'on lui avait demandé, le commandant reprit tout à fait ses sens et dit d'une voix faible :

— Je vous fais mille excuses, madame, de

tout l'embarras que je vous cause sans vous connaître. On m'a apporté jusqu'ici sans que je sache pourquoi; qui que vous soyez, j'ai une mère qui vous bénira.

— Pauvre jeune homme, vous serez ici comme chez votre mère.

— Puis-je sans indiscrétion vous demander votre nom? J'ai hâte de savoir à qui je dois l'hospitalité.

— Je suis la vicomtesse de Fontac...

L'officier se dressa brusquement sur les bras de son fauteuil et regarda la vicomtesse avec trouble; ses joues se colorèrent d'une vive rougeur.

— Et vous, monsieur, demanda madame de Fontac, qui êtes-vous?

Le blessé ne répondit pas. Perez prit la parole et dit avec un gracieux sourire.

— Vous avez recueilli le baron Alfred de Ravenstein...

Madame de Fontac jeta un cri, et, sentant ses genoux fléchir, elle s'appuya d'une main tremblante au marbre d'une console.

— Ah! mon Dieu! qu'avez-vous? ajouta le contrebandier, vous pâlissez...

— Quoi! dit la vicomtesse avec une émotion croissante, vous êtes M. de Ravenstein?

— Mon frère! s'écria l'aveugle, mon frère!

Et, s'emparant des mains de l'officier, il les pressa tendrement. Le commandant lui rendit cette caresse avec joie ; son cœur battait violemment.

— Mais, reprit la vicomtese, vous m'épouvantez… je devine quelque trahison infâme ; vous êtes seul du nom de Ravenstein dans l'armée carliste?

— Seul ; pourquoi cette question?

— Et madame votre mère, où est-elle en ce moment ?

— A Urdach.

— Et elle sera ici demain matin probablement, ajouta Perez, car nous lui avons donné rendez-vous dans ce château, en lui apprenant par écrit notre blessure.

Madame de Fontac raconta précipitamment l'histoire de la revendeuse.

Perez l'arrêta et dit :

— L'abbé de Brionne est tombé dans un odieux guet-apens; il faut courir à son secours… Mais où le trouver?…

Et il se promena à grands pas en se frappant le front.

— L'abbé de Brionne?… dit le blessé. Mais c'est un vieil ami de ma mère.

Hélène revint, et fondit en larmes lorsqu'elle apprit la cause du trouble qui agitait le salon.

— Mon pauvre père! mon pauvre père! s'écria-t-elle, ils l'auront tué!...

Et, folle, éperdue, elle se jetait aux genoux des contrebandiers, leur demandant, en grâce, de sauver le noble vieillard.

— Et l'on n'est pas venu depuis hier? demanda Perez, on n'est pas venu de la part de l'abbé ?

— Non.

— C'est étrange!... Tout crime a un intérêt, un but, un motif... Je m'y perds! je m'y perds!

Un domestique entra.

— Madame, dit-il, un homme est là, dans la cour, qui demande à vous parler sur-le-champ; il est porteur d'une lettre à votre adresse et qu'il doit vous remettre en mains propres... C'est un messager de M. de Brionne.

— Faites entrer; vite, faites entrer!

— Non pas! s'écria le contrebandier; gardez-vous en bien, madame, au nom du ciel! Veuillez faire prévenir vos gens de tenir secrète notre arrivée ici; que cet homme ignore ma présence au château; la vie de votre ami en dépend... Faites passer M. de Ravenstein dans une autre pièce; dépêchons, s'il vous plaît!... Avez-vous un cabinet d'où je puisse entendre et voir, s'il est possible, ce messager?

— Oui, là, tenez, il n'y a qu'une mince cloi-

son ; en ôtant la clef, vous pourrez regarder par la serrure.

— A merveille... Allons, ma belle demoiselle, séchez vos larmes, je crois pouvoir vous promettre que votre père adoptif sera sauvé, si toutefois il est menacé... Enlevez le blessé, dit-il aux deux Basques ; leste !

Et lorsque madame de Fontac demeura seule avec lui dans le salon, il ajouta :

— Maintenant faites entrer; quand vous aurez lu la lettre, vous ferez attendre le messager, nous nous consulterons.

Perez se jeta dans le cabinet, referma la porte, et mit l'œil à la serrure.

La vicomtesse parla bas à l'oreille de son domestique; peu de temps après, Zibold entra.

La taille du géant, son visage morne et grossier, son regard oblique et sombre firent tressaillir madame de Fontac ; un pressentiment douloureux lui serra le cœur.

— Vous venez de la part de M. l'abbé de Brionne?

— Oui ; vous êtes la vicomtesse de Fontac? répliqua le rustre.

— Vous avez une lettre pour moi... Comment va M. l'abbé ?

— Très-bien... Tenez, madame, il m'a chargé de vous porter ce billet ; je serais arrivé plus tôt

si je n'avais fait une chute qui m'a retenu près d'une heure sur le bord de la route : je suis tombé dans un trou... voyez.

L'Allemand montra ses vêtements souillés de boue et déchirés ; puis il ajouta :

— La nuit est si noire, et l'on m'avait recommandé d'aller si vite...

Madame de Fontac avait décacheté la lettre de Thérèse, et n'écoutait plus le rustre ; son visage pâlissait à vue d'œil, ses mains tremblaient et agitaient le papier ; elle fit un violent effort pour se contenir et sonna.

— Joseph, dit-elle à son valet de pied, veuillez conduire monsieur dans la salle à manger. Je vous demande quelques minutes pour me préparer, mon ami ; vous serez mon guide ; ne perdez pas patience, je suis à vous à l'instant... Ne perdez pas de vue cet homme, Joseph, vous m'en répondez, ajouta-t-elle à voix basse.

— Nous n'avons pas un moment à perdre, madame, dit Perez en sortant de sa cachette ; je connais le misérable qui a porté ce message ; c'est l'homme d'affaires d'un grand scélérat. Hâtons-nous, je vous dirai plus tard sur quoi sont basées mes craintes... Que vous apprend cette lettre ?

— Lisez.

Le contrebandier lut à voix basse :

« Madame, M. l'abbé de Brionne est au chevet d'une mourante. Ma pauvre maîtresse ne passera pas la nuit ; son médecin l'a abandonnée ; son vénérable ami ne s'occupe plus que de diriger sa belle âme vers le ciel ouvert pour la recevoir. Madame de Ravenstein sent approcher sa fin ; par une faveur divine, la malheureuse mère a retrouvé sa raison pour accomplir ses pieux devoirs et mourir en chrétienne irréprochable. Les adieux qu'elle nous fait sont déchirants ; et, comme elle vous sait au château de Miguelgorry, elle vous appelle à tout instant, demandant à Dieu le bonheur de vous voir.

« Si pénible que soit pour vous cette triste consolation, M. l'abbé me charge de vous supplier de ne pas la refuser à ma pauvre maîtresse ; votre présence, un mot de vous, adouciront une agonie qui nous plonge tous ici dans d'affreux et inconsolables désespoirs. Venez donc, madame, venez, par pitié, par charité. Le porteur de ce billet est un homme sûr, fidèle, capable de vous accompagner et de vous protéger en chemin ; fiez-vous à lui en toute assurance, c'est le frère du douanier chez qui nous sommes.

« M. l'abbé de Brionne est admirable de piété et de dévouement, il est sublime ; Dieu lui donne des forces pour achever sa noble mission, mais son âme est accablée, et il me fait l'honneur de

me prendre pour interprète des sentiments respectueux qu'il met à vos pieds, et des caresses qu'il envoie à vos enfants.

« Je suis humblement, madame la vicomtesse, votre respectueuse servante,

« VICTOIRE D***. »

— Je mettrais vingt ans à chercher un fil dans ce labyrinthe que j'userais ma peine, dit Perez. Tout ce que je puis affirmer, c'est que le messager est un coquin et le message une trahison... Madame, allez vous livrer à cet homme sans hésiter; prenez votre manteau, votre chapeau; ne faites vos adieux à personne... Il faut que nous arrivions au repaire des brigands; il est certain qu'on vous prépare un sort semblable à celui de M. de Brionne; mais la Providence marque au front les scélérats et détourne leurs crimes... Partez sans trembler... vite et vite...

— Je ne tremble pas, mais il serait prudent de me faire accompagner par deux domestiques.

— Laissez ici vos domestiques, vous cheminerez côte à côte avec ce bandit, et derrière vous, à bonne distance, vous serez soutenue par trois hommes qui n'ont jamais eu peur de leur vie.

— O mon Dieu! s'écria la vicomtesse en joignant les mains, c'est à vous que je me confie... Monsieur, un seul mot... qui êtes-vous?

— Je suis contrebandier, madame. Pour vous venir en aide, je m'expose à être pendu ou mis aux galères.

— Ciel !

— Oui, madame ; si demain les douaniers mettaient la main sur moi, je serais assez mal à mon aise ; et cependant, demain il est probable que vous me bénirez, car je vous aurai rendu de grands services. Que voulez-vous? on ne peut être au goût de tout le monde... Partez, de grâce. Nous perdons un temps précieux... En deux mots comme en cent, je suis votre ami, je serai votre bienfaiteur. Je vous connais depuis longtemps ; je suis votre parent.

— Vous?

— Oui, moi... Dieu aidant, je vous rendrai cette nuit M. de Brionne que j'aime, et avant peu votre cher aveugle y verra aussi bien que moi de ses deux yeux...

— Que dites-vous là?... Que dites-vous là?

— J'ai dit : *Dieu aidant,* madame... Bah ! je vous cache la moitié de ce que je veux faire et ferai ; mais, bonté divine ! mettez-vous donc en route, le messager s'impatiente, et M. de Brionne est peut-être sous le couteau, pendant que vous me faites bavarder.

Madame de Fontac jeta son manteau sur ses épaules, mit son chapeau et sortit : sa tête était

en feu, ses yeux éblouis, sa démarche irrégulière, chancelante; les pensées qui assiégeaient son cerveau la troublaient au point d'ébranler sa raison.

— Venez, monsieur, venez! cria-t-elle à Zibold.

Le rustre se leva, sa face ignoble ne trahit aucune émotion ni de joie ni d'impatience; il demanda un falot, sortit de la salle, traversa le vestibule, descendit dans la cour, siffla son dogue et se perdit sous les grands arbres du parc.

Deux domestiques s'apprêtaient à suivre leur maîtresse lorsque Perez les arrêta et leur commanda de ne pas bouger. Les trois contrebandiers suivirent les traces de madame de Fontac et de Zibold, en marchant à cinquante pas de distance et sur la pelouse. Au tournant de l'allée du parc et de la route, Perez ôta ses souliers ferrés et les jeta dans un buisson; ses compagnons l'imitèrent, et ces hommes aussi rusés qu'intrépides cheminèrent à la sourdine, profitant des ombres épaisses, des rochers et des halliers pour se cacher de Zibold qui, souvent, sur les grognements de son chien, s'arrêtait et se retournait pour écouter autour de lui.

Après sept quarts d'heure de marche environ, le fermier de M. de Nonanville aborda le pied de la

montagne, et se glissa dans le sentier sinueux qui conduisait à la Tour du Preux.

— Continuez de suivre ce drôle, dit Perez aux contrebandiers, et ne lui laissez pas prendre trop d'avance. Moi je vais tenter d'escalader le Pas-de-Roland; vous me trouverez embusqué dans la vieille ruine qui domine le torrent... vous répondrez à mon cri aussitôt que vous l'entendrez... Je n'ai pas besoin de vous dire que si cette dame est menacée, vous devez vous précipiter à son secours, fussiez-vous deux contre cent.

— C'est entendu.

— Partez donc... prudence et audace... filez.

Perez courut avec la légère adresse d'un isard sur les marches inégales du Pas, et lorsqu'il fut au tiers du trajet, il s'attaqua aux flancs des rochers, prenant des points d'appui à toutes les roches anguleuses que rencontraient ses poignets vigoureux, s'aidant de ses jarrets d'acier, se soutenant avec les dents aux racines sauvages, risquant à chaque pas, à chaque effort, de rouler dans le précipice où il aurait trouvé une mort inévitable, et poussa un long soupir en s'asseyant sur la crête du plateau, à quelques mètres de la Tour du Preux.

A peine s'était-il reposé qu'il vit briller le fanal de Zibold au bout de l'esplanade, près de la ferme. Il se leva; le fanal s'avançait lentement

dans la direction de la ruine. Perez entra dans l'enceinte de la tour, et comme il cherchait à s'appuyer contre la muraille, il toucha le bois de la petite porte que le vent faisait battre sur ses gonds.

— Voilà qui est bien imaginé, se dit le Basque en ouvrant la porte. Pardieu! je ne connaissais pas cet escalier; il a été fait exprès pour moi.

Et il monta sur un pan de la première plate-forme, qui semblait tenir par miracle.

De cet observatoire, Perez aperçut distinctement Zibold que madame de Fontac suivait d'un pas traînant; son regard perçant, fouillant les ténèbres, vit frissonner les broussailles à cinquante pas plus loin... c'étaient les deux contrebandiers attachés aux traces du bandit.

— Voilà qui est bizarre, pensa le Basque; viendrait-il précipiter cette pauvre femme dans la Nive?... Non, ce n'est pas probable; le crime serait connu, et d'ailleurs il a eu en route vingt occasions de l'assassiner... Ah! Nonanville, je vais découvrir quelque odieux mystère digne de toi.

Zibold marchait droit au précipice, madame de Fontac hésitait à avancer; elle tournait la tête de tous côtés, comme pour chercher ses défenseurs. Perez se pencha sur le bord de la ruine, s'arma de son stylet, mesura de l'œil le bond

qu'il avait à faire pour tomber sur le ravisseur, et gonfla d'air ses poumons, prêt à jeter le cri de ralliement.

— Mais enfin, où allons-nous? demanda madame de Fontac.

— Là, répondit Zibold.

— Dans ces ruines! Et qu'y faire?

— C'est là qu'est le curé.

Disant cela, le rustre marcha droit sur la tour, ouvrit la petite porte et s'arrêta au pied de l'escalier.

— Tiens! dit-il lourdement, ils n'y sont pas! C'est égal, je vais toujours vous faire descendre.

Et il se baissa sur la dalle pour la soulever.

Saisie d'épouvante, madame de Fontac fit un pas en arrière et leva les yeux au ciel. Son regard troublé aperçut le visage intrépide et calme de Perez, qui lui fit un signe d'intelligence pour la rassurer.

Zibold avait posé sa lanterne sur une marche de l'escalier au bout duquel était le contrebandier, roulé sur lui-même comme une couleuvre et ne montrant pas ses yeux fixes et ardents. Le chien du fermier se plaignait en flairant les murs et fouettait les ruines avec sa queue. Tout à coup il poussa un aboiement féroce et s'élança sur l'escalier.

— *Ohé! hu!* cria Perez d'une voix qui se

perdit en sifflant dans le tourbillon d'une rafale.

— *Ohé! hu!* répondirent les deux contrebandiers.

Zibold se retourna, sauta sur son bâton ferré et tira son poignard; Perez, qui s'était précipité sur le bandit, fut saisi dans son élan par la gueule furieuse du dogue, trébucha et roula dans les jambes de son ennemi en souriant comme le démon.

La dalle était arrachée.

— Strasbourg! cria une voix faible du fond du caveau.

— Strasbourg! répondit Zibold en étreignant de l'une de ses larges mains la gorge du contrebandier.

— Au secours! au secours! murmura madame de Fontac.

Et elle tomba évanouie aux pieds des combattants.

Zibold fit briller son poignard au-dessus de la tête de Perez et l'abattit sur sa poitrine; le contrebandier avait saisi dans ses bras puissants le dogue qui déchirait ses chairs; il l'opposa, par un mouvement agile et rapide, au coup dont il était menacé, et le fer se plongea entre ses côtes. La bête, furieuse, poussa un long hurlement plaintif, se roidit, ouvrit une gueule formidable,

entre-choqua ses crocs sanglants, et ne bougea plus. Prompt comme l'éclair, Perez fit un bond de côté, et se ramassa sur ses genoux.

Alors, par la porte violemment ouverte, entrèrent les deux contrebandiers; Zibold s'adossa à la muraille et décrivit autour de lui, avec son lourd bâton, un cercle inabordable. L'un des compagnons de Perez détacha un pistolet de sa ceinture et l'arma; Zibold devint pâle et s'avança sur ce nouvel ennemi.

— Tu ne vaux pas une charge de poudre, s'écria Perez d'une voix rugissante.

Et, parant un coup terrible avec la lame de son stylet, il s'élança sur le bandit, le saisit d'une main par ses longs cheveux rouges et le frappa de l'autre. Le manche du poignard s'arrêta sur la poitrine de Zibold, qui tomba comme une masse en poussant un horrible blasphème.

Les ruines furent envahies par dix hommes armés accourus de la ferme.

— Et maintenant, ne nous amusons pas, dit Perez en essuyant la lame de son stylet sur les joues du mort. Relevez cette femme et descendons dans ce souterrain.

Madame de Fontac ouvrit les yeux et les referma avec terreur en se voyant ainsi entourée.

— Vous êtes hors de danger, madame, dit Perez.

— Et M. de Brionne?

— J'imagine qu'il est dans ce caveau.

— Oh! mon Dieu! descendons vite, je vous en supplie... Que Dieu nous fasse miséricorde!

Appuyée au bras de Perez, madame de Fontac descendit l'escalier du souterrain ; elle n'avait pas franchi dix marches qu'elle aperçut l'abbé soutenant la tête de Cantelou , et priant avec onction.

— Mon père! mon père! cria cette femme courageuse en courant.

— Ne venez pas ici, mon amie; retirez-vous s'il en est temps, au nom du ciel retirez vous, ma pauvre fille, n'avancez pas...

— Je viens vous délivrer.

— Zibold! murmura Cantelou d'une voix défaillante.

— Zibold est mort , répondit Perez , grâce à Dieu!... que faites-vous ici?

— Ah!... Perez , Perez... Sauvez M. de Brionne , brisez sa chaîne... Ah! merci , mon Dieu, merci!

Madame de Fontac couvrait de baisers les mains tremblantes du noble vieillard, elle déchirait ses doigts aux anneaux du câble qui enlaçait sa ceinture , et ne trouvait dans sa joie aucune parole, aucune pensée....

— Je suis un grand coupable, Perez, dit Can-

telou, mais je suis justement puni, je vais mourir.

— Qu'avez-vous donc à vous reprocher? demanda le contrebandier d'un ton sévère.

— C'est moi qui ai fait jeter dans ce cachot infect le meilleur des hommes, la plus sainte créature de Dieu...

— Lâche!

— Oui, lâche... Ne me pardonnerez-vous pas quand ma victime m'a absous de tous mes crimes?

— Quand Dieu a lavé nos péchés, les hommes n'ont pas le droit de les rechercher, dit l'abbé avec sa douceur habituelle. Ma chère amie, ajouta-t-il en s'adressant à madame de Fontac, faites-nous enlever de ce souterrain; ce pauvre blessé réclame tous nos soins.

Perez appela ses compagnons, et leurs mains robustes firent éclater le cadenas qui enchaînait l'abbé; puis, ils enlevèrent le blessé qui poussa des cris lamentables, arrachés par la douleur. M. de Brionne essaya de marcher, mais ses jambes refusèrent de le porter; alors il s'appuya aux bras de madame de Fontac et de Perez, recommanda aux porteurs de Cantelou de prendre beaucoup de ménagements, et le vénérable prisonnier monta lentement les marches du lugubre escalier.

En voyant le cadavre de Zibold sur lequel les contrebandiers avaient, par raillerie, jeté le corps de son chien, l'abbé se signa et dit :

— Que Dieu ait pitié de l'âme de ce malheureux! je lui pardonne tout ce que j'ai souffert!... et, cependant, j'ai bien souffert!

Les contrebandiers prirent le chemin de la ferme.

— Ah çà! comment vous trouvez-vous ici? leur demanda Perez; qu'est devenu le détachement du seigneur Pablo?

— Le détachement est détruit, nous en avons tué plus de la moitié, le reste a pris la fuite; quant au colonel Pablo, nous l'avons fait prisonnier.

— Ah! ah! mes lions, voilà un coup de maître... Bonne prise, débrinn-bichaïa! bonne prise! Et qu'êtes-vous venus faire en France?

— Nous donnions la chasse au colonel, qui s'est défendu comme un taureau, jusque dans le Pas-de-Roland; les douanier sont pris la fuite à notre approche, et nous avons mené l'ennemi tambour battant jusqu'ici. A cinq cents pas de la ferme de M. de Nonanville, le colonel, cerné de toute part, s'est rendu... Mais sa soumission nous a coûté cher!

— Comment cela?

— Votre ami, qui est un luron, s'est jeté sur

Pablo pour le désarmer, et a essuyé à bout portant un coup de pistolet qui l'a mis à terre en attendant mieux.

— Ah! malheur! s'écria le Basque profondément ému. Est-il mort?

— Il n'en vaut guère mieux... Nous l'avons porté à la ferme, et notre prisonnier lui tient compagnie.

— Pressez le pas! pressez le pas! cria Perez.

— Avec qui sommes-nous? demanda M. de Brionne à madame de Fontac; j'entends des discours étranges.

— Ma foi, mon père, je n'en sais absolument rien; je me suis mise à la garde de Dieu pour venir à votre secours... Je crois que ces hommes sont des contrebandiers.

— Hum! pensa le chanoine, serais-je tombé de Charybde en Scylla, par hasard?

— Vous êtes en compagnie de braves gens, M. l'abbé, dit Perez avec un sourire doux et triste.

— Quel est, alors, ce colonel Pablo dont vous parlez, mon garçon?

— Pardienne! c'est un de vos amis...

— Un de mes amis! vous plaisantez, sans doute?

— Non pas; un de vos bons amis.

— Mais, dans ce cas, je dois me défier de

vous... ce colonel Pablo n'est-il pas votre prisonnier?

— Oui, vraiment.

— Alors?

— Alors, prenez un peu de patience et vous verrez comme en plein jour dans les ténèbres.

— Et cet homme qui a été mortellement blessé dans je ne sais quel combat dont vous parliez tout à l'heure, qu'est-ce encore que celui-là?

— C'est l'un de vos anciens amis.

— Allons, je vois que vous êtes en belle humeur, n'en parlons plus.

— Je dis l'exacte vérité.

— En tout cas, voilà un roman qui m'embrouille passablement; quand donc en sortirai-je, Seigneur?

— A l'instant même, répondit Perez.

Et, poussant rudement la porte de la ferme, il fit entrer l'abbé et madame de Fontac.

XIII

Thérèse et Finance tressaillirent à la vue de madame de Fontac et de l'abbé. Le visage de Finance se couvrit d'une pâleur livide; la peur se refléta hideuse et blême sur cette face, miroir de tous les vices. Thérèse, au contraire, sentit le feu monter à son front, ses joues empourprées se gonflèrent, ses grands yeux lancèrent des éclairs de haine et de fureur : la méchanceté la plus implacable, la colère et le mépris bouillonnèrent dans ce cœur satanique, et firent grincer toutes les fibres de cette créature maudite; elle se leva toute droite, posa une main sur le cœur du

21.

vicomte de Fontac, comme pour s'en assurer la possession, et regarda insolemment son entourage.

— Voilà mon bourreau, dit l'abbé avec dégoût en étendant la main. Thérèse Keller, femme sans pitié... apprenez à craindre le Dieu qui punit les crimes!

— Thérèse Keller!... s'écria madame de Fontac; quoi! cette malheureuse qui a troublé ma vie!

— La voilà, oui, mon enfant..., dit M. de Brionne; vous ne l'aviez jamais vue, regardez-la bien.

Faust, en reconnaissant l'abbé de Brionne, et entendant l'accusation qui tombait de sa bouche, cacha son visage dans ses mains.

Perez s'approcha du vicomte, lui dit quelques mots à l'oreille, et ramena sur ses yeux le mouchoir qui était descendu sur sa poitrine.

Les contrebandiers déposèrent Cantelou près de Thérèse; le blessé se tourna vers la courtisane et dit d'une voix entrecoupée par l'agonie, mais distincte :

— Si je mourais dans le péché, je vous maudirais, vous qui m'avez poussé à d'abominables crimes; mais Dieu m'a visité, et je vous pardonne en vous livrant à la justice humaine. Vous tous qui m'écoutez, sachez que cette femme et moi

avons, par un stratagème odieux, attiré l'abbé de Brionne dans un caveau pour l'y laisser mourir de faim ; sachez que, obéissant à un implacable et vil ressentiment, cette femme se préparait à commettre un nouveau crime, en jetant madame de Fontac, vivante, dans ce sépulcre ; sachez, enfin, que c'est elle qui, sans doute pour me voler, et, assurément, pour cacher ses forfaits, m'a assassiné... Ce que je dis est la pure vérité, j'en jure par l'Évangile, en face de la majesté divine que je contemple déjà... Quant à vous, continua le moribond interrompu par le râle de la mort, et se tournant vers Finance, vous êtes... innocente... ; mais... je...

Ses lèvres s'agitèrent encore, mais on ne put rien entendre ; quelques minutes après il était mort.

Finance se sentit soulagée d'un poids énorme, son visage se reposa... Elle s'efforça de verser quelques larmes.

Faust se sentait prêt à défaillir. Perez restait immobile, les bras croisés.

Madame de Fontac s'approcha du brancard où gisait son mari.

— Ce blessé réclame nos secours, dit-elle à M. de Brionne.

— Vous ne le toucherez pas, s'écria Thérèse. Son dernier souffle m'appartient.

Et elle posa la main sur l'épaule de son amant.

— Monstre !... murmura une voix qui fit tressaillir la vicomtesse. Monstre ! Délivrez-moi de cette femme.

Thérèse ne bougea pas. Les témoins de cette scène imposante se regardèrent avec une sorte d'effroi. Chacun des assistants avait quelque crime, quelque bassesse à jeter à la face de cette malheureuse.

— Quel est cet homme ? demanda madame de Fontac en tremblant.

— Marie, ayez pitié !... Souvenez-vous du Christ... Pardonnez..., reprit la voix, je vais mourir !

Perez enleva le mouchoir, et mit le visage du vicomte à découvert.

L'abbé de Brionne s'approcha, et recula vivement de plusieurs pas.

Madame de Fontac se jeta à genoux près du blessé, se pencha à son oreille et lui parla longtemps, les yeux en pleurs.

— Je vous bénis, je vous bénis, répétait le vicomte à chaque mot qu'il entendait. Mes pauvres enfants ! Où sont mes enfants ?

— Vous les verrez, vous les verrez, s'écria M. de Brionne, qui depuis longtemps luttait contre son émotion ; vous vivrez, vous serez pardonné, aimé, choyé... A tout péché miséri-

corde, après tout; mon cher fils, ne vous désolez pas.

— Ah! je vous reconnais bien à ces nobles paroles, mon bon père; priez Dieu pour mon âme; je voudrais la lui rendre purgée de toute souillure... J'ai rudement expié mes fautes, croyez-le... je suis un pauvre martyr.

Et le blessé pressait tendrement les mains de sa femme, de l'abbé et de Perez.

Les visages basanés des contrebandiers s'adoucirent. Ces hommes d'une nature rude et hardie comprenaient ce que cette scène avait de providentiel et de touchant. De grosses larmes roulaient dans les yeux de Faust, et il gardait un sombre silence. Quant à Finance, elle essayait de se composer un maintien décent.

Thérèse, cédant à un accès de rage, fouilla dans sa poche, y prit le couteau dont elle devait se servir contre Zibold et se prépara à frapper madame de Fontac qui, toujours agenouillée, lui tournait le dos; mais Perez suivait tous ses mouvements; et comme sa main se détachait lentement de son corps, il la saisit, la serra violemment entre ses doigts de fer et lui dit en souriant :

— Pardieu! ma chère, vous êtes femme à tuer le genre humain, à ce qu'il paraît; calmez-vous.

— Vous qui m'avez entraîné dans toutes mes débauches et mes folies, murmura le vicomte en

regardant la courtisane avec des yeux fixes et terribles, soyez maudite. C'est vous qui m'avez rendu parjure, ingrat et cruel envers madame de Ravenstein, ma première épouse ; c'est vous qui m'avez fait fouler aux pieds mes plus saints serments ; c'est vous qui m'avez ruiné et avez tenté de ruiner mes enfants ; c'est vous qui avez souillé de vos amours impures l'union sacrée qui m'attachait à cette femme vertueuse ; c'est vous qui êtes cause de tous mes malheurs, de ma honte, de ma dégradation, de mes crimes. Si, dans ce moment suprême, je suis privé des caresses de mes enfants, c'est à vous que je dois cette poignante douleur ! Je vous dois d'avoir été méprisé par mes amis, par ma famille, par tous ceux qui m'ont connu... Vous avez été attachée à mes pas comme le boulet d'ignominie que traînent les forçats. Soyez maudite, et que mon sang retombe sur vous avec ma malédiction ! Vous avez causé la mort de votre père, celle de votre mère, et vous avez armé contre moi, pour une trop juste vengeance, le bras qui m'a frappé. Allez, mauvaise mère, mauvaise fille, mauvaise femme... votre tête appartient au bourreau, comme votre âme au démon !

— Emmenez cette malheureuse, dit Perez aux contrebandiers ; enfermez-la dans une chambre, et attachez-la.

Cet ordre fut aussitôt exécuté.

— On va vous transporter chez vous, dit madame de Fontac au vicomte; des médecins habiles soigneront votre blessure.

— Soins inutiles, mes amis, la mort me saisit... Cependant, si vous pouvez me faire voir mes enfants...

— Vous les verrez. M. de Ravenstein est à Miguelgorry.

— Dieu est trop bon! murmura le blessé, je suis indigne de sa miséricorde.

— Cette miséricorde est infinie, mon fils, interrompit l'abbé. Vous vivrez.

Perez fit installer le brancard de manière à porter le vicomte commodément. Avant de quitter la ferme, le contrebandier dit au chanoine :

— Eh bien! vous avais-je trompé? n'est-ce pas là un de vos anciens amis?

— Hélas! oui, mais l'autre, ce Pablo, je ne le connais pas.

— Regardez-le bien.

— Vous ne reconnaissez pas Faust Keller? dit le colonel en rougissant.

— Vous! s'écria M. de Brionne. Ah! pauvre enfant!... Mais je crois rêver.

— Oui, je suis le frère de cette vipère... La honte m'étouffe!

— Ah! je vous plains! je vous plains! Mais

venez au château avec nous, et vous oublierez vos chagrins, venez...

— Je suis prisonnier de Perez.

— Monsieur, je ne vous connais que par de belles actions, dit le chanoine au contrebandier; vous ne changerez pas la haute opinion que j'ai de vous... Faust Keller est libre, n'est-ce pas?

— Ceci est plus grave que vous ne pensez, mon père; le colonel Pablo sera libre quand il le voudra, c'est-à-dire à une condition.

— Laquelle?

— J'en causerai avec mon prisonnier... Partez, on doit être fort inquiet sur votre compte; l'un de mes hommes ira jusqu'à Cambo, prévenir l'autorité de ce qui s'est passé ici... Il faut qu'on enterre les morts et que justice se fasse.

— Ne nous reverrons-nous donc plus?

— Dans la journée, pas plus tard... Adieu, M. l'abbé; adieu, cher vicomte; adieu, madame. N'oubliez pas ce que je vous ai promis.

— Quoi donc?

— L'aveugle!

— Cet homme nous est venu du ciel, dit tout bas madame de Fontac à l'abbé.

— Comme tout secours inattendu, ma chère enfant... J'avoue que sa figure me revient assez, il a un bel air de bravoure et de franchise.

L'abbé, madame de Fontac, le vicomte et ses

porteurs quittèrent la ferme, précédés par un contrebandier armé d'un falot.

— Maintenant, mes amis, dit Perez à ses compagnons, retournez au vallon pour donner de nos nouvelles à ceux qui nous y attendent ; les pauvres diables doivent s'ennuyer à périr, sans nous... Restez avec moi, Hégoburu et Gorria, nous aurons peut-être quelque besogne à terminer d'ici à ce qu'il soit jour.

Les contrebandiers donnèrent tous la main à leur chef, et sortirent de la ferme en chantonnant. Deux d'entre eux passèrent à la cuisine, où ils trouvèrent la mère Jean transie de frayeur et marmottant ses prières. Finance monta dans sa chambre et se jeta tout habillée sur son lit, où elle chercha vainement le sommeil à travers ses terribles agitations.

— A nous deux, s'il vous plaît, mon colonel, dit Perez à Faust, veuillez vous asseoir, nous allons causer.

Ce disant, le Basque prit une chaise et s'assit à califourchon.

— Que me voulez-vous ?

— Presque rien, ou beaucoup de choses, à votre choix.

— Je ne suis pas d'humeur à écouter des sornettes, laissez-moi.

— Il est prodigieux que les gens avec lesquels

je m'évertue d'être sérieux me prennent toujours pour un mauvais plaisant ; il me semble cependant que je parle et agis sensément. Or je ne vous veux presque rien et attends beaucoup de vous... vous allez savoir pourquoi.

— Faites vite, ma tête n'est pas libre.

— Je le conçois aisément ; si j'avais une sœur comme la vôtre, je ne me le pardonnerais pas... Après tout, M. le comte, vous n'y pouvez pas davantage, mettons de côté les affaires de famille et parlons du vilain tour que vous vouliez me jouer cette nuit.

— La fortune vous a servi, soyez-lui reconnaissant. Si la moitié de mon monde n'avait pas lâché pied, je vous aurais fait un mauvais parti.

— J'avoue que vous aviez de merveilleuses dispositions à mon égard, et je suis vraiment fâché, pour vous, de la désertion de vos soldats magnanimes. Mais ne parlons plus de ces babioles ; je ne me suis pas battu contre vous ; partant, je me dispenserai de critiquer vos plans. Seulement, je vous conseille de ne plus faire le Petit-Poucet... Cette ruse est trop vieille pour être encore bonne. J'ai facilement déjoué vos projets, j'ai dispersé vos jalons, et vous voilà mon prisonnier. Maintenant, j'ai une grâce à vous demander.

— Laquelle ?

— Je vous supplie de ne pas m'obliger à vous faire fusiller ou poignarder, j'en serais pour longtemps désolé.

— Vraiment?

— Parole d'honneur, et cela pour cause. D'abord, je ne suis pas d'un naturel méchant, et j'aime beaucoup votre charmante nièce Hélène; votre mort la plongerait dans une violente affliction; puis il importe à mon petit commerce que vous retourniez paisiblement à votre poste militaire, et que vous détourniez de moi tout esprit de vengeance dans l'armée carliste.

— Rien que cela?

— Pas davantage. Vous ferez à vos généraux le premier conte venu sur les contrebandiers du fameux Perez, et vous engagerez le roi à oublier la querelle d'Allemand que vous m'avez faite. Vous ne donnerez aucun renseignement sur moi, sur vos explorations, et vous prendrez l'engagement de ne troubler en rien un pauvre diable qui vit d'une honnête contrebande, fort utile d'ailleurs à vos approvisionnements.

— Et quelles garanties me demanderez-vous pour ce beau traité?

— Votre parole d'honneur, rien de plus.

— Et si je ne consens pas à vous satisfaire sur ce point, qu'arrivera-t-il?

— Il arrivera que je vous ferai couler dix balles

dans la cervelle, répondit Perez avec flegme, tout en allumant une cigarette.

— A la bonne heure, dit Faust, voilà qui est net et clair.

Il se fit un assez long silence que rompit enfin le colonel.

— Ce ne sont pas vos dix balles qui me font réfléchir, maître Perez, quoique je vous sache homme de parole ; mais j'ai, à mon tour, une condition à vous imposer ; il est possible que nous finissions par nous entendre.

— J'en ai le plus grand désir.

— Vous allez commencer par couper ces cordes qui m'entrent dans les chairs.

— Hum ! il me semble que vous commencez par la fin.

— Après, continua Faust, vous mettrez en liberté cette femme qui est prisonnière là-haut.

—Débrinn-bichaïa ! vous voulez rire... M. l'exécuteur me ferait un gros procès, et je m'attacherais plutôt moi-même à une potence que...

— Ne vous emportez pas, reprit le colonel d'un ton sévère, cette femme est ma sœur.

— Je ne vous en ferai pas compliment.

— La justice des hommes ne perdra rien à ce que je vous propose, soyez sans crainte.

Perez réfléchit pendant quelques minutes.

— Soit, dit-il, j'accepte... Donnez-moi votre parole, ainsi que je l'ai demandée.

— Sur l'honneur et tout ce que j'ai de cher au monde, je jure de vous être, à l'avenir, plutôt utile que nuisible, plutôt ami qu'ennemi.

Le contrebandier glissa la pointe de son stylet sous les attaches du colonel et les coupa.

— Vous êtes libre, dit-il.

— Merci : maintenant, laissez-moi... Dans quelle chambre est Thérèse?

— Montez cet escalier, il aboutit à un corridor; vous ouvrirez la première porte à gauche, et vous serez chez votre sœur... Voilà la clef; prenez ce flambeau, et si c'est une conversion que vous voulez tenter, je vous souhaite bonne chance...

— Prévenez vos contrebandiers pour qu'ils n'aient pas à se mêler de mes affaires.

— Allez, venez, vous êtes chez vous.

— Merci.

Faust monta au premier étage, Perez sortit de la ferme, et se mit en embuscade.

— S'il veut la faire évader, pensa-t-il, je promets qu'elle n'ira pas loin.

Faust ouvrit doucement la porte de Thérèse, et, sans dire un mot, se mit en devoir de dénouer la corde qui attachait sa sœur à la colonne d'un lit.

— Ah! cher Faust, cher frère, dit Thérèse, la voix du sang a donc parlé chez toi; tu viens me délivrer, n'est-ce pas?

— Oui.

— Tu as ressenti les affronts que les lâches m'ont faits?

— Oui.

— Tu ne veux pas que la fille de ta mère meure sur l'échafaud?

— Non.

— Ah! je t'aime, mon frère, je te bénis!

La courtisane appliqua ses lèvres brûlantes sur les joues du colonel qui, tout aussitôt, frotta ses joues de ses deux mains comme pour effacer la tache de ce baiser.

Après avoir défait le nœud qui liait le bout de la corde au bois de lit, Faust se saisit de cette corde qui attachait encore les mains de sa sœur, et, la tirant à lui, il prit le flambeau et dit :

— Venez.

Thérèse suivit son frère à grands pas; la manière sèche et brève dont il lui avait parlé avait fait évanouir la lueur d'espérance dont elle s'était bercée.

Faust posa son flambeau sur la table où gisait le cadavre de Cantelou, et sortit.

— Où allons-nous? demanda Thérèse.

— Marchons.

— Qu'allons-nous faire du côté de cette tour? Ce n'est pas notre chemin.

— Marchons.

— Et si je ne voulais pas marcher?

— Je vous porterais.

Faust dépassa les ruines de la Tour-du-Preux, et s'arrêta sur le bord du précipice. Alors, il se retourna vers sa sœur et lui dit :

— Faites votre prière.

— Pourquoi?

— Faites votre prière.

— Je n'en sais aucune.

— Je vous accorde dix minutes; employez-les comme vous voudrez.

Faust croisa ses bras sur sa poitrine, leva les yeux au ciel et regarda courir les nuages.

Le vent soufflait avec violence, les ruines tourmentées se plaignaient; la petite porte de la tour, sans cesse ouverte et fermée par les rafales qui s'engouffraient dans l'escalier, battait à se rompre; la Nive roulait en grondant dans l'abîme, et le bruit de ses cascades remplissait le Pas-de-Roland d'un murmure semblable à celui de l'Océan.

Thérèse demeura immobile, ses pieds paraissaient enracinés au sol, l'orage de ses pensées était en harmonie avec l'imposant aspect de ces lieux déserts; elle regarda en bas et crut voir des fantômes dans les entrailles du gouffre; elle regarda

son frère et ne trouva que l'impassible visage d'un juge inexorable; elle regarda le ciel, le ciel était noir, menaçant, et semblait refléter la colère de l'Éternel.

— Que voulez-vous donc faire de moi? demanda cette femme saisie d'épouvante.

Faust ne répondit pas; Thérèse se jeta à ses genoux qu'elle embrassa.

— Le temps passe, dit Faust en se reculant.

— Vous voulez donc me tuer?

— Non.

— Eh bien?

— Je veux que vous vous jetiez dans ce précipice.

— Moi-même?

— Vous-même.

— Et si je ne vous obéis pas?

— Je vous pousserai, répondit le colonel sans s'émouvoir.

— Quoi! vous oseriez commettre un crime aussi abominable sur votre sœur? s'écria Thérèse anéantie.

— Faites donc votre prière, malheureuse, vous n'avez plus que cinq minutes à vivre... mourez au moins avec quelque dignité.

— Ah! vous êtes fou, dit la courtisane.

Et, se relevant brusquement, elle tenta de s'échapper par la fuite; Faust bondit sur elle, la

saisit par ses poignets liés l'un à l'autre, la traîna sur l'arête du ravin, et, la secouant avec fureur, il s'écria :

— Je suis fou ! vous dites que je suis fou ; vous avez raison... Mais c'est vous qui avez causé ma folie... Écoutez-moi : Notre père est mort de honte, notre mère est morte de désespoir, et c'est vous qui avez creusé sans pitié ces deux tombes. Vous avez déshonoré mon nom, à tel point que j'en ai changé ; vous faites horreur à tous ceux qui vous connaissent ; il n'y a plus de place pour vous sur la terre ; il est temps que vous retourniez à l'enfer, dont vous êtes venue ! Cette nuit, j'ai assisté à vos derniers scandales, j'ai appris vos derniers crimes ! J'ai caché mon visage pendant que vos victimes vous jetaient leurs malédictions. Je ne vous croyais qu'impie et débauchée, je ne vous savais pas tombée au rang fangeux des assassins. Comment avez-vous pu entendre, sans expirer de honte et de remords, tout ce qu'on vous a dit dans cette effroyable soirée? Chaque parole de vos accusateurs tombait comme un soufflet sur mes joues... Oui, je suis fou !... Tenez, ne me faites pas parler, je vous écraserais sous mes pieds, comme un reptile ; ne me regardez pas, vous soulevez mon cœur.

— Pardon ! pardon ! au nom de notre mère.

— Enfant maudit, silence ! c'est au nom de

cette mère chérie de nos souvenirs que je me sens encore quelque pitié pour vous.

— Ah! merci, merci! mon pauvre bon frère!

— Le jour va se montrer; dans quelques instants la justice viendra étendre sur vous sa main sanglante, je veux vous ravir au bourreau... La fille de l'honnête Keller ne doit pas mourir sur l'échafaud... Allons, finissons-en...

Faust étendit le bras vers le gouffre; Thérèse se jeta la face contre terre, et se roula en poussant des cris mêlés de sanglots.

— Lâche! dit le colonel, lâche jusqu'au bout! Mais quelle femme êtes-vous donc?

— Laissez-moi suivre ma destinée; ne tachez pas votre gloire pas un crime; livrez-moi à la justice, je ne serai peut-être pas condamnée à mort... oh! par pitié!...

Faust, sans répondre, prit sa sœur par les épaules et l'amena sur le bord du rocher.

— Eh bien! s'écria Thérèse avec épouvante, donnez-moi le temps de me recueillir... Ah! vous n'avez pas d'âme!

Faust lâcha le bras qu'il tenait, et attendit, toujours silencieux.

— Êtes-vous prête? dit-il enfin; ma patience est usée!

Thérèse se pencha sur le précipice, et se rejeta vivement en arrière. La fraîcheur de la rivière

avait frappé son front; elle avait vu les aiguilles des rocs échafaudés jusqu'au torrent, et avait fermé les yeux; elle demeura renversée sur ses talons; tout son corps frémissait.

— Décidément, je vois qu'il faut vous aider, dit Faust.

Et il fit un pas en avant.

— Non, non... ne me touchez pas... j'ai du courage... Prenez ce sachet; quand vous m'aurez tuée, car c'est vous qui me tuez, vous découdrez ce velours, et vous lirez ce qui est écrit sur un papier que j'avais caché là... Vous me le promettez, n'est-ce pas?

— Je vous le promets.

Thérèse avait détaché de son cou le sachet qui contenait la déclaration de Finance; un éclair de joie brilla dans les yeux voilés de la courtisane.

— Et maintenant, murmura-t-elle, vous ne me pardonnerez pas?

— Non.

— Vous n'avez pas de pitié?

— Songez au bourreau.

— Le bourreau, c'est vous!

— Faites au moins le signe de la croix, malheureuse!

Faust, ouvrant les mains, s'avança brusquement sur Thérèse, qui, voulant se soustraire à son geste, se pencha de côté; dans ce mouvement,

elle rompit l'équilibre, poussa un cri horrible, étendit les bras, écorcha le rocher avec ses ongles; mais, lancée par son propre poids, elle tournoya plusieurs fois dans le vide.

Un bruit sourd retentit dans le gouffre et fut bientôt suivi du gémissement des flots.

La Nive avait reçu le corps déchiré de Thérèse Keller.

Les oiseaux de nuit cachés dans les flancs de la montagne battirent des ailes sur ce tombeau.

Faust se pencha sur le torrent et dit à voix basse :

— Je voudrais être à ta place, Thérèse, pour que tu eusses été une honnête femme.

Une ombre se détacha des ruines de la Tour du Preux, et le colonel, sentant une main peser sur son épaule, se retourna vivement.

— Touchez là, lui dit Perez, vous êtes bien courageux.

— Non, répondit le colonel, je suis bien malheureux!

— Entendez-vous des pas de chevaux, de ce côté?

— Oui... après?

— Ce sont les gendarmes... Sauvez-vous, si vous tenez à rejoindre l'armée royale aujourd'hui.

— Mais j'ai un devoir à remplir, je dois lire...

— Je sais... Vous devez lire un billet que con-

tient ce sachet. Donnez-le-moi, je le lirai pour vous.

— Non, je l'emporte.

— Comme il vous plaira. Cependant, si cet écrit fait des révélations pressées?

— N'importe! je ne m'en dessaisirai pas.

— Venez donc vite, avant que ces cavaliers arrivent.

Perez entraîna le colonel vers la ferme. Tous deux montèrent dans une chambre qui donnait sur la campagne.

Faust coupa les fils du sachet, et ouvrit précipitamment le billet. Dans ce même moment, les sabres des gendarmes résonnèrent sur les dalles de la pièce du rez-de-chaussée, où était étendu le cadavre de Cantelou.

— Que de châtiments dans une nuit!... dit Perez, lisons.

XIV

Faust parcourut d'un regard empressé les lignes par lesquelles Finance révélait sa complicité dans le crime commis sur Cantelou par Thérèse ; pendant cette lecture, son visage se couvrit d'une pâleur livide, et il remit le billet à Perez en murmurant avec dégoût :

— Tous les vices, tous les crimes, toutes les turpitudes!...

Perez lut l'écrit posément, et le relut ; puis, souriant avec cette finesse caustique qui était le fond de son caractère, il s'écria :

— Belle nuit pour Satan, ma foi! tudieu! quel

coup de filet! Ah çà! vous n'avez plus rien à faire ici, j'imagine, et vous ne vous souciez pas, sans doute, que les gros talons dont la maison est pleine vous dénichent ici... hein?

— Comment m'évader?

— Bah! vous n'avez pas plus de ruse que cela, et vous voulez me faire pendre?... Allons, mon cher colonel, vous n'êtes bon qu'en bataille rangée. Donnez-vous la peine de passer.

Disant cela, le contrebandier ouvrit une fenêtre qui donnait sur des bruyères.

— Quand vous aurez touché terre, ajouta-t-il, si vous ne vous cassez pas la jambe en tombant, vous pousserez une pointe dans la direction d'Urdach, droit devant vous, et lestement. En vingt minutes, vous serez à la frontière; si quelque douanier vous crie d'arrêter, vous ne lui répondrez pas et ne vous arrêterez pas; s'il tire sur vous, il est plus que probable qu'il vous manquera : les douaniers, en général, ne touchent qu'une fois sur mille, et encore je les flatte; tel que vous me voyez, j'ai essuyé trois ou quatre milliers de coups d'espingole, tous aussi bienfaisants les uns que les autres.

Faust monta sur l'appui de la fenêtre et se disposa à s'élancer.

— Un instant, lui dit Perez à voix basse. D'abord, de la manière dont vous vous y prenez,

vous devez vous casser le cou, ce qui serait une sottise. Saisissez ma ceinture par le bout... Bien. Faites deux tours au poignet... Bon... Maintenant laissez-vous glisser contre la muraille en l'écorchant avec la pointe de vos pieds... Partez... Quand vous serez au bout du rouleau, vous lâcherez l'étoffe et votre patron fera le reste. Il est bien entendu que je garde le billet de votre sœur.

— Sans doute.

— Bon voyage, donc.

— Merci.

Le colonel fit ce qui lui avait été recommandé, et toucha terre sans accident, malgré la grande élévation de l'étage d'où il était descendu. A peine avait-il pris sa course à travers les halliers, que les bottes ferrées des gendarmes résonnèrent dans le corridor. Perez ouvrit la porte en se frottant les yeux, et vint au-devant des soldats.

— Ah! pardienne! messieurs, vous arrivez bien à propos, dit-il, moitié bâillant, moitié riant, et vous tombez dans un beau grabuge.

— Qui êtes-vous? demanda le brigadier.

— Belle question, vous ne me connaissez plus, père François?

— Tiens! Aamendabura! et que faites-vous ici? Savez-vous qu'il n'est pas sain de se trouver dans ces parages?

— A qui le dites-vous, mon cher? Mais causons peu et causons bien... Avez-vous fait un tour au rez-de-chaussée?

— Oui.

— Vous avez mis la main sur un cadavre, hein?

— Oui.

— Bon... Et avez-vous été vous promener du côté de la vieille tour?

— Non... Qu'est-ce qu'il y a encore là?

— Un homme mort, rien que ça... le fermier de M. de Nonanville, l'Allemand Zibold.

— Ah bah!

— Eh! oui... Puis, avez-vous regardé dans le ravin?

— Non.

— Nous aurons à y pêcher le corps d'une femme.

— C'est donc une vraie morgue que cette baraque?

— Ça m'en a l'air. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'y ai une peur bleue, tout crâne que je suis: vous avez bien fait d'arriver pour m'empêcher d'attraper la fièvre.

— Oui, mais c'est le gueux qui a tué tous ces braves gens que nous voudrions ramasser; on est venu nous chercher à Cambo en nous promettant bonne prise, et nous ne trouvons que

des assassinés... Où est le criminel? Est-ce vous, Aamendabura?

— Voilà une question de gendarme! Écoutez-moi; je sais bien des choses; dressons le procès-verbal, et faisons vite, car je suis pressé de m'aller coucher, j'ai passé une nuit terrible, et j'ai des fantômes plein la tête... Avant tout, envoyez chercher une femme qu'on appelle Finance; vous la trouverez dans la chambre au fond du corridor.

Deux hommes se détachèrent et allèrent frapper à la porte de Finance.

— Qui est là? demanda la courtisane d'une voix timide.

— Ouvrez, au nom de la loi.

Finance ouvrit sur-le-champ et se confondit en salutations.

— Veuillez nous suivre, madame, votre témoignage est nécessaire.

— Très-volontiers, messieurs... Hélas! que d'affreux événements!

Le contrebandier salua Finance; et la priant de s'asseoir, il lui dit :

— Nous avons fait une grande perte, mademoiselle. M. de Nonanville vous était fort attaché, et il me donnait beaucoup à travailler; sa mort est un malheur pour tous les ouvriers.

Finance fondit en larmes, et son affliction fut

si bien jouée, que les gendarmes s'en émurent.

De nouveaux pas résonnèrent dans le corridor, et le juge de paix de Cambo entra dans la chambre.

— Vous arrivez à propos, monsieur, dit le brigadier; nous allions dresser le procès-verbal des tristes événements qui ont ensanglanté cette maison. Si vous le désirez, nous allons d'abord visiter la Tour-du-Preux et le Pas-de-Roland, où gisent deux cadavres.

Le juge de paix, deux gendarmes et Perez se rendirent à la tour, et reconnurent, sur les indications de Perez, l'endroit d'où Thérèse avait été précipitée dans le torrent. Revenus à la ferme, le juge de paix et le brigadier écrivirent, pour ainsi dire sous la dictée de Perez, le récit de tout ce qui s'était passé. Finance, présente à cette déposition, la confirma d'un bout à l'autre, car elle ne l'inculpait en rien. Arrivant à l'épisode de la mort de Thérèse, Perez raconta que cette malheureuse femme avait remis à son frère un papier mystérieux qui devait avoir une grande importance.

A ces mots, Finance pâlit, sa vue se troubla, un tremblement nerveux agita tout son corps.

— Qui peut vous faire croire à l'importance de cet écrit? demanda le juge de paix.

— Une créature aussi vile que Thérèse Keller

n'aurait pas été préoccupée d'une futilité dans un moment où la mort se dressait devant elle hideuse et inexorable. Je ne suis qu'un pauvre petit marchand, un pauvre guide, un pauvre homme; mais je ne crois pas me tromper dans ma supposition.

— Elle est certainement fort juste; mais Thérèse Keller n'aura sans doute confié à son frère que quelque secret ou quelque affaire de famille étrangère au meurtre qui nous occupe.

— C'est bien possible, monsieur, répondit naïvement le contrebandier.

Finance respira et dit :

— Thérèse m'a toujours parlé avec embarras et remords d'une fille dont elle a longtemps caché l'existence; peut-être aura-t-elle recommandé cet enfant à son frère...

— C'est probable, interrompit le magistrat.

— C'est possible, ajouta Perez. Mais, d'ailleurs, vous allez vous en convaincre, M. le juge; car cet écrit, le voilà.

— Eh! imbécile, s'écria le brigadier, que ne le donniez-vous plus tôt, au lieu de faire tant de phrases?

— Comment se fait-il que vous possédiez ce papier? demanda le juge.

— Faust Keller, ne pouvant rentrer sans danger sur le territoire français, m'a remis le dépôt

que lui avait confié sa sœur, en me disant qu'il appartenait à la justice. Je fais ce que je dois en le remettant entre vos mains.

Le juge prit le billet gravement, et lut, sans que son visage trahît la plus légère émotion. Finance pâlissait et rougissait tour à tour ; une sueur froide s'amassait en grosses gouttes sur son front ; ses mains se tordaient l'une dans l'autre et ses genoux se choquaient sans qu'elle pût maîtriser la violence de son agitation.

— Ce papier ne nous apprend presque rien, dit froidement le magistrat. Mademoiselle, voulez-vous avoir la complaisance de vous mettre à cette table, et d'écrire ce que je vais vous dicter ?

— Volontiers, monsieur, murmura Finance, qui s'y prit à deux fois avant de pouvoir se lever.

Perez suivait les mouvements de la courtisane d'un œil fixe et impitoyable.

— « Ce 12 mai 1856, dicta le juge, j'ai promis à Thérèse Keller, mon amie, la somme d'un million de francs, pour prix de l'assassinat du sieur Cantelou de Nonanville... » Eh bien ! écrivez donc, mademoiselle, pourquoi vous arrêtez-vous ?

— L'émotion, monsieur, et puis l'étrangeté de vos paroles... Me voilà remise ; continuez.

— Ce que je dis est étrange en effet... poursuivons : « Et je m'engage à donner ce million à Thérèse Keller le jour même de l'ouverture du testament du sieur Cantelou. De son côté, Thérèse Keller s'engage à me défaire dudit Cantelou... »

— Vous me donnez le cauchemar, monsieur, s'écria Finance d'un ton qu'elle s'efforça de rassurer.

— « Fait à la ferme de la Tour-du-Preux ; » écrivez toujours, mademoiselle, écrivez pour nous rendre service : « Dans la nuit du 12 au 13 mai 1836, écrit et signé de ma main. » A présent, veuillez signer, s'il vous plaît?

— Signer pour qui? signer comment?

— Eh! pardieu! signer pour vous.

— Pour moi? Vous êtes fou!

— Alors, reprenez la plume, je vais continuer de dicter : « Louise-Étiennette, dite Finance. »

La courtisane se leva ; tout son corps frémissait ; son visage était livide, ses lèvres blanches, le sang se retirait de son cœur ; elle chancela et tomba évanouie aux pieds de Perez.

Le juge de paix, sans s'émouvoir, compara les deux écrits, les montra aux gendarmes, acheva de clore son procès-verbal, et, se retournant vers le contrebandier, il lui fit signer sa déposi -

tion et lui ordonna de le suivre au château de Miguelgorry.

Lorsque Finance recouvra ses sens, elle se trouva entre deux gendarmes qui lui dirent :

— Marchons !

. . . .

Hélène et Gaston avaient donné tous leurs soins au blessé que Perez leur avait laissé ; et madame de Fontac les ayant fait prévenir par un domestique du motif qui l'éloignait pour peu de temps du château, ils avaient attendu son retour avec assez de tranquillité d'abord, puis, son absence se prolongeant, ils s'abandonnèrent à une vive inquiétude.

Le commandant de Ravenstein, après le premier pansement de sa blessure, s'endormit profondément. Hélène, entraînant Gaston dans une chambre voisine, lui dit :

— Mon ami, vous voilà bien heureux, n'est-ce pas? rien ne manque plus à votre bonheur...

— Pourquoi cette question, chère sœur?

— Oh ! ne me donnez plus ce nom, je ne peux plus le porter, aujourd'hui que vous avez retrouvé votre véritable frère.

— Mais pourquoi?

— Parce que votre parenté était une illusion de nos deux cœurs, parce que je voulais, dans

cette vie où, pauvre aveugle, vous marchez à tâtons, être la compagne fraternelle de vos pas incertains.

— Eh bien ?

— Eh bien! vous avez maintenant le guide qu'il vous fallait ; votre sœur ne veut pas avoir d'autre frère que vous, et ce jeune officier m'impose le devoir de renier notre innocente et douce parenté. Ainsi donc, M. Gaston, mon ami, ne me donnez plus un titre qui ne m'appartient pas... Ce titre, votre frère en doit être jaloux...

— Mais je ne comprends pas bien ce devoir que vous invoquez... Mon frère peut-il ne pas s'unir à moi pour bénir le bel ange de lumière qui console le pauvre aveugle ?

— M. de Ravenstein n'est pas aveugle, lui, il est plus âgé que vous, et la convenance exige que je reprenne, devant lui, la place que je dois occuper jusqu'à mon dernier jour ?

— Et cette place.

— Est celle d'une humble orpheline, élevée dans l'ombre et l'amour du Seigneur.

— Je vous désobéirai, ma sœur, je me révolterai contre vos petits caprices, car...

— Encore un mot que je veux vous confier, puisque vous êtes si peu raisonnable, puisque vous voulez désobéir à Hélène, votre vieille amie.

— Ne le croyez pas... ne le croyez pas ; j'ai dit cela par colère et par dépit... Mais parlez.

— Eh bien ! Gaston, j'ai l'âme troublée ; ce que j'éprouve, je n'oserais le dire à l'abbé de Brionne, car je briserais son cœur, et cependant il me faut un confident, et je vous choisis. Avant que nous quittions Paris, j'étais chaque jour suivie aux offices par un homme qui mettait une opiniâtre persistance à s'arrêter devant moi et à me regarder. Si cet homme eût été jeune, il m'eût effrayée ; mais il pouvait avoir plus de cinquante ans, et ses vêtements misérables annonçaient qu'il était malheureux. Une nuit, comme j'étouffais dans ma chambre sous le poids de quelques pensées chagrines, j'ouvris ma fenêtre et m'appuyai au balcon pour respirer et pour prier Dieu. Dans ma prière, je demandai au Seigneur sa pitié pour ma mère ; et il paraît que je prononçai tout haut le nom de cette mère chérie, car une voix s'éleva de la rue et me cria : « Et ton père, enfant, ton pauvre père ! »

— Alors ? dit Gaston ému jusqu'aux larmes.

— Alors, je me rejetai vivement dans ma chambre, mais pas assez vite, cependant, pour ne pas apercevoir l'homme qui m'avait répondu.

— Et cet homme ?

— Je ne l'ai plus revu ; mais son image vivante s'est souvent offerte à mes yeux.

— Je ne vous comprends pas.

— Mon ami, vous ressemblez d'une manière frappante à cet homme; vous avez ses manières, et le son de sa voix m'a trop vivement émue pour que son souvenir ne soit pas resté gravé dans ma mémoire; cette voix, c'est la vôtre. M. de Ravenstein, votre frère, est bien plus que vous encore le portrait de cet étranger: lorsqu'il vous regarde, ses yeux sont doux et mélancoliques comme ceux qui me poursuivaient; en un mot, en vous voyant tous les deux unis par les mains, on vous prendrait pour les enfants...

— Êtes-vous folle, ma pauvre sœur? se hâta d'interrompre Gaston, notre pauvre père a été tué, il y a quatre ans, dans les rangs de l'armée russe.

— Je le sais, je sais aussi que ma raison s'égare quand je pense à ma famille, et que je cherche à percer le mystère qui enveloppe mon berceau; mais que voulez-vous? je ne puis pas me débarrasser de cette vision nocturne, du son de cette voix qui m'a pour ainsi dire révélé le secret de ma naissance, car je tremble de le connaître, je tremble d'apprendre que mon père existe et que la société le repousse... Oh! alors, pourquoi me cache-t-on son nom? Pourquoi m'empêche-t-on de courir à sa rencon-

tre, de le chérir, de le protéger, de le servir?

— Mais, chère amie, dit Gaston avec une émotion croissante, quel rapport voulez-vous qu'il existe, dans tous les cas, entre votre père et le nôtre?

— Quels rapports?... répondit vivement Hélène. En vérité, je n'en sais rien... Seulement je cherche à m'expliquer comment il s'est fait que, dès notre première entrevue, j'ai éprouvé pour vous un doux sentiment d'affection, et que la voix de ma conscience, loin de me détourner de cet attachement, m'y a encouragée...

— Hélas! ce sentiment, je l'ai partagé, dit l'aveugle en tremblant; mais comme vous je n'avais pas cette tranquillité de l'âme que votre candeur ne cherche pas à déguiser. Je vous aimais, je vous ai aimée jusqu'au jour heureux et fatal à la fois où...

Un domestique entra brusquement dans la chambre où causaient les deux jeunes gens et leur annonça l'arrivée de madame de Fontac et de M. de Brionne.

— Achevez, Gaston, dit Hélène en faisant un pas vers le salon, vous m'avez aimée jusqu'au jour où...

— Ah! c'est moi qui suis fou et méchant, répondit l'aveugle.

Et, mettant son mouchoir sur sa bouche, il pleura et se tut.

— Où est-elle, cette chère enfant? cria une voix bien connue.

Et l'abbé de Brionne, montrant tout à coup son joyeux visage, courut au-devant d'Hélène et la pressa tendrement sur son cœur. Madame de Fontac, qui marchait sur les pas du bon vieillard, couvrit son fils de caresses et l'entraîna dans le salon.

— Cher bon père, vous nous avez causé d'horribles inquiétudes, dit Hélène à l'abbé; au moins, avez-vous été satisfait de votre voyage?

— Oui, ma fille, j'ai été satisfait au delà de mes espérances... Mais viens jouir toi-même d'une scène délicieuse, viens admirer la miséricorde divine dans son ineffable puissance... viens.

Les porteurs du vicomte l'avaient déposé sur une chaise longue, où on l'avait installé avec précaution. Le blessé, fatigué par le voyage, s'était endormi, et, dans le silence qui régnait autour de lui, on entendait le souffle réglé de sa respiration.

Madame de Fontac, tenant son fils par la main, était debout et immobile près du chevet; l'abbé, appuyé sur l'épaule d'Hélène; se tenait aux pieds du malade. Le jeune baron de Raven-

stein, qui avait voulu essayer ses forces, était venu s'asseoir dans un fauteuil entre ces deux groupes.

— Madame, dit une femme de chambre qui s'était approchée d'une fenêtre, voilà qu'il vous arrive beaucoup de monde.

— C'est sans doute ma mère, dit le baron.

Et il se leva.

Presque aussitôt la porte du salon s'ouvrit, et madame de Ravenstein entra suivie de plusieurs hommes, parmi lesquels étaient Perez et le juge de paix de Cambo.

Madame de Ravenstein ne vit que son fils et ne s'occupa que de le serrer entre ses bras. Alfred mit la main sur sa bouche pour étouffer la joie de cette heureuse mère, et, se retournant vers le blessé, il expliqua par ce geste le silence de tous les assistants.

Madame de Fontac vint au-devant de madame de Ravenstein et la salua.

— Je vous présente la gracieuse châtelaine de Miguelgorry, ma mère, dit à voix basse Alfred; c'est à elle que je dois tous les soins qui m'ont été prodigués.

— Vous me permettrez de vous embrasser, madame, répondit la baronne, le service que vous m'avez rendu n'a pas de prix.

— Je me trouve payée par ce baiser, chère

dame. Dès que nous pourrons parler à voix haute, nous ferons plus ample connaissance ; veuillez vous reposer.

— Vous êtes donc la charité même? dit madame de Ravenstein en montrant le lit de douleur de M. de Fontac.

— C'est un rôle que je vais partager avec vous... avant peu, heureusement.

— Que voulez-vous dire ?

L'abbé de Brionne regarda fixement madame de Ravenstein ; puis s'inclinant devant elle, il fit signe de respecter le sommeil du blessé.

La baronne rendit à l'abbé son salut et demeura comme pétrifiée par cette rencontre qui lui rappelait les plus doux souvenirs de sa vie.

— Quel est ce vénérable ecclésiastique? demanda-t-elle tout bas à madame de Fontac.

— C'est l'abbé de Brionne-Viviers, le plus vieil ami de ma famille.

Madame de Ravenstein pâlit tout à coup, regarda la vicomtesse avec une sorte d'effroi, et, se levant, elle fit signe à l'abbé de venir un instant à l'écart.

— Mon père, vous ne me reconnaissez pas? dit-elle.

— Pauvre enfant, me croyez-vous si mauvais cœur ou si mauvaise mémoire?...

— Oh ! quel bon génie nous rassemble?

— Dieu ! vous allez bientôt le reconnaître dans un miracle.

— Comment nommez-vous la maitresse de ce château ?

— Cette dame qui est là , n'est-ce pas?

— Oui.

— C'est madame la vicomtesse de Fontac.

— Ciel ! s'écria la baronne stupéfaite et tremblante.

Ce cri réveilla le blessé , qui agita le rideau dont on avait couvert son visage et la moitié de son corps.

— Venez, madame, dit la vicomtesse en prenant la main de madame de Ravenstein , la Providence nous a réunies aujourd'hui pour exécuter ses plus douces volontés.

Et elle l'entraîna vers le lit de repos. La baronne se laissa conduire, et lorsqu'elle vit madame de Fontac s'agenouiller, elle tourna les yeux vers son fils et vers l'abbé comme pour les interroger. Tous deux lui firent signe d'imiter la vicomtesse , et elle tomba à genoux.

Hélène glissa sa tête par-dessus l'épaule de Gaston , qui s'empara d'une de ses mains et la pressa tendrement. La pauvre fille , qui ne comprenait rien à cette scène touchante , ne chercha pas à se dérober à cette affectueuse caresse.

Perez, appuyé dans une encoignure du salon, attendait froidement que son tour d'agir fût arrivé. Tous les serviteurs du château et un personnage habillé de noir, auquel personne n'avait pris garde jusque-là, étaient silencieux et recueillis.

— Au nom du Dieu de miséricorde et du plus profond de nos cœurs, vos deux épouses vous pardonnent toutes les larmes qu'elles ont versées à cause de vous, dit madame de Fontac d'une voix tremblante, et elles vous bénissent.

— Que dites-vous? murmura madame de Ravenstein.

— Maintenant je peux mourir... Je demande à mourir, dit le vicomte.

Et se découvrant le visage, il tendit sa main défaillante.

Madame de Ravenstein saisit avidement cette main, la couvrit de baisers, poussa un long soupir et s'évanouit. Hélène se haussa sur la pointe des pieds, regarda le visage défait du blessé, qui, la voyant, lui fit un sourire mélancolique et doux. La jeune fille jeta un cri et tomba dans les bras de l'abbé de Brionne.

— Maintenant que tout le monde se connaît, et que la paix est faite partout, c'est vous qui entrez en scène, docteur, dit Perez à l'homme

noir. Commencez par le plus malade, chacun a grand besoin de votre ministère... Allons, qu'on nous laisse seuls ici, M. Mendoz, le vicomte et moi... M. l'abbé, ne quittez pas votre troupeau ; mademoiselle Hélène s'est effrayée à la vue du sang, mais ce ne sera rien ; quant à madame de Ravenstein, elle reviendra à elle avec un peu d'eau fraîche : le bonheur ne tue personne... Allez, allez, videz le plancher... Pardon, M. le juge de paix, nous vous appellerons quand la science aura fait son devoir.

Joignant le geste à la parole, le contrebandier chassa tout le monde du salon. Madame de Fontac fit porter la baronne dans sa chambre, et lorsqu'elle eut repris ses sens, elle se trouva entourée d'amis et se fit raconter les tristes événements qui avaient amené ce dénoûment providentiel. M. de Brionne, bientôt rassuré sur l'évanouissement d'Hélène, avait rejoint ses deux amies, et attendait comme elles avec anxiété des nouvelles du blessé.

— Docteur, dit Perez dès qu'il se vit seul avec le chirurgien amené par madame de Ravenstein, vous en avez entendu assez pour savoir quel prix nous mettons tous, ici, à sauver M. le vicomte de Fontac que voilà... nous comptons sur votre grand savoir.

— La science ne fait pas de miracles, mon-

sieur, répondit le docteur, et je crains bien d'en avoir trop vu... Enfin, examinons.

Il s'approcha du vicomte dont le visage, de fort pâle qu'il était, s'était tout à coup empourpré.

— Docteur, dit le blessé d'une voix ferme, ne cherchez pas à me cacher mon état, ce serait me rendre un mauvais service ; sondez ma plaie et prononcez sans crainte, la mort ne m'épouvante pas ; j'ai assez vécu, et mes derniers moments veulent être libres du doute.

Le chirurgien ne répondit pas, il étudia la blessure, consulta le pouls du malade, fit quelques questions, réfléchit, et dit avec gravité :

— Vous désirez que je ne vous déguise pas ma conviction ?

— Oui... D'ailleurs, ce serait inutile, j'ai lu dans vos yeux mon arrêt, et je sens que ma fin est proche.

— C'est fatalement vrai... je n'ai aucun espoir de vous sauver.

— Merci, docteur... merci... Allez trouver ces dames, et dites-leur tout le contraire de ce que vous venez de m'apprendre... Eh bien ! Perez, mon ami, vous pleurez... un homme comme vous ?

— Eh ! oui, je pleure, débrinn-bichaïa ! n'en ai-je pas le droit ?... Ah ! c'est moi qui suis cause

du coup de mousquet, et je ne me le pardonnerai de ma vie.

— Allons, mon ami, du courage, rappelez votre philosophie. Ce coup de mousquet m'a rendu tous les trésors que j'avais perdus.

— Enfin, que la volonté de Dieu soit faite! Je ne me révolterai jamais contre elle, tout bandit que je suis... Écoutez, docteur, j'ai le pressentiment que vous êtes destiné à jeter ici la joie dans tous les cœurs.

Le chirurgien secoua la tête avec chagrin.

— Oui, dans tous les cœurs, reprit Perez, même dans celui de ce pauvre mourant.

— Expliquez-vous.

— Toute l'Espagne connaît votre habileté comme oculiste, et nous avons dans ce château un jeune aveugle dont on désespère.

— Est-il aveugle de naissance ou par accident?

— De naissance.

Le docteur hocha de nouveau la tête.

— Est-ce encore une condamnation? demanda le vicomte désespéré.

— Je n'ai pas dit cela, mais il ne se présente pas un sujet sur deux cents que l'on puisse opérer avec succès.

— Tout espoir n'est donc pas perdu? s'écria Perez.

— Il faut voir pour se prononcer.

— Et avez-vous besoin d'un long examen? dit le blessé avec hésitation; pourrai-je, avant de mourir, savoir si mon fils sera délivré de son infirmité?

— Quelques minutes me suffiront pour me convaincre.

— Attendez-moi là, s'écria Perez.

Et, se précipitant hors du salon, il entra brusquement chez madame de Fontac, et lui dit d'une voix troublée :

— Le blessé laisse beaucoup d'espoir...

— Est-ce bien vrai? Votre émotion semble vous trahir; vous nous portez quelque mauvaise nouvelle.

— Ce qui me trouble, c'est que... c'est que...

— Achevez donc.

— Madame, je vous ai promis de rendre la vue à votre fils...

— Oui; après?... Mon Dieu! vous glacez tout mon sang.

— Eh bien! madame, venez, suivez-moi, suivez-moi tous... Allons, jeune homme, prenez mon bras.

Et il entraîna Gaston.

Madame de Fontac et madame de Ravenstein vinrent féliciter le vicomte; le blessé essaya de leur sourire, prit leurs mains dans les siennes,

les approcha de ses lèvres, et leur montra Perez qui présentait Gaston au docteur Mendoz.

— Ne serait-ce pas dommage, disait le contrebandier, qu'un beau garçon comme celui-là fût aveugle toute sa vie?

— Je l'avoue.

Le docteur fit plusieurs questions à Gaston et à sa mère; à chaque réponse, l'oculiste exprimait sa satisfaction par un léger signe de tête. Enfin, il prit l'aveugle par le bras, et le conduisit devant une fenêtre dont il écarta les rideaux.

Le soleil s'était levé étincelant, et ses rayons frappaient en plein les vitres. Le docteur ferma les yeux de Gaston, les couvrit avec ses mains, et attendit ainsi quelques instants.

Chacun des assistants retenait son souffle; l'anxiété la plus vive se peignait sur tous les visages. Hélène, ouvrant avec précaution la porte du salon, s'y glissa comme un oiseau, et demeura muette et immobile à sa place, regardant avec étonnement l'oculiste et l'aveugle.

Le docteur découvrit brusquement les yeux qu'il cachait à la lumière, les ouvrit, abaissa et releva fréquemment les paupières; puis, se retournant vers madame de Fontac, qui était d'une pâleur extrême, et vers le blessé qui s'était soulevé sur un coude avec peine, il dit :

— Il y a sensibilité à la rétine; la pupille n'est

pas immobile, elle se contracte évidemment à l'action des rayons lumineux; ces symptômes expriment clairement que la cataracte congéniale n'est pas compliquée d'amaurose ou goutte sereine; je n'hésite pas à déclarer que l'opération est suffisamment indiquée.

Madame de Fontac s'élança vers le docteur, s'empara de ses mains et les baisa avec un élan passionné.

— Et vous avez quelque espoir de réussir? demanda le blessé d'une voix qui baissait sensiblement.

— J'ai souvent tenté des opérations plus difficiles; quoique le cas soit grave, j'ai tout espoir.

— Vous faut-il de longues préparations? demanda Gaston avec fermeté.

— Aucune.

— L'opération vous prendra-t-elle beaucoup de temps?

— Une minute, au plus, pour les deux yeux.

— Faites donc; me voilà prêt.

Le docteur ouvrit sa trousse.

— Ciel! vous allez le faire bien souffrir, s'écria madame de Fontac.

Et, tombant à genoux, elle joignit ses mains sur ses yeux et pria.

— Les souffrances qui n'ont qu'une minute de durée ne se comptent pas, madame.

Le vicomte, madame de Ravenstein et madame de Fontac baissèrent à la fois la tête ; tous trois savaient combien était juste la pensée du docteur.

— Monsieur, dit Gaston, pourrai-je, dès que votre opération sera terminée, voir ceux qui m'entourent ?

— Vous verrez à l'instant même ; mais il serait dangereux, il serait fatal de ne pas bander vos yeux aussitôt qu'ils seront délivrés du voile qui les couvre.

— Alors, je vous prie de me mettre en face de tous ceux que j'aime, en face de ma mère, de mon père, de mon frère, de M. de Brionne.

— Vos amis vous environnent ; votre premier regard sera pour eux.

Et il plaça l'aveugle vis-à-vis du blessé.

— Hélène, êtes-vous là ? demanda Gaston d'une voix qui fit trembler le cœur de la jeune fille.

— Je suis là, murmura la jeune fille en rougissant.

— Docteur, ne craignez pas de me faire mal, et, d'avance, soyez béni.

L'oculiste plaça l'une de ses mains sur le front de l'aveugle pour contenir sa tête, plongea son instrument dans l'angle de la cornée, l'assura contre le globe de l'œil, et renversa le poignet.

Gaston poussa un grand cri ; son visage se couvrit d'une pâleur subite, ses jambes fléchirent,

et il se renversa dans les bras de l'opérateur qui, rapide comme l'éclair, profita d'une bonne position pour abaisser la seconde cataracte.

— Vous l'avez blessé ! tout est perdu, s'écria madame de Fontac en se traînant sur ses genoux jusqu'à son fils.

— J'ai vu ! j'ai vu ! murmura Gaston.

Et, usant ses dernières forces en pressant les mains de sa mère, il s'évanouit.

— Maintenant, dit le docteur, montrant un visage radieux, n'oubliez pas que la plus légère imprudence peut compromettre l'opération, qui a parfaitement réussi. Il faut laisser à notre cher malade un repos absolu ; il faut qu'il garde une sévère immobilité, et je défends à qui que ce soit de lui parler jusqu'à nouvel ordre.

— Ah ! vous serez obéi, monsieur ; vous êtes mon sauveur, répondit l'heureuse mère ; je ne pourrai jamais assez faire pour vous récompenser, Dieu m'aidera.

Le médecin se déroba à la reconnaissance de madame de Fontac, et s'approcha du vicomte qui était retombé sur ses oreillers, sans force et sans voix.

— Et lui, demanda madame de Ravenstein en montrant le blessé, lui, docteur ?

— Moi, répondit le vicomte avec un éclair de joie dans les yeux, je vais mourir pardonné sur

terre et dans les cieux... Ah! chère... n'est-il pas heureux, celui qui meurt comme le juste, entouré d'amis, au sein de sa famille?

La baronne regarda fixement le docteur qui baissa la tête avec découragement.

— Oh! douleur! s'écria madame de Ravenstein.

Et, se penchant sur le lit du vicomte, elle arrosa ses mains de larmes brûlantes.

XV

La nuit était venue. Les ordres du docteur Mendoz avaient été ponctuellement exécutés. Madame de Fontac, rassurée sur l'état de son mari par Perez, s'était établie près de son fils en garde vigilante, et avait juré de ne pas quitter le chevet de son lit jusqu'à ce qu'il fût hors de danger.

Madame de Ravenstein s'était installée avec un zèle religieux et passionné dans la chambre où l'on avait transporté le vicomte; et là, goûtant toutes les potions qu'elle servait elle-même au malade, l'exhortant, le consolant de sa voix la

plus caressante, oubliant, pour soulager cette pauvre âme meurtrie, ses plus belles années flétries dans la jalousie, les larmes et le désespoir, on l'eût prise pour l'un de ces anges aux ailes blanches que les rêveries des poëtes font descendre sur nous dans nos moments suprêmes.

Le vicomte avait conservé toute sa mémoire et sa présence d'esprit ; mais il s'était épuisé pour dicter au juge de paix sa déposition et pour recevoir du charitable abbé les secours qui font monter vers Dieu les âmes chrétiennes, comme la flamme des pieux sacrifices. L'excellent vieillard n'avait pu résister à tant d'émotions : il avait mêlé ses larmes à celles de madame de Ravenstein, et s'était retiré pour achever sa nuit dans la prière.

La chambre du vicomte était à l'aile droite du château, et séparée de celle qu'occupait Hélène par une épaisse muraille. Mais cette muraille avait été percée par les contrebandiers lorsqu'ils habitaient Miguelgorry, de manière à établir un passage secret entre ces deux pièces. Le château était d'ailleurs criblé d'issues pratiquées par la bande de Perez, au moyen desquelles on communiquait soit à travers les cloisons, soit par des souterrains, avec tous les appartements et la campagne.

Hélène avait offert à madame de Ravenstein,

qui, préoccupée des grands événements au milieu desquels elle se trouvait jetée, ne l'avait pas reconnue, de l'aider dans sa veillée ; mais l'abbé s'était opposé à son offre, et avait exigé qu'elle prît un peu de repos. Il voulait éviter à sa chère enfant le spectacle déchirant d'une mort qui, depuis longtemps, avait chassé toute espérance de son cœur.

Hélène était donc rentrée chez elle le cœur chargé de tristes pressentiments et navré ; elle avait reconnu dans ce blessé, dans le vicomte, dans le père de Gaston et d'Alfred, l'homme de Saint-Sulpice et l'homme qui lui avait parlé dans cette nuit dont le souvenir ne la quittait pas. La voix du sang parlait en elle avec une éloquence opiniâtre ; l'orpheline avait senti ses blessures se rouvrir et se raviver ses douleurs, en assistant à cette rencontre inespérée de ces deux familles confondues en une seule et que la Providence avait tenues si longtemps dispersées. Elle se disait que Gaston et le baron de Ravenstein avaient tous deux pleuré leur père, le croyant mort, et elle se demandait pourquoi Dieu serait plus clément pour eux que pour elle, dont la vie était pure, et dont l'âme était blanche. Certes, le vicomte de Fontac pouvait déchirer le mystère qui couvrait sa naissance et apprendre à la pauvre fille ce que l'abbé de Brionne lui avait toujours

caché, par honte, sans doute, mais peut-être aussi par pitié.

Après avoir longtemps réfléchi au parti qu'elle pourrait prendre pour parler au vicomte sans témoins, après s'être jetée à genoux et avoir prié Dieu de l'inspirer, elle résolut d'aller trouver le contrebandier Perez et d'implorer son assistance. En femme déterminée et en femme vertueuse, sans se livrer ces combats que recherchent les cœurs moins candides que le sien, sans se demander si sa démarche était légère ou naturelle, elle ouvrit une armoire pratiquée dans la muraille, pour chercher un manteau parmi les vêtements qui s'y trouvaient suspendus.

Pendant que d'une main tremblante d'émotion elle cherchait à décrocher ce manteau, elle entendit distinctement quelques mots prononcés dans la chambre du malade.

Saisissant une bougie, elle tâtonna la cloison et mit le doigt sur le bouton d'un ressort qu'elle poussa involontairement. La cloison céda sans bruit et s'entre-bâilla de quelques lignes.

Le cœur palpitant, le corps frémissant, Hélène éteignit sa lumière et se tapit derrière des robes qui garnissaient le placard; puis, retenant son souffle, elle écouta.

Perez était debout près du vicomte; madame de Ravenstein était assise au chevet du mourant,

qui avait abandonné chacune de ses mains défaillantes aux mains de ses deux amis.

— Eh bien ! Perez, dit M. de Fontac, auriez-vous prévu que je retremperais votre âme, moi votre élève ?

— L'homme reçoit des biens à toute heure... J'avoue que vous êtes mon maître en ce moment.

— Bah ! rappelez votre folle et brave insouciance... Si ma mort vous afflige demain, vous l'oublierez bientôt.

— Jamais !

— Mon histoire sera celle du baron de Certènes... Ne me plaignez pas, chers amis, mon âme est en fête ! mon fils a ouvert ses beaux yeux sur moi, Dieu a fait un miracle pour m'annoncer son pardon. J'ai retrouvé les deux êtres chéris de ma jeunesse, regrettés de ma vie honnête ; je meurs dégagé du péché, je suis heureux. Toute ma famille est là pour recueillir mon dernier soupir.

— Oui, répondit Perez ; mais dans cette famille en pleurs, deux malheureux ne peuvent avouer leurs larmes, ceux-là ne peuvent que prier tout bas ; ceux-là, Dieu connaît le fond de leur cœur !

— Ma pauvre fille ! ma pauvre Hélène, hélas ! qu'un baiser sur son front rafraîchirait mon sang !

Hélène tressaillit, elle sentit ses genoux trembler; de grosses larmes coulèrent sur ses joues et roulèrent sur ses lèvres. Elle mordit l'un des vêtements qui flottaient sur son visage, pour étouffer le cri prêt à s'échapper de sa poitrine, et son cœur gonflé battit comme dans ces rêves terribles qui pèsent sur notre sommeil et nous étouffent.

— Où est cette jeune fille, mon ami? demanda madame de Ravenstein; je me rappelle l'avoir vue toute petite au lit de mort de sa grand'-mère.

— Elle est ici, dans ce château, interrompit le vicomte; ne l'avez-vous pas reconnue? C'est cette belle enfant qui vous demandait de partager vos tendres soins... Hélas! je l'ai vue, je la verrai peut-être en expirant, et c'est un châtiment céleste contre lequel je ne me révolterai pas, que de rendre mon âme à Dieu sans poser mes lèvres sur ce front si pur!...

— Malheureux père! murmura madame de Ravenstein, quelle expiation! Seigneur, pourrez-vous l'ordonner?

— Votre fille, reprit Perez, est moins malheureuse que moi, elle ne connaît d'autre famille que le saint homme dont la vertu lui sert d'égide, dont la piété lui ouvre le chemin du ciel. Peut-être prie-t-elle pour vous, en ce moment,

mais sans se douter que la source de son sang va tarir... tandis que moi...

— Vous?

— Moi!

Madame de Ravenstein et le vicomte levèrent sur le contrebandier des regards étonnés et impatients.

— Vous désiriez savoir, hier encore, dit Perez avec un sourire mélancolique et chagrin, pourquoi je me suis attaché à vous, à votre avenir, à votre consolation; pourquoi je vous ai recherché, pourquoi j'ai fait avec vous un pacte fraternel et sacré, pourquoi j'ai voulu remplacer, à moi seul, vos amis perdus, vos parents dispersés, pourquoi je vous aime, enfin, d'une amitié inébranlable et sûrement dévouée.

— Vous m'avez commencé plusieurs fois un récit que j'ai hâte de connaître en entier... De grâce, achevez votre confidence, je n'ai plus que de bien courts moments à vous donner.

— Je suis fataliste, vous le savez, reprit le Basque après une pause; j'accepte les faits accomplis avec une résignation exemplaire, et je me fais l'esclave, ou plutôt, dans ma sphère étroite, l'ouvrier docile de ce grand maître que nous avons tous... le hasard.

« Or, dès leur origine, nos familles ont été destinées à se rapprocher; la vôtre devait pros-

pérer, étendre au loin ses rameaux et son ombrage; la mienne devait végéter sous cet ombrage et fournir au tronc vigoureux et puissant le peu de séve dont la nature l'avait pourvue.

« En un mot, vous étiez faits de père en fils pour que de père en fils nous fussions vos vassaux, vos serviteurs... »

— Oh! Perez! murmura le vicomte.

— Vos obligés et vos... amis. Je le répète, c'était écrit là-haut, je l'ai reconnu et j'ai obéi.

— Mais je suis plus intrigué que jamais. Chacune de vos phrases, chaque mot qui vous échappe me jette dans un dédale...

— Avez-vous entendu parler quelquefois d'un chevalier de Bélesta qui vivait vers 1730 ou 1740, je crois?...

Le vicomte parut embarrassé par cette question, fit un signe de tête affirmatif, et, regardant madame de Ravenstein, il sembla désirer qu'elle se retirât.

— Madame n'est pas une étrangère, reprit Perez, je ne dirai rien de trop devant elle. Je suis heureux que le chevalier de Bélesta ne vous soit pas inconnu de nom... C'est sans doute le chevalier de Péruse, l'oncle de votre seconde femme, qui vous aura parlé de M. de Bélesta?

— Oui, je sais tout ce qui se rattache à cette histoire... je sais tout.

— Vous voudrez donc bien vous souvenir d'un pauvre petit Indien acheté à Pondichéry à des parents misérables, et conduit à Marseille pour être échangé contre le fils de mademoiselle de Péruse et du chevalier de Bélesta, officier de la marine royale.

— M. de Péruse, l'oncle de mademoiselle de Verneuil, m'a, en effet, parlé de cet enfant, auquel on substitua fort adroitement le jeune Armand de Bélesta. Cette histoire est toute fraîche dans ma mémoire. Mieux encore, je sais que le jeune Indien dont nous parlons a pris du service dans les troupes françaises, où on l'a tout à coup perdu de vue.

— Très-bien. Ainsi, vous comprenez que ce petit enfant acheté à Pondichéry pour servir aux projets du chevalier de Bélesta et de mademoiselle de Péruse vous a, dès son pauvre berceau, été d'une grande utilité.

— A moi?

— A vous.

— Je ne comprends pas.

— Grâce à cette substitution qui se fit à Marseille, avons-nous dit, le chevalier de Bélesta put présenter à sa famille son propre enfant et le faire élever comme devait l'être un gentilhomme. A l'aide de la fable de ce mariage indien, Armand de Bélesta n'eut pas à redouter d'être appelé bâ-

tard, épithète injuste qui, au rebours du sens commun, fait toujours l'opprobre de l'enfant et souvent la gloire du père. Donc, Armand de Bélesta put, vers 1760, épouser l'héritière d'un beau nom et d'une grande fortune. De ce mariage naquit une fille mariée en 1780 au marquis de Verneuil, père de votre femme... Est-ce bien là l'arbre généalogique?

— Oui.

— Sans le petit Indien, toutes ces alliances n'eussent pas été contractées, car la noblesse française était fort sévère, avant 89, sur le chapitre de ses quartiers. Vous avouez donc que ce misérable enfant acheté à Pondichéry a fait innocemment votre fortune, car, sans lui, mademoiselle de Verneuil n'eût jamais existé.

— Mais enfin, quels rapports entre cet Indien et vous?

— Je suis le petit-fils de cet Indien.

— Vous, Perez?

— Moi-même. Mon grand-père, après avoir servi quelque temps dans les armées françaises, vit bien que la carrière des armes serait stérile pour lui. Sans famille, sans fortune, sans nom, il ne devait que végéter sous le commandement de jeunes seigneurs, ses chefs par droit de naissance.

« Dans son abandon, toutefois, une main mys-

térieuse semblait le secourir, et il forma l'énergique résolution de connaître ce bienfaiteur étrange qui prenait pitié de sa pauvreté. Je ne vous dirai pas tout ce que tenta le malheureux soldat pour mener à bout son entreprise; mais, je dirai qu'il eut un plein succès. Il connut mademoiselle de Péruse; il apprit de sa propre bouche le rôle abject qu'il avait joué dans cette noble famille; et, courbant la tête sous les rigueurs du destin, il accepta la honte de ses parents, le décret divin, et s'exila. Mon grand-père n'emporta en Espagne, où il alla se cacher, aucun ressentiment haineux contre mademoiselle de Péruse et M. de Bélesta qui l'avaient arraché à la terre natale, car tous avaient été bons pour lui, quoique leur bonté s'enveloppât de mystère. Vendu par son père, vendu par sa mère, son âme s'emplit d'une mélancolie farouche, et il crut comprendre que le ciel l'avait destiné au vagabondage.

« Il entra dans une troupe de gitanos, s'efforça d'y oublier le monde entier, s'y maria, eut un fils auquel il raconta son histoire, et mourut en plein vent, comme il était né, les yeux tournés vers le ciel, patrie de tous les hommes.

« Mon père hérita de ce caractère sombre et taciturne, et fut l'un des plus austères de notre tribu. Mais le hasard, qui se plaît à confondre à

chaque instant la vanité humaine, le hasard fit que mon père prit pour compagne la *maja Dolorès*, le plus beau, le plus fou des fringants papillons qui battent des ailes sous le ciel andalou.

« Vous avez entendu vanter les *gitanas* de Séville [1], ces femmes qui peuplent de sirènes et de bayadères le faubourg élégant de *Triana*. Eh bien! la maja Dolorès était la reine de ces fées de seize ans. A elle la gloire et les bravos, les sérénades et les bouquets. Comme elle dansait la *séguédille* et le *fandango!* Comme elle chantait d'une voix mélancolique, en faisant pleurer la guitare ou l'arrabal sous ses doigts! Comme on se rangeait en cercle autour d'elle pour la voir bondir au son frétillant des castagnettes! Lorsque sa basquine plombée se gonflait au souffle de l'air qu'embaumait l'oranger, lorsque ses yeux frappaient les cœurs de leur foudre, que ses tresses flottantes reflétaient leur lustre d'ébène sur ses épaules chaudes et arrondies; lorsque enfin son pied cambré, souple, léger, et sa jambe, où se révélait la pureté moresque, revêtus du bas de soie à coins brodés, glissaient et tour-

[1] La *Gitana* prend, à Séville et dans presque toutes les grandes villes de l'Andalousie, de la Murcie et de la Castille où elle a un domicile, le nom de *Maja*, qui la distingue des *Gitanas* nomades.

noyaient sur les pelouses fleuries... comme on battait des mains!... quelle femme que la maja Dolorès, quelle femme! Je suis né de ses entrailles... honneur à elle! ce fut une mère courageuse et dévouée... »

Perez s'arrêta, fit le signe de la croix et reprit :

—Mon père mourut jeune et de mort violente, dans un combat contre des douaniers. Sa mort brisa le cœur de la gitana qui me portait alors dans son sein. Elle ne parut plus dans les cercles, ne se montra plus aux jardins, sur les places, se couvrit d'une noire mantille, et livra son front aux outrages des veilles et des larmes. La fraîcheur de la Dolorès passa, on ne parla plus de son beau visage; elle tomba dans la plus affreuse misère, et suivant quelques gitanos errants, elle vint en Murcie, puis en Catalogne, enfin dans le Roussillon. Vous dire où ma mère déposa son fardeau me serait impossible, notre bivac était chaque jour changé; tantôt nous nous arrêtions à l'ombre d'un rocher, quelquefois dans une masure, le plus souvent sous l'arche d'un pont!

« J'avais dix ans lorsque ma mère mourut de misère et de faim; et j'ai eu assez de mémoire pour ne rien perdre de l'histoire de notre famille qu'elle me raconta. Les noms du chevalier de

Bélesta, de mademoiselle de Péruse et du marquis de Verneuil sont restés gravés dans ma tête et dans mon cœur. Pourquoi ? Je n'en sais vraiment rien... apparemment parce qu'il était écrit que nous nous rencontrerions un jour et que le petit-fils de l'Indien serait la providence de la petite-fille de M. de Bélesta.

— Rencontre étrange! murmura le vicomte; miracle! miracle !

— C'est donc avec les gitanos que j'ai pris mes habitudes d'indépendance : j'ai beaucoup étudié parmi les hommes , quoique éloigné de leurs écoles; j'ai travaillé pour orner mon esprit afin de choisir à mon aise et librement entre la civilisation et la vie nomade. Un moine catalan m'a fait lire avec fruit dans beaucoup de bons livres...; j'y ai pris le monde en dégoût... Le sang de la *maja* brûlait mes veines, et me faisait regarder les hommes avec cette nonchalante et railleuse insouciance qui était le fond du caractère de la Dolorès. Trop fier pour vivre de brigandage et de rapines avec les gitanos, je me suis fait contrebandier, d'abord sur le Rhin, puis au pays basque.

« Le hasard a mis sous ma main votre ancien valet de chambre Antoine que j'ai pris à mon service. Il m'a raconté vos triomphes, vos folies, vos malheurs, et j'ai reconnu dans ce hasard pro-

videntiel qui me mettait sur vos traces cet ordre émané d'en haut qui a destiné ma race au service des Bélesta. Votre seconde femme était abîmée dans d'inconsolables afflictions, je devais lui venir en aide, et, pour le faire avec fruit, venir d'abord à vous... Je suis venu... Me voilà. »

Le contrebandier se tut, et passa le revers de ses mains sur son front humide.

Les yeux du vicomte, que la fièvre faisait briller de leur dernier éclat, s'emplirent de grosses larmes. Il souleva l'une de ses mains défaillantes et l'offrit à Perez, qui la pressa tendrement.

— Ami, n'avez-vous eu pour moi que ce sentiment de pitié et de bienfaisance ? murmura M. de Fontac avec peine.

— Non. En apprenant à vous connaître, je vous ai aimé réellement. Né dans le malheur, votre infortune a réveillé les miennes. Je vous ai trouvé pauvre, sans asile, sans famille, sans amis, sans avenir, ruiné dans votre cœur aussi bien que dans votre fortune, tel, enfin, qu'avait dû être le pauvre Indien, mon grand-père, tel qu'avait été mon père, tel que j'avais été moi-même. Je vous ai reconnu pour brave, pour généreux, et je me suis dit que la miséricorde divine m'avait sans doute choisi pour vous an-

noncer, dès cette vie, que le repentir trouvait au ciel un entier pardon pour le pécheur.

— Ah! vous êtes la meilleure des créatures de Dieu, Perez... la meilleure!

Le vicomte exhala des soupirs qui l'oppressaient.

Madame de Ravenstein s'efforçait en vain de dominer son émotion, et elle avait peine à essuyer ses larmes.

— Je veux vous donner une preuve touchante de mon estime, mon ami, dit le vicomte d'une voix tout à coup affaiblie; écoutez-moi avec soin: je n'ai pas plus d'une heure à vivre, je le sens, et j'ai une prière à vous adresser. Tant que le vénérable abbé de Brionne vivra, ma pauvre Hélène sera heureuse, je le sais, et quelle que soit la place que Dieu assigne à mon âme, mon âme sera consolée par le sort béni de mon noble enfant. Mais l'abbé est dans un âge bien avancé, le ciel s'ouvrira bientôt pour le recevoir, et alors que deviendra ma fille chérie? Madame de Fontac et vous, mon amie, vous êtes mères, vous avez porté un titre sacré qui vous fait un devoir de repousser l'orpheline née du crime, et je ne peux pas vous la confier...

— Et moi? dit Perez.

— Vous, cher bienfaiteur, vous ne pouvez qu'être son protecteur caché... Votre âge...

— Et si je l'épousais?... Je suis riche, j'abandonnerais la contrebande, et...

Le visage du mourant s'éclaira d'un rayon subit, qui sembla le vivifier, et il trouva assez de forces pour s'écrier :

— Ah ! ne négligez rien, ami, pour vous faire aimer. Pourrait-elle rencontrer un homme plus loyal et un cœur plus noble?... Courez appeler M. de Brionne, profitez du dernier souffle qui me reste pour que je puisse exprimer ma volonté au digne pasteur... Je veux mettre votre main dans la sienne, courez... Je vous recommande à tous deux, et c'est mon désir suprême, de ne jamais dire à Hélène le nom de sa détestable mère, de lui laisser ignorer toujours le nom de son malheureux père. Je ne veux pas qu'elle ait à rougir de Thérèse Keller, ravie au bagne, et de moi, qui m'inflige le lourd châtiment de mourir sans un baiser de mon bel enfant !...

La cloison céda sous la main d'Hélène, qui s'avança lentement dans la chambre du malade ; ses pas étaient tremblants ; elle s'appuyait à tous les meubles qu'elle rencontrait ; ses joues étaient d'une pâleur mate, ses yeux gonflés de larmes, son corps affaissé. M. de Fontac fut le premier à l'apercevoir, car il lui faisait face. Madame de Ravenstein lui tournait le dos et Perez tenait le bouton de la porte pour sortir de la chambre.

Le vicomte poussa un faible cri et tenta de se soulever; sa main se leva difficilement; ses doigts se tendirent vers Hélène. Madame de Ravenstein et Perez se retournèrent et coururent au secours d'Hélène qui chancelait à chaque pas; enfin la pauvre fille, s'accrochant aux rideaux du lit de son père, se laissa tomber et sa tête roula jusque sur l'oreiller où la mort allait s'asseoir.

— Mon père, murmura Hélène, mon père, ne cherchez plus à me tromper, j'ai tout entendu... je vous aime, je vous bénis; prenez, prenez ce baiser qui doit vous consoler de tous vos chagrins... Ah! que ne puis-je mourir à votre place!...

Le vicomte essaya de répondre, sa langue était paralysée; il jeta quelques soupirs, tenta des efforts énergiques pour amener un mot, un seul mot sur ses lèvres... Il ne devait plus parler.

— Monsieur, reprit la jeune fille en s'adressant à Perez, gardez-vous bien de confier notre secret à l'abbé de Brionne; je le connais, ce serait lui arracher le cœur. Oui, s'il savait que je n'ignore pas mon origine, ses derniers jours seraient horriblement troublés. Laissez sur mon berceau le voile épais qui le couvre. Dieu a exaucé mes prières, en me révélant un mystère terrible et doux à la fois, et je n'ai d'espoir

qu'en Dieu, à qui j'appartiens dès l'enfance.

— Mais, dit madame de Ravenstein, l'agonie de votre père serait adoucie par l'espoir de...

— Madame, ne songeons pas à l'avenir, le présent nous le défend.

Perez et madame de Ravenstein baissèrent la tête, le mourant sourit avec délices, et couvrit de froids baisers les cheveux et le visage de la vierge qui pressait ses mains sur sa poitrine.

Le contrebandier, ne résistant pas à cette scène, se promenait de long en large, écoutant aux portes pour qu'on ne surprît pas le père et la fille. Il retourna tout à coup sur ses pas en s'écriant :

— On vient.

Hélène s'assit à côté de madame de Ravenstein ; on ne lisait aucun trouble sur son visage, et on l'eût prise pour une sœur de charité à son poste pieux.

Le docteur Mendoz entra, s'approcha du malade, mit la main sur son front ; et, prenant Perez à l'écart, il lui dit :

— Dans moins d'un quart d'heure !

Et il sortit.

Hélène avait suivi le mouvement des lèvres du médecin, et avait deviné ces mots fatals. Elle se jeta à genoux à côté de madame de Ravenstein.

Le vicomte souriait toujours.

Le docteur en quittant son malade s'était dirigé vers l'appartement de Gaston. Il entra sur la pointe des pieds dans sa chambre et vint à madame de Fontac :

— Il dort d'un sommeil fort léger, dit la mère vigilante.

— Bon signe.

— Et notre cher blessé, en êtes-vous toujours content ?

— Allez recevoir son dernier soupir.

— Que dites-vous, grand Dieu !

— J'ai voulu vous épargner des émotions douloureuses ; la mère avait déjà trop souffert pour que je n'eusse pas compassion de l'épouse ; M. le vicomte de Fontac était perdu sans ressource avant que j'examinasse sa blessure.

La vicomtesse n'entendit pas les derniers mots de cette phrase, elle s'était précipitamment enfuie ; le docteur la suivit de près. Lorsque tous deux arrivèrent près du malade, ils le retrouvèrent calme, abattu, les yeux renversés ; quelques gouttes de sueur brillaient sur son front glacé. L'abbé de Brionne récitait les prières des morts ; Alfred de Ravenstein et sa mère étaient agenouillés, et les mains défaillantes du vicomte reposaient sur les têtes de ces êtres qui lui étaient si chers. Hélène se tenait également à genoux, mais un peu à l'écart, près de Perez.

dont le visage était sombre et penché. Madame de Fontac vint prendre place à côté de madame de Ravenstein, et son mari, lui adressant un tendre regard, essaya de lui tendre la main ; mais sa main retomba sans force, et la noble femme la releva pour la couvrir de baisers.

C'était un spectacle douloureux et saisissant que celui de cet homme éprouvé par tant de vicissitudes, proscrit du sein de sa famille par les erreurs, par les folies d'une vie dissipée, et qui, après vingt ans dexil, était ramené au milieu des siens pour y mourir, pardonné, aimé, pleuré !

Les serviteurs de madame de Fontac remplissaient la chambre, et les sanglots éclataient dans toutes les poitrines ; bientôt, les regards du mourant semblèrent se ranimer, il s'agita sur ses oreillers, ouvrit la bouche, poussa un cri étouffé, et arrêta ses yeux sur Hélène et sur Perez.

Il était mort ! sa dernière pensée avait été pour la pauvre orpheline née de ses désordres, et abandonnée dans un monde où tout pour elle était honte, pauvreté, désespoir !

Perez comprit la dernière volonté du mourant, et sa main, touchant celle d'Hélène, la serra tendrement.

CONCLUSION.

Deux ans après la mort du vicomte de Fontac, jour pour jour, une voiture s'arrêta devant la porte du couvent de Saint-Nicolas, et un beau jeune homme en descendit donnant la main à une jeune fille vêtue de deuil.

— Madame la baronne de Certènes ? demanda le cavalier au concierge.

— Adressez-vous au premier.

— Madame, dit le jeune homme introduit près de la supérieure, nous sommes d'anciennes connaissances...

— Je ne me rappelle pas, monsieur, avoir eu l'honneur de...

— Je ne vous ai vue qu'un moment, madame, au mois de mai 1856, le jour de la mort de M. le baron de Certènes, dans cette même chambre.

La baronne devint pâle, ses lèvres tremblèrent sans pouvoir articuler un seul mot; elle se détourna pour cacher son émotion.

Cette pauvre femme était méconnaissable; ses joues creuses, ses yeux enfoncés, son front terne et jauni, ses habits de laine noire, ses mains blanches mais maigries, sa voix faible accompagnée à chaque mot d'une petite toux sèche, ne disaient que trop éloquemment combien la vengeance du gentilhomme outragé était terrible.

Perez vint au secours de cette créature de Dieu, abaissée par la faute, relevée par l'expiation, et lui dit :

— Je viens vous trouver, madame, de la part d'un de vos amis, j'ose dire le meilleur.

— Hélas ! monsieur, je n'ai d'amis que parmi les pauvres que je soulage.

— M. l'abbé de Brionne-Viviers m'a envoyé vers vous...

— M. de Brionne ! s'écria la baronne, oh ! donnez-moi de ses nouvelles !

— Il nous a quittés hier, madame, pour toujours...

— Mort !

— Mort ici-bas pour vivre éternellement au ciel...

Madame de Certènes baissa la tête en laissant échapper un faible soupir...

La malheureuse recluse ne pouvait plus pleurer!

— La mort du vénérable abbé, dit-elle après un court silence, laisse bien des orphelins!

— Oui, madame, répondit Perez en regardant Hélène; oui, cette mort a touché les plus endurcis de ses témoins, car j'ai pleuré comme un enfant, moi, l'homme sauvage et insensible, en contemplant ce saint vieillard dont le front rayonnait sous l'agonie comme sous la couronne des élus. Ah! madame, quelle scène touchante! quel enseignement sublime! et qu'il fait bon de mourir lorsqu'on meurt...

— L'âme en paix! interrompit madame de Certènes avec une émotion déchirante; oh! oui... car vivre l'âme troublée est un supplice odieux!... Vous souvenez-vous des dernières paroles de l'abbé?

— Les derniers moments du saint homme se sont écoulés dans une douce causerie. M. de Brionne s'est éteint dans son fauteuil, entouré d'amis qu'il semblait quitter pour un heureux voyage. Sa parole, toujours affectueuse et caressante, nous entretenait avec cette simplicité à la

fois élégante et modeste qui était le pur reflet de son adorable nature. L'auguste vieillard causait avec nous tous, je vous l'ai dit, et à chacun il adressait un conseil, une recommandation, comme fait le meilleur des pères en congédiant de chéris enfants qu'il ne sait pas gronder. A chacun il a dit sa petite vérité ; et des plus laids péchés, sa tolérance aimable a su faire des péchés mignons. Il nous a serré les mains à tous, et enfin ce n'est pas un soupir tourmenté qui nous a ravi son âme ; non, nous l'avons vue s'envoler à travers un gracieux sourire qui a fait couler nos pleurs !

— Et cette jeune personne ? demanda madame de Certènes en prenant les mains d'Hélène, qui cachait ses yeux pleins de larmes.

— C'est la fille adoptive de l'abbé, ma cousine ; M. de Brionne vous l'envoie pour que vous dirigiez sa vocation.

— Quoi ! si belle, vous renoncez au monde?

— Oui, madame, répondit l'orpheline ; dès l'enfance, mes vœux les plus chers ont été pour l'autel.

— Dieu choisit ses anges, mon enfant, et les prend au berceau.

— Ou comme vous dans tout l'éclat et le triomphe des splendeurs humaines, répliqua Perez. Adieu, Hélène, je viendrai tous les ans

me recommander à vos prières... Adieu, madame, vous trouverez dans ce portefeuille le don que fait ma cousine au pieux asile que vous avez fondé ; mes aumônes ne seront pas bornées à cette modique offrande.

Le contrebandier salua la baronne, baisa la main de la jeune fille, et, voulant cacher le trouble qui l'agitait, il se retourna pour chercher la porte de la chambre de madame de Certènes.

L'orpheline le suivit jusque dans l'antichambre, et porta ses mains à ses lèvres.

— Il est encore temps, mademoiselle, dit-il. Vous n'avez qu'un mot à prononcer pour réjouir l'âme de votre père.

— Je suis la fiancée du Seigneur, répondit Hélène avec calme. La fille de Thérèse Keller ne doit vivre que dans un cloître pour fléchir, au nom de sa mère, la colère de l'Éternel. Ami, prenez ce souvenir, ajouta-t-elle en détachant un chapelet de son corsage, vous le partagerez par moitié. L'une de ces reliques ne vous quittera jamais, n'est-ce pas?

— Oh ! non, je le jure... Et l'autre ?

— L'autre, vous la remettrez à mon jeune frère Gaston... Maintenant, adieu.

. . . .

Gaston est aujourd'hui le bonheur et l'orgueil

de madame de Fontac, aussi heureuse que fière des yeux intelligents et tendres qui font tressaillir son cœur maternel. Ces beaux yeux ont fait tourner plus d'une tête de jeune fille, et grâce à l'opération du docteur Mendoz, le jeune vicomte a pu choisir une femme digne de lui.

Alfred de Ravenstein, après avoir parcouru les grades les plus élevés dans l'armée du prétendant, est rentré en France avec les débris de ces troupes valeureuses. Il voyage en grand seigneur avec sa mère, toujours triste et rêveuse, sous le beau ciel de l'Italie, comme dans les neiges du Nord.

Hélène a prononcé ses vœux ; elle est sœur de la charité dans un hôpital où son nom est béni du matin au soir. Jamais plus angélique visage que le sien ne rayonna sous la cornette; jamais le pauvre n'eut une servante plus laborieuse et plus douce.

Faust a suivi les princes espagnols à Bourges ; il les sert dans leur exil avec autant de dévouement que sur les champs de bataille.

Mademoiselle Étiennette, dite Finance, est enfermée à perpétuité à Montpellier.

L'État a hérité de tous les biens du père Cantelou.

La contrebande va toujours son train dans la basse Navarre, et Orrochordoqui est le roi du

vallon d'Urdach, depuis que Perez a quitté le pays basque.

Quant à Perez, il a acheté la petite maison de la rue de Vaugirard, où il perpétue la mémoire du digne abbé par des bienfaits sans nombre.

Dites, après cela, que les péchés, même les moins mignons, n'ont pas un bon côté.

La partie serait vraiment trop belle pour le diable.

FIN.

